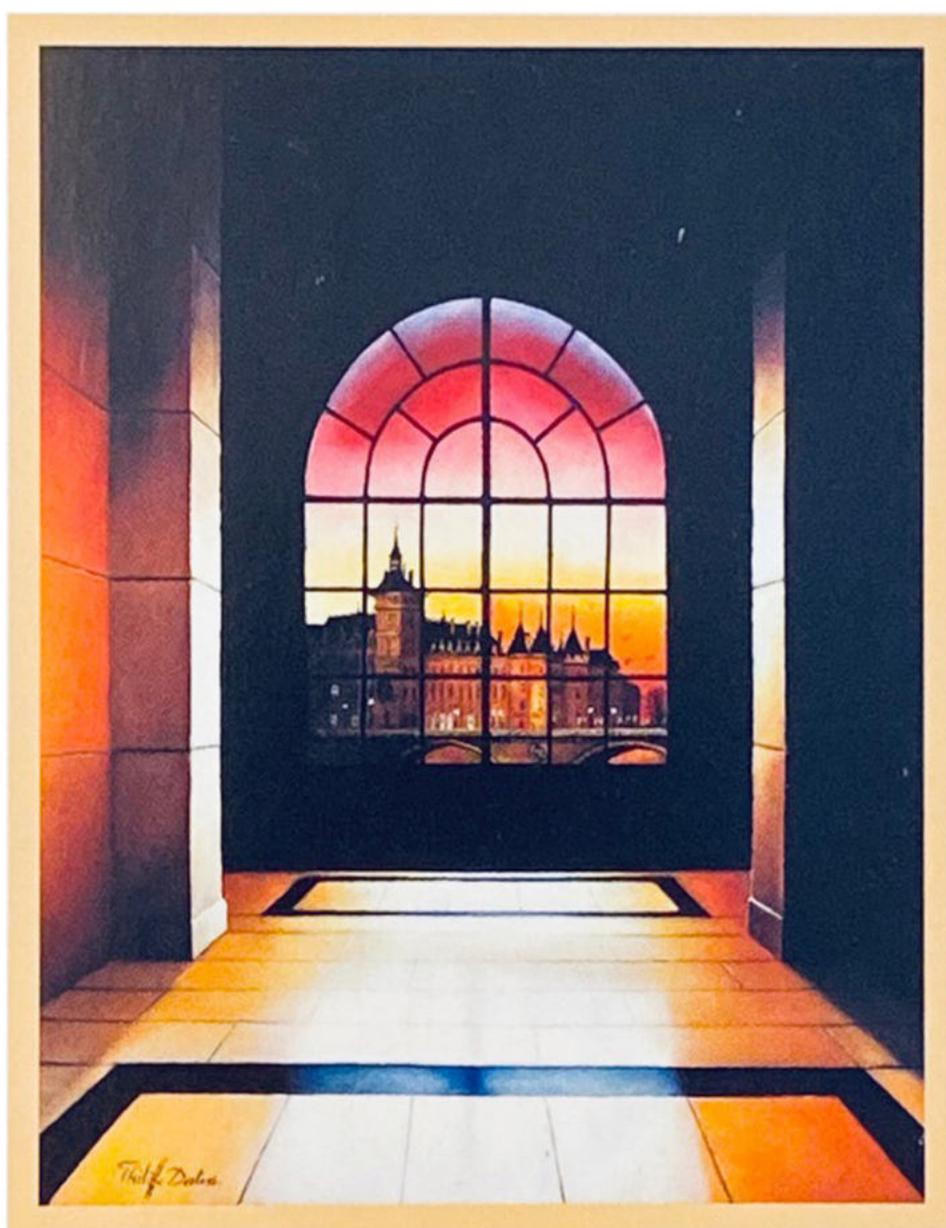


Luc Delfosse

# Contes à L'envers

*Roman*



  
éditions  
**DIDRO**

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES



# **Contes à l'envers**

### Du même auteur

- *L'Homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?* nouvelles, Gutenberg XXIe siècle, Paris, 1999.
- *La Pomme qui n'avait pas été croquée*, roman, Gutenberg XXIe siècle, Paris, 2000.
- *Le Carrousel de Ludovic*, nouvelles poétiques, Gutenberg XXIe siècle, Paris, 2001.
- *Diaboline ou la femme de quarante ans*, roman, Éditions Didro, Paris, 2002.
- *Contes pour adultes et enfants*, contes et nouvelles, Éditions Didro, Paris, 2003.

*À Papa,  
À Pascal,*

*« Tout conte, tout mythe, tout récit vise l'exaltation du désir. »*

Pascal Quignard

*« La métaphysique et l'art - la musique avant tout - constituent pour le sage l'entraînement au reniement, à cet anéantissement qui, seul, permet à la grande erreur de l'être de se corriger. »*

George Steiner

*« J'ai composé cette histoire – simple, simple, simple,  
Pour mettre en fureur les gens – graves, graves, graves,  
Et amuser les enfants – petits, petits, petits. »*

Charles Cros

## Prologue à l'endroit

Lecteur, ceci n'est pas un livre.

C'est un puzzle. Celui de la vie ?

C'est une invitation, non pas à la confusion, mais au divertissement. Tu y trouveras, peut-être, dans ta boîte à mystères, quelques messages personnalisés.

Si, au début, tu te sentais perdu, ce ne serait qu'une impression, erronée. Simple question de définition. Et puis, au début d'un puzzle, c'est voulu. C'est le but. Pas encore marqué.

Ne t'inquiète pas, il ne s'agit pas de te perdre. Il s'agit de voyager. Ensemble.

Ces contes ne mènent nulle part, me diras-tu ? Si fait. Rappelle-toi : le monde est fou. Il ne tourne pas toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Aussi, n'y vois pas uniquement de la logique. Fie-toi à ton intuition.

Notre manège à tous, notre dérision, c'est la vie. Elle ressemble à la mienne.

La vie est un désordre ? Le refuge des poètes maudits ? Mais non, le désordre n'existe pas.

Comme tout un chacun, j'aime l'inattendu, la poésie. Je t'invite donc à refaire, encore et toujours, dans ton imaginaire à toi, cet incroyable puzzle de la vie... Je t'invite, successivement, à faire tes contes, dans une ferme ensoleillée, puis à rire de la peur. Tu rencontreras quelques belles. Comment pourrait-on ignorer un monde à ce point féminin ? Les robes de Pépounette et la jupe de Ninon forment le plus beau des patchworks. Mais, si l'univers que je découvre dans des yeux amoureux est grand, le monde est parfois petit. Il nous offre cependant petits et grands bonheurs. Comme un conte pour adultes et enfants. C'est pourquoi, dans ce puzzle, les enfants ont leur place, à Interludionette, le pays du jeu. Un jour, comme nous les adultes, ils feront leurs décomptes, ils découvriront des anti-contes. C'est ainsi que la solitude menace notre cœur. Alors, toujours vers les femmes, êtres éternels et ternaires, il nous faut revenir. Elles nous invitent à entrer dans la danse de la vie. Ici, elles sont trois : Glenette, mon insolite, Virginie, mon émancipée, Nuitine, mon intemporelle... Ah oui, j'oubliais, lorsque des personnages de fiction sont trois, ils peuvent en cacher un quatrième, Esther Sarah, ma candide. Elle vit dans sa propre sphère.

Après tant de clarté, lunaire ? pour achever ce grand puzzle de la vie, nos yeux auront besoin d'une lumière tamisée.

Lecteur, ceci n'est pas un livre. Il s'est voulu, par moments, un bien modeste hommage à mes amis les peintres, à René Magritte... La vie n'est-elle pas surréaliste ? Mais, tu verras, il est aussi dédié à d'autres amis. À toi aussi, Lectrice, que je n'ai jamais rencontrée.

Notre monde est devenu global, il fonctionne à l'envers ? Après l'expansion, la contraction ? Comme un pou, comme un vulgaire pediculus humanus, il marche sur la tête. Il se parasite le cerveau. La peur doit protéger, mais c'est un message qu'il faut utiliser à bon escient. Souhaitons donc à l'humanité d'être, par moments, tête en l'air. Supprimons les journalistes, rendons au genre humain sa liberté de comprendre par soi-même. Spinoza n'a eu de cesse de le répéter. Écoutons-le :

*« Ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre »*

Ou par une formule sœur :

*« Ni rire, ni pleurer, ni haïr, mais comprendre »*

Cessons de tout analyser, acceptons l'idée que nos sentiments et nos passions ont parfois raison contre la raison. Alors dialoguons. Que le règne de la réconciliation enfin nous arrive. La vie est un tricot, une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Pour lutter contre le temps, imitons Pénélope. Comme nous ôtons nos vêtements la nuit venue ou pas encore partie, lorsque la belle paraît, lorsque l'heure de l'amour sonne, aux matines ou à complices, déposons notre ouvrage, partons en voyage. Un monde retrouvé nous attend, un monde à l'envers.

## **Livre des neuf tables**

*Nota bene I* : Dans la mesure où, beaucoup de choses, dans la vie, et en particulier dans ce livre, fonctionnent à l'envers, le lecteur aura tout loisir d'apprécier la place exceptionnelle qu'occupe la table, dans ce recueil, et dans notre vie de tous les jours... je veux dire : la première ! La critique moderne pourra la contester mais elle ne peut rien contre la loi romaine et ancienne.

### I. Faites vos contes

1. Donne-tout-ton-lait-au-percepteur
2. Docteur Follehaine

### II. L'Univers est grand. Le monde est petit.

3. Un amour irrévocable et confirmé
4. Le baiser
5. Le petit mari fatigué
6. Le petit papier égaré

### III. Petits et grands bonheurs

7. Conte des quatre saisons
8. Un jour naquit un petit garçon

### IV. Un monde féminin

9. Dans sa robe noire, elle était irrésistible
10. Ce jour-là elle portait une robe de couleur violette
11. La jupe de Ninon

V. Interludionette ou « Le monde des enfants »

C'est quoi encore ce néologisme ? Ca n'est pas un néologisme.  
C'est un silence ? Un bémol ? Un jeu ? Une image ?  
Chansonnette ? Une sornette ? C'est la pause des enfants.

- 12. Une crise de kalousie
- 13. Sonnet à l'envers pour les enfants
- 14. Dessin de Valentin

VI. Anti-contes

- 15. Il n'avait jamais vu tant de haine
- 16. La mort d'un homme, la mort d'une femme
- 17. Décomptes à l'envers

VII. Trois femmes, trois contes

- 18. Glenette
- 19. L'émancipation
- 20. Nuitine

VIII. Une lumière tamisée

- 10. Un poisson pour deux
- 11. Sonnet sans tercet pour Shakespeare et Molière
- 12. A fish for two
- 13. La gare de Waterloo et Austerlitz Station

(*Nota Bene 2* : Jusqu'au bout, le lecteur n'aura pas été épargné.  
Dans cette table, remplie de fables, ce dernier titre a été écrit à  
l'envers)

IX. Épilogue en dépit du bon sens



## **Donne-tout-ton-lait-au-percepteur**

*À Françoise, à Hubert,*

*« Et les fruits passeront la promesse des fleurs »*  
Malherbe

## I

Il était cinq heures du matin. Il pleuvait. À Camiers, petite ville du Pas-de-Calais, la ferme des Tourelles s'éveillait. Les coqs chantaient. Les basilics mouraient. Sur un petit lac artificiel des environs, au lieu dit du Petit Ruculy, avec une noble retenue, des cygnes avant-coureurs décrivaient un ballet. Ils attendaient leur tour. Le chien Louxor, hors de sa niche, était préoccupé, agacé, énervé. Depuis la veille au soir, il avait flairé l'odeur d'un petit rat venu de la cité voisine. L'odeur de l'animal était si caractéristique de la ville qu'il ne pouvait se tromper. L'odeur ? Non, le parfum. En effet, depuis l'avant-veille, une troupe de rongeurs qui logeaient à l'opéra d'Arras, avait perdu son étoile, filante ?... un petit rat vêtu de probité candide et de lin blanc. L'animal était porté disparu. Pour le petit chien au poil ras et à la conscience professionnelle aiguë, c'était là tout un drame, hugolien. Il lui faudrait chercher querelle, livrer bataille. Que venait faire ce rat citadin à la ferme ? Était-il à la recherche d'une mesure de bon lait cru ? De lait battu ? Voulait-il goûter la chair fraîche d'un jeune poulet fermier ? Quoi qu'il en soit, Louxor s'agitait beaucoup autour de ce petit rat sibyllin, encore invisible. Pour le surprendre, ce serait un véritable parcours du combattant. Pour l'exclure, une danse du balai. Une sorte de jeu de dé dansant. Un jeu de l'oie ? Non, on n'a pas dit un dé dodelinant... Il avait déjà suffisamment à faire avec les rats des champs et les voleurs de pommes de terre. Ceux-là étaient d'ailleurs beaucoup plus malins que ceux-ci. Ils avaient du bon sens. En outre, ils ne gaspillaient pas. Ils étaient économes. Enfin, soit dit en passant, il ne faut pas confondre les voleurs de pommes de terre avec les voleurs de pommes pour le cidre. Ceux-ci exerçaient plutôt leur ouvrage à Wicquinghem et Clenleu (mais ceci ferait l'objet d'un trop grand détour, d'une trop longue digression. Ce serait une autre chanson. On y jouerait sa réputation. Alors, ces types de digression sont tellement compliqués qu'il vaut mieux laisser courir le loup.)

Donc, Louxor veillait au grain. Un peu comme Saint Barnabé qui, lorsqu'il ne dormait pas, était sensé protéger la moisson. Louxor était le seul chien que les fermiers, Hubertine et François, laissaient en liberté quasi non surveillée. Louxor n'était pas un assassin repentí libéré sur parole. C'était un fox-terrier de la race des ratiers. Les souris ? Le chat Aménofix s'en chargeait. Avec beaucoup de zèle. Mais les rats, étaient le jardin secret de Louxor. Lorsqu'il fallait partir à la chasse, chat et chien s'entendaient comme larrons en foire. Têtu, pendant des heures, Louxor ne quitta pas son poste d'observation. Pas même pour jouer au ballon. Il finit par apercevoir un tutu blanc. Mais, au lieu de fondre sur l'animal au poil immaculé, il fondit en larmes. Etait-ce une nouvelle conception, animale, de l'amour entre les êtres vivants ? Il se mit à hurler à la lune, encore éveillée ? Il laissa passer une caravane de touristes qui repartaient vers des îles voisines. Se pouvait-il qu'un adorable petit chien soit amoureux d'un petit rat non moins adorable ? En fait, il s'agissait d'une ratte. Qu'à la campagne, chien et chat s'entendissent, soit, mais chien de campagne et petite ratte de ville ? Il y avait matière à dilatation. A longue dissertation, veux-je dire. Accourue, Hubertine gronda Louxor pour son soudain vacarme. « Bizarre, bizarre », ajouta-t-elle, par-devers soi...

Il faut dire que depuis quelques jours, à la ferme, il se passait des choses plutôt bizarres. On se montrait un peu inquiet. En effet, le plus beau taureau de l'élevage, Perçois-la-taxe-pour-l'État, posait problème. Depuis qu'il avait croisé puis sailli la meilleure laitière, Donne-tout-ton-lait-au-percepteur, il en était tombé amoureux. Elle allait bientôt faire son veau. Cette vache-là n'était pas folle. Elle avait fait la coquette, puis la coquine, et elle avait gagné. Perçois-la-taxe n'avait plus de cornes que pour elle. (Il convient de préciser que dans l'intimité, la vache sacrée utilisait un diminutif à l'adresse de son bien-aimé et l'appelait, plus simplement, *Perçois-la-taxe*. Peut-être, en réduisant le nombre de caractères, écrits, mobiles, génétiques, de son mâle, parvenait-elle à le recevoir en son sein avec plus de douceur ?). Dans son pré rectangulaire, il attendait l'heureux événement. Anxieusement. Il allait être père pour la neuvième cent soixante-neuvième fois de sa vie, mais cette fois-ci, ça n'était pas pareil. Il beuglait des mots tendres à sa reine alourdie. Il tournait en rond, tirait sur son anneau, grattait l'herbe de ses pattes. Avec espoir. Allait-il trouver de l'eau, à son moulin ? Frénétique. Avec son futur veau d'or, il espérait bien gagner le gros lot. On sabrerait le champagne. On baptiserait le bébé tout neuf du doux nom de Tévée. Le vétérinaire l'avait constaté lui-même, son diagnostic avait confirmé l'intuition d'Hubertine : la bête était bel et bien amoureuse de la belle laitière. A la ferme, c'était le monde à l'envers. Avait-on jamais vu un taureau amoureux d'une vache ? Depuis quand les animaux avaient-ils une âme ? (Régression, retour de l'animisme à l'endroit ?). S'agissait-il d'un nouveau tour de Zeus autour de Io ? La vache n'était pourtant plus une génisse. Le problème pratique venait du mauvais esprit dont faisait preuve le plus beau taureau depuis

Zeus. (Qu'il ait désormais, selon les circonstances, plus ou moins de caractères, à son nom, soit, mais mauvais esprit ? ). Il refusait de faire le travail pour lequel il était bien nourri. Il ne voulait plus approcher aucune autre vache. Avait-il une corde à la patte ? lui qui d'ordinaire avait plus d'une corde à son arc ? Pour sa défense, il invoquait les joies jusqu'alors inconnues de la fidélité conjugale, son devoir de futur père et autres litanies... On avait vu des corridas annulées parce que le torero était amoureux mais jamais parce que le taureau l'était. Où allions-nous si les animaux commençaient à n'en faire qu'à leur tête ? Bizarre, bizarre mon loup... Au cours de son histoire, le monde agricole avait connu moult révolutions. Mais, jamais, au grand jamais, les animaux ne s'étaient mêlés de la sorte aux bizarreries des humains. Par son comportement monogame, presque solitaire, Perçois-la-taxe-pour-l'État risquait de s'associer à, voire de cautionner, la politique communautaire des contingents et autres quotas. En outre, si les autres belles à cornes se sentaient délaissées, les rendements laitiers risquaient de s'effondrer.

Un troisième problème se posait, comble de sortilèges. Avec une sécheresse de cœur jamais inégalée, Barnabé, un saint homme, qui depuis toujours, faisait la pluie et le beau temps dans la région, Barnabé se refusait à mettre fin aux petites pluies anodines et autres orages qui retardaient de façon dangereuse la moisson. Les jours de pluie, le secrétariat de Saint Barnabé était rarement disponible. Après avoir essuyé neuf cent soixante-neuf réponses automatiques du type : « Toutes les lignes de Saint Barnabé et de son équipe sont occupées. Nous vous remercions de bien vouloir renouveler votre appel », un Parisien bavard et encore pâlichon, qui, jadis, avait passé ses vacances à la ferme, tomba enfin sur la voix lasse d'une jeune femme :

- Saint Barnabé, j'écoute les gouttes, à votre service.
- Bonjour, je voudrais parler à Saint Barnabé, précisa le Parisien.
- Il est momentanément absent, répondit la même voix de femme fatiguée, hors d'haleine, au fond de l'horizon chargé. (Cette année du bicentenaire de la naissance de Victor Hugo était propice à la prise de conscience des méfaits du temps sur Caïn l'agriculteur).
- Merci. Je rappellerai à dix heures. Dîtes-lui que je compte absolument sur sa présence !

À dix heures précises, l'homme, têtu comme Louxor, refit le numéro du secrétariat de Saint Barnabé. On entendait la pluie ruisseler sur les pauvres épis de blé. Toujours en arrêt, visiblement prévenue, la voix féminine, qui déjà s'était fait attendre, répondit :

« Désolée, notre Saint Barnabé est trop sollicité. Il est fatigué. Pour tout vous dire, il s'est endormi ! »

Barnabé endormi ! Comme Booz ? Bizarre, bizarre. Mise à part son assistante, une femme était-elle aux côtés de Barnabé ? Sollicité, sollicité... Par une femme ? Il ne pouvait pécher. Il lui fallait se dépêcher. La Saint-Louis-Jouvet approchait. Le Parisien un peu moins pâlichon ne savait plus à quel saint se vouer. Il aimait Saint Barnabé. Il avait trop de respect pour lui faire subir le moindre outrage, tels ces villageois, qui, dans un passé, révolu, faisaient faire pénitence aux saints en tournant leurs effigies le nez au mur. Cependant, à contre cœur il menaça :

- Si cela continue, je ferai appel à Saint Gervais, ou pire, aux anciennes pratiques, ou, que sais-je encore ? à la science moderne, aux nouvelles technologies ! L'équilibre naturel sera rompu !

Pour toute réponse, le Parisien entendit deux mots, au futur incertain : « Je transmettrai... » Il raccrocha.

Dans un avenir que les futurologues jugeaient imminent, on s'attendait en effet, notamment dans l'élevage et en agriculture, à des progrès extraordinaires. L'avenir n'est-il pas toujours proche ? concluait une étude récente de l'Université de Poitiers. Un jour, les progrès seraient peut-être extraordinaires, mais, pour le moment, les fermiers, agriculteurs et éleveurs, avaient toutes les peines du monde à générer les plus petits profits. Avant l'août, foi d'animal. Chaque année, en cette fin de siècle, non, ce siècle avait déjà deux ans, les derniers travailleurs de la terre devaient prendre le pari que la récolte serait bonne. A quand le millénium ? Les cuvées « Grand Siècle » étaient rares. Il fallait surveiller Barnabé mais aussi les éoliennes. Il fallait mettre la main à la pâte et au portefeuille. Une année bonne et l'autre non avaient chanté Jean qui rit et Jean qui pleure... Question de cap. De nos jours, toutes les années devaient être bonnes, sous peine de disparition. Pourtant, que la campagne boulonnaise était belle...)

À la ferme on commençait à désespérer. On avait tout essayé pour arrêter la pluie. De partout dans la région, les amis venaient aux nouvelles. Une vieille amie polonaise, qui était passée prendre le café, rappela un dicton de sa terre natale : « La pluie apporte toujours un ange, qui malheureusement est sourd et comprend les ordres de Dieu à l'envers ; il apporte la pluie où l'on n'en veut pas. » C'est alors qu'on vit arriver le Parisien de plus en plus coloré, avec tout un lot d'ustensiles. Était-ce l'ange annoncé ou la bête ? Vérité en deçà de la Somme, erreur au-delà ! Après le silence des autorités les plus saintes, il avait décidé de ne pas abandonner la partie. Si la ferme devait disparaître, où trouverait-il son lait cru, son lait battu, son fromage blanc, vraiment frais, ses volailles, mais aussi et surtout, ce gros morceau d'amitié ? Comme une bonne

tartine au beurre et à la confiture fermiers. Donc, aussitôt, après avoir prononcé quelques mots magiques, qu'il avait empruntés aux anciens faiseurs de pluie, il se mit à frapper sur un chaudron, puis à danser une sorte de rock n'roll endiablé autour d'une outre qu'il avait remplie de crevettes et d'eau de mer. Il s'agissait d'utiliser, à l'envers, les recettes des marabouts d'Afrique et de toutes les régions du monde. Le Parisien, oscillant, assoiffé de lait cru, affamé de grains de blé féconds était-il devenu fou ? Tout à coup, de son sac il sortit toute une collection de pendules, circulaires (à destination des fonctionnaires), périphériques (pour tourner en rond ?), hyperboliques (pour adresser des compliments dithyrambiques au dieu du soleil), paraboliques (pour retrouver Jésus ou l'apercevoir à la télévision), coniques (pour faire chapeau bas aux sorciers anti-sorciers), balistiques (pour viser haut), cycloïdaux (pour jouer le temps à la roulette de Pascal), compensateurs (de pluie ?), staracadémiques (pour trouver sa voix et devenir une vedette du petit écran ou du parasol). Il pensait qu'un sort avait été jeté sur la région. Mais par qui ? En tout cas, il fallait tout tenter pour sauver la récolte. Il finit par déceler des ondes, aériennes et souterraines qui communiquaient, de manière étrange, par le biais d'un système radio-téléphonique qu'il faudrait pouvoir localiser. Il les supposa responsables des pluies intermittentes mais incessantes qui continuaient, cet été-là, à sévir sur la région. Peut-être avaient-elles aussi une influence sur le comportement plutôt anodin, bizarre, des animaux de la ferme. Son intuition allait-elle s'avérer être la bonne ? Pour le savoir, il vous faudra lire le prochain épisode.

## II

Un vendredi matin - il faisait un temps magnifique -, un individu cravaté et costumé se présenta à la ferme. Les épis de blé ne ruisselaient plus mais ils n'étaient pas suffisamment secs pour être enfin récoltés. Le Parisien restait optimiste. Pour conjurer le sort et le système radio-téléphonique qu'il suspectait, il chantonnait : « Vent du nord, vent du nord, j'aime le vent du Nord ? ». Jour de carnaval ? Depuis son véhicule, l'individu cravaté klaxonna. Mariage pluvieux, mariage heureux ? La vitre baissée, il commença une sorte de harangue insipide et sordide, dans un langage à le faire châtier de sa témérité. Serein, François se dit que si c'était là le restant de la colère de Dieu, il n'y avait plus grand chose à craindre.

- Je me présente, Radio-Téléphone-et-Télégraphe, Inspecteur administratif délégué, en mission auprès d'une Préfecture pas encore tout à fait définie. Pour votre information, dans toute correspondance, je signe uniquement avec mes initiales, RTT. Dans notre belle région du Boulonnais, mes supérieurs hiérarchiques ne sont pas à cheval sur les principes. Aujourd'hui, l'Administration, après appel et consultation des Services locaux de la Météorologie Nationale, l'Administration, disais-je, a prévu du beau temps sur la côte, opaque jusqu'à ces derniers jours. Je peux donc débiter ma mission d'inspection. Mission, que je souhaite, pour le plus grand bien des administrés, la plus courte possible. Ceci étant, il n'est pas exclu que, si le beau temps se maintient, je sois amené à prolonger mes investigations. (On risquait une véritable immixtion). Je dois admettre que l'Administration a toujours une pensée émue pour ses fonctionnaires. Ce week-end, j'ai prévu de descendre au Toupet, place des sans-culottes, à l'hôtel de l'Administration. Pour préparer votre dossier, en bonne et due forme, je dois passer tout à l'heure chez l'huissier de l'injustice, Paie-la-facture-et-tais-toi, à Constaples. Je vous laisse et reviendrai lundi.

« Quel dossier ? » se demanda François...

Sur ce, la pluie ayant cessé, RTT démarra sans trombes d'eau. Pas un seul instant, il ne s'était demandé si François serait disponible le prochain lundi, au matin. « 11 heures et 15 minutes. Vous écoutez Radio-Politesse », claironna la station. Il disparut dans un excès de vitesse, probablement destiné à compenser son manque de zèle du jour.

François s'était bien gardé de mentionner une bien meilleure adresse que celle indiquée par le fonctionnaire en grande vadrouille : l'hôtel du Grillon, situé au cœur d'un parc planté de cèdres, non loin de la place de la révolution agricole, à Camiers. Il est vrai qu'après le monologue de l'inspecteur, il n'y avait plus aucune place disponible pour la concorde. L'hôtel du Grillon était situé à quelques centaines de mètres de la Ferme des Tourelles. Ce que, dans son immense culture administrative, RTT ignorait, c'était que, là où son cœur avait élu domicile, le grillon portait bonheur. Il avait cette faculté rare et précieuse de rendre totalement inefficaces les inspecteurs de l'Administration et autres huissiers. En outre, dans les premières années du siècle précédent, chaque fois qu'il devait vendre son blé, le grand-père de François prenait conseil auprès de son grillon préféré. Enfin, bien que RTT n'eût rien remarqué, pendant toute la durée de sa courte visite en automobile, le grillon de la ferme n'avait pas cessé de chanter, les cigales avaient économisé leurs forces et les fourmis avaient dansé une contadine.

Après le week-end, pour les besoins de son enquête, Monsieur l'Inspecteur administratif tint les délais. Il revint. A une heure non précisée. Ce fut Hubertine qui le reçut. Il fut invité à visiter la ferme. Il se mit à poser un certain nombre de questions, avec un air des plus circonspects. Dans le hangar, il découvrit de nombreux souvenirs d'une époque où l'Administration laissait en paix les gens au travail.

- Qu'est ceci ? demandait-il à tout venant.
- Une charrette à chien. Une voiturette dont on se servait naguère pour le transport des lourds bidons de lait cru, précisa Hubertine.
- Et ceci ?
- Un moulin à betteraves et un coupe-racines à disque.

(Le moulin à paroles-disque rayé prenait des notes...)

- Et ça, là-bas ?
- Un hachoir à paille et un hachoir à couteaux pour les orties. On nourrit les oies, entre autres, avec des orties. (Face à la bête, Hubertine avait une patience d'ange).
- Tout ceci donne à votre ferme une valeur ajoutée...
- À votre travail de muséologue aussi...
- Pardon ?
- Non, rien, je plaisantais...

L'inspecteur des travaux des champs finis, avec une lassitude certaine et citadine, continuait à prendre des notes. Il dressa une liste quasi exhaustive des anciens outils du monde agricole : meules à eau, caisses à peser les cochons, bascules, tarares, pour nettoyer les céréales, barattes à lait. Il y avait même un vieux bino, charrue des années 1890, une planche à couper les choux, pour confectionner une soupe éponyme et magique, un aplatisseur, un concasseur, pour grain de blé, une déchaumeuse, un extirpateur, un semoir à blé de 1920, une planteuse à haricots et petits pois des années 1930.

Hubertine se demandait à quel jeu cet employé modèle jouait. Au jeu de loi ? Quel volatile cherchait-il à plumer ? Le savait-il lui-même ? Faussement désinvolte, il sifflotait « Alouette, je te plumerai... »

« Si ça continue, c'est François qui va lui voler dans les plumes... » se dit Hubertine.

Une fois son inspection du jour achevée, Radio-Téléphone déclara :

- Dans la région, je me targue de faire la pluie et le beau temps !

- C'est votre terre d'élection ? questionna Hubertine.
- En quelque sorte...

« Tu me fais surtout perdre mon temps, pensa Hubertine... »

Heureusement, le faiseur de pluie prit congé. Elle ne prenait pas l'inspecteur au sérieux, mais le soir, au dîner, elle fit part, à François, de la remarque de Radio-Téléphone sur sa capacité à faire de l'eau, du vent ou tout un soleil. L'intuition du Parisien était-elle fondée ? Si, oui, il faudrait absolument débrancher la radio. Il convenait de mettre fin aux interférences avec le téléphone. On sait que, depuis toujours, radio et téléphone ne font pas bon ménage...

### III

De quels pouvoirs, administratifs, secrets, Radio-Téléphone disposait-il ? Il n'était certes pas radiesthésiste. Dans ce monde à l'envers, un conseil du bon sens fut réuni. Le Parisien fut convié. On télégraphia sur la lune. Elle répondit que ses services avaient suffisamment à faire avec les marées et avec tous ces pêcheurs de crevettes qui chaque jour, depuis le début de la saison, revenaient bredouilles. En août de cette année-là, on attendait l'éclipse. Pas question de déranger le timide soleil. On envoya alors des e-mails aux autres étoiles. On finit par apprendre que, depuis plusieurs semaines, un certain Radio-Téléphone, amateur, avait tenté d'organiser la dérive de nuages, présents dans le ciel voisin britannique, vers les côtes jusqu'ici épargnées du Boulonnais. Il avait alors fait bombarder ces sages réserves de pluie pour obtenir de l'eau. C'était une mission qualifiée d'impossible par Radio-Téléphone en personne. Mais, dans son zèle, tout à fait désintéressé, si l'on en juge par ses propres paroles, il avait accepté cette périlleuse opération. Selon une procédure désormais bien rôdée, il avait été mis au courant des détails de sa tâche par une cassette qui s'était auto-détruite dans les secondes qui avaient suivi son écoute. Il s'agissait d'expérimenter une nouvelle technologie. Mais Radio-Téléphone et les autres apprentis sorciers n'arrivaient plus à stopper les averses. De telle sorte que RTT, contrairement à ses affirmations, ne faisait plus la pluie et le beau temps, mais uniquement la pluie. Le Ministère de l'Agriculture n'avait bien sûr pas été mis au courant. Mais alors, qu'était venu faire Radio-Téléphone, cet été-là, à la ferme ? La réponse était simple : Rien ! Ou plutôt, il cherchait à se couvrir. Contre les intempéries ? Non. Contre ses actions malheureuses de haute-technologie amateur. Comme la voix sourde, enregistrée sur la cassette, le lui avait clairement précisé, en cas d'échec grave, l'Administration ne pourrait en être

tenue pour responsable. Ses Services nieraient avoir été informés. Il avait alors échafaudé une théorie visant à faire porter le chapeau de saint Médard aux agriculteurs locaux. Il poussait ses investigations dans toute la région, afin de découvrir, parmi le matériel et l'outillage agricoles, des éléments fauteurs de pluie. Il enquêtait sur la terre, sur la qualité de l'air, sur l'eau, forcément. Mais il avait joué avec le feu. Espérait-il découvrir à la ferme le cinquième élément ? Dans ce cas, les gens de la terre ne seraient pas longs à lui remettre le bonnet d'âne. Le problème était qu'avec tous ces mouvements de nuages, le soleil avait perdu patience. Il s'était retiré au fin fond de la voie lactée ? Non, mais il boudait la région. Le bel astre semblait faire tout un pendule. Forts de ces informations on se réunit à nouveau. Tout le monde s'attela à la tâche. Il fallait sauver la récolte. Le Parisien proposa son aide. Il ne serait pas de trop. Il fit des prières répétées à Saint Barnabé, à Saint Gervais et des incantations intéressées. Grâce à une baguette tenue à l'envers, à un béret, à un litron de lait cru, et au mot magique « Hélios », le Parisien et ses amis purent faire revenir le soleil sur sa décision. Ils le convainquirent de rester quelques temps sur la région. Les épis de blés séchèrent. Comme les larmes des enfants. La récolte fut finalement exceptionnelle. La région avait retrouvé son exposition favorable. On sabra le champagne. On expédia Radio-Téléphone sur orbite, loin des nuages. Aux dernières nouvelles boulonnaises, Radio-Téléphone a été envoyé en mission spatiale en compagnie de Paie-la-facture-et-tais-toi.

Pour être complète, la relation de cette histoire se doit de mentionner les faits charmants suivants : la baguette eut d'autres effets. Le premier, très naturel : elle facilita la transformation rapide des grains de blé tardifs en bon pain fermier. (J'apporte ici de l'eau, mais uniquement à mon moulin.) Elle permit à Louxor, avec la complicité du Parisien, enfin libéré des mouvements erratiques des hautes et basses pressions administratives ou atmosphériques, de dénicher le petit rat féminin invisible de Louxor. D'abord, sous une pyramide de pommes de terre, ils découvrirent le tutu. La belle s'était-elle défaite de tous ses effets ? Cachée près d'un monceau de citrouilles, ils découvrirent l'adorable petite ratte qui, instantanément se transforma en une non moins adorable petite chienne, fox-terrier. Elle portait le doux nom de Datcha. Elle était belle comme une nymphe. Allait-elle, elle aussi, faire marcher son prétendant à la baguette, le retenir prisonnier pendant dix ans ? Ou lui chanter une rhapsodie vraiment amoureuse ? L'instinct de Louxor ne l'avait pas trompé. Cette rencontre, étrange, des cultures égyptienne et grecque allait bientôt donner naissance à toute une colonie de petits chiots, dont l'aîné, Anubis, deviendrait conducteur des ânes.

Donne-tout-ton-lait-au-percepteur vèla si bien que Tévèa naquit accompagné de son frère Impôt-Direct et de sa sœur, de lait cru, qu'on prénomma Taxe-professionnelle. Il fut impossible de contraindre Perçois-la-taxe-pour-l'État à

quitter sa nouvelle famille. François et Hubertine respectèrent ce choix. Ils acquirent un second taureau, au blanc pelage, plus volage. (Décidément le blanc était à la mode en cette année de précipitations.) L'animal fut ferré sur un portique antique et prénommé Zeus. Ce dernier n'eut aucune peine à jouer au Io-Io avec tout le troupeau. Longtemps encore, l'élevage et la culture continueraient à prospérer à la ferme des Tourelles.

## Épilogue météorologique

Bien qu'un grand nombre d'événements naturels se déroulent parfois, souvent ?, ( plus souvent qu'on le croit généralement ), à l'envers, il y a bien sûr des limites aux phénomènes inversés (sans en dresser une liste exhaustive, parmi ces éléments, on peut citer : les événements surnaturels, les miracles, les retours de manivelles, les retours à l'envers ou, de manière à peine tautologique, en arrière, les flash-back, les souvenirs, les scènes de ménages sur le retour, les rétrospectives, la propagande...). Après le départ de Radio-Téléphone, tout rentra donc dans l'ordre des choses et des animaux. A Camiers, trois nouvelles boutiques et une jolie taverne ouvrirent leurs portes. La première boutique fut nommée *À la saint Médard*. On y vendait des parapluies. L'enseigne représentait un raccommodeur de parapluies du temps jadis. La deuxième échoppe fut appelée *À la Saint Barnabé*. Comme pour conjurer le sort, elle disposait d'une enseigne où l'on avait représenté un vaisseau sur le pont duquel se promenait, au bras d'un fringant monsieur, une belle en toilette des années folles de la vache. On pouvait y acheter des ombrelles. La troisième fut baptisée *Une valse à trois saints*. Un portrait de saint Gervais ornait la vitrine. On y trouvait tout ce qu'il fallait pour fêter le Parsoy. Et, cette année encore, non merci Saint Médard, mais merci Saint Barnabé, le Parsoy se fêterait dans la joie. Comme les mousquetaires de la grande époque et de la distribution orageuse du temps, les trois saints avaient la particularité d'être quatre. Merci saint Landri. Tout le monde s'était donné rendez-vous dans la nouvelle auberge, « Au petit cheval boulonnais du bon Dieu ». On avait bien sûr invité le Parisien désormais tout bronzé.

## Éclaircissements

L'histoire vraie qu'on vient ici de conter s'est donc déroulée, voici quelques années, à Camiers, au-delà des collines de l'Artois, sur la côte du Boulonnais, à environ sept lieues de Boulogne-sur-Mer. Hormis les jours de pluie, point n'est besoin de bottes pour admirer, à la frontière de la Manche et de la Mer du Nord, les plateaux profondément découpés du haut Boulonnais. Parfois, quand vient l'été, Saint Médard s'oublie. Alors, pour protéger la moisson, on fait appel à Saint Barnabé. Si celui-ci est occupé ou fait la sourde oreille, on prie Saint Gervais. Bon an, mal an, le blé et les autres céréales poussent avec bonheur, sous le regard, toujours craintif, des bêtes de trait désormais en retrait. En effet, par une sorte d'animisme à l'envers, les chevaux déboulochés ont imité les humains : ils ont abandonné leur repos, naguère hivernal, pour la société des loisirs. Ils n'accompagnent cependant plus les hommes à la guerre. Toujours ferrés de neuf au printemps, ils visitent les comices agricoles et, une fois l'été passé, à l'occasion du chasse-marée, ils font leurs courses à Paris. Leurs poils sont aussi soyeux que le foin de l'artichaut. Mais c'est à la ferme, pas à la ville, ni sur les écrans de télévision qu'on retrouve la vraie vie des animaux. La région est riche du bon sens de ses habitants. Ici, on n'est point bête à manger du foin. Le foin, on l'a plutôt dans ses bottes. Pour les jours de pluie. A la veillée, on chuchote encore que les descendants de Bertrand II de la Tour, comte d'Auvergne, ancien seigneur du fief, regrettent amèrement l'échange royal qu'imposa, les chevaux en bataille, le roi Louis XI au comte, en l'an de Grâce 1478. Les moutons ne donnent plus leur laine aux bergères mais les enfants et les adultes adorent toujours les contes de fées...

Sise en plein cœur du Boulonnais, la ferme des Tourelles bénéficie des nombreux avantages qu'offre la région. Située non loin de Calais, elle voit, chaque été, débarquer des Anglais qui semblent avoir la nostalgie du Continent. A la ferme ils achètent des produits, naturels, bien meilleurs, disent-ils, que les produits écolos biologiques de l'industrie. Délocalisée depuis toujours mais depuis peu accessible de Paris, en deux heures, par autoroute, à la belle saison, la région est également fréquentée par des Parisiens pâlichons en mal de campagne et par d'autres habitants périphériques. Les bourgeois de Calais, de Paris ou d'Angleterre se retrouvent donc le long des golfes verts. Partout, on s'entend cordialement. Et le Pro David donne à cœur joie, avec humour et bonne humeur, des leçons de modestie à ceux qui ont tout intérêt à réfréner leur belle faconde et leurs grands coups de clubs dans les airs...

Il est temps maintenant de revenir à nos moutons, de Panurge, et de les conter avec le docteur Follehaine...



## **Docteur Follehaine**

*« Mon Dieu, puisse mon âme arriver à maturité avant qu'elle soit moissonnée »*  
Selma Lagerlöf

*« Je demande, pour ma part, à être conduit au cimetière dans une voiture de déménagement »*

Manifeste du surréalisme

- Docteur Follehaine, ces longues boîtes que je vois là, de forme allongée, c'est quoi au juste ?
- Les sarcophages de la haine.
- A quoi servent-ils ?
- A préparer le client à la mort. Naturellement. Après la danse de la vie...
- C'est une danse guerrière ?
- Les humains n'auraient jamais dû quitter la jungle où ils sont nés.
- Vous avez des modèles de forme ronde ?
- Non. Il n'y a qu'une seule forme de processus biologique terminal : elle est radicale et libre.
- C'est basé sur quel principe ?
- Les UV, des rayons ultra-violents.
- Inoffensifs ?
- Naturels seulement.
- Et vous connaissez un certain succès avec vos longues boîtes ?
- Le marché se développe. Au début c'était un peu lent. Et puis, ça s'est accéléré. C'est un peu comme l'accélération de l'expansion de l'Univers.
- Vous pouvez préciser ?
- Eh bien, c'est simple. Toutes les méthodes pour préparer l'homme à la mort ont, jusqu'ici, échoué. J'en veux pour preuve l'entropie angoissante de notre société post-moderne. Je ne citerai, pour mémoire, que quelques exemples : la philosophie, la chaise électrique, l'humour, pas forcément noir, les jeux de l'amour, la guillotine... Bien sûr, je cite dans un ordre qui n'est pas chronologique. Faute de temps. Je poursuis donc : la grande bouffe, les jeux du hasard... Tous ces plaisirs qui ne durent qu'un moment... Pour satisfaire la foule, tout s'accélère.
- Mais j'observe..., ces gens, dans ces, comment dites-vous ? ces sarcophages, je vois qu'ils sortent, pour le moins, avec le teint hâlé. Certains sont même bronzés. Sont-ils déjà irradiés ? Par l'amour ?
- Oui, ils le sont. Ils ont l'impression de retrouver l'amour originel, celui d'avant le péché, lorsque les hommes et les femmes se côtoyaient nus, cet amour qui irradie la personne aimée. Mais pour éviter, qu'après une séance très réussie, ils reprennent un goût trop prononcé, voire définitif, pour l'amour, ils doivent croquer une pomme. Ils passent du véritable bonheur, assez proche de l'extase, à l'illusion de la connaissance, puis au simple plaisir des sens. C'est délicieux, et en outre, le cercle haineux et vicieux peut reprendre. Ça éloigne même certains docteurs aux idées pastorales. Vous l'aurez compris, notre commerce repose sur la peur, peur

de vieillir, peur de mourir... Il faut savoir l'entretenir... Ici on allie l'utile, l'agréable et l'esthétique. J'ai même un projet. Très avancé. Un peu secret. Comme on dit en Belgique, allez, je vous mets dans la confiance : nous tentons de mettre au point des modèles révolutionnaires de sarcophages. Nous testons différentes couleurs de peau... On pourra donc bientôt choisir la couleur de sa peau... Vous n'êtes pas sans ignorer qu'au siècle précédent certains blancs voulaient devenir noirs et vice-versa. Ce siècle là a tout refait : les nez, les seins, les hanches, les lèvres, les visages, la couleur des yeux, celle des cheveux. On a frôlé Homo clonus ou si vous préférez Homo Syntheticus... On pourra donc choisir la couleur de sa peau, disais-je : par exemple, bleu, blanc, rouge !

- Comme les drapeaux ?
- Comme, les soirs de grands matches, certains cheveux !
- Ne craignez-vous pas des difficultés d'ordre socio-ethnique ?
- Vous faites allusion au racisme ? Mon cher, cette gangrène a été éradiquée. Seule subsiste la haine. Parfois. Parfois trop.
- Je ne comprends pas. Vous dites que le racisme a été éradiqué...
- C'est une des grandes victoires de notre siècle. Vous ne vous figurez tout de même pas que certains énervés vont traiter mes clients de sale bleu, sale vert ou pis de sale vert salade ou vert pomme... Les mentalités ont changé... Être raciste, ça ne vient plus à l'idée de personne. La science a fait de nous des monstres, soit, mais elle nous a éclairés sur les véritables enjeux économiques. On ne se bat plus pour la couleur. Même si certains pays ou quelques lessives lavent plus blanc que d'autres. La perception des couleurs est d'ailleurs sujette à caution. Vous savez ce que l'on dit des goûts et des couleurs... Donc, grâce à la globalisation, seule subsiste la haine, disais-je... Parfois. Parfois trop. Au lieu de voir s'opposer des races, comme ce fut le cas au cours des siècles précédents, on voit tout un chacun s'opposer à son voisin, à sa voisine. Vous imaginez le marché ? Un marché sans limites... Prenons un premier exemple : la traditionnelle scène de ménage... Elle met souvent en valeur la haine, après tant d'amour juré ?
- Ca n'est pas un exemple global mais plutôt local...
- Eh bien, je ne vois là aucune contradiction. Comme le répètent les tenants et non aboutissants libérés, pensons globalement, agissons localement. Je vous dis que ce phénomène de la haine est un phénomène global... Et ancestral. A ceux qui l'ont compris, ça peut rapporter gros. Je prends un second exemple : dans la chanson traditionnelle *Vive la rose ... Et le lilas...* je note un tantinet de haine de la part de l'amoureuse éconduite.
- D'accord. Mais revenons à vos rayons 'couleurs' car je suppose que vous obtiendrez vos belles couleurs grâce à des UV spéciaux, peut-être cosmo-génétiquement modifiés...

- Je vous ai mis dans la confiance... Je n'ai pas dit que j'allais vous révéler tous mes secrets... Je vois que vous entrez facilement dans la danse. Vous voyez comme on danse...
- Docteur, je n'ai plus peur.
- Ca, c'est plutôt inquiétant... Il faut y remédier : venez, je vous conduis au milieu de mes patients, justement, ils sont occupés par une danse macabre. Allez, dansez, embrassez qui vous voudrez. Mais, rappelez-vous le mot de désordre : de la haine que diable, que ce soit des baisers de Judas...

## **Un amour irrévocable et confirmé**

*« Une femme sans parfum est une femme sans avenir »*  
Coco Chanel

*« Peut-être le mythe de la femme s'éteindra-t-il un jour : plus les femmes s'affirment comme des êtres humains, plus la merveilleuse qualité de l'Autre meurt en elle »*

Simone de Beauvoir

« Je veux que tu me declares ton amour, qu'il soit irrévocable et confirmé ! »

C'est par cette injonction que débuta leur rendez-vous. Ils s'étaient retrouvés dans un café du boulevard Saint-Germain, là où toutes les femmes semblent avoir emprunté une élégance rare aux boutiques de mode qui les entourent. Déjà, ce matin-là, dans ce wagon du métropolitain qui le transportait vers le sud de la ville, il avait pu observer quelques jolis visages de femmes, à la séduction discrète et au charme puissant. Vêtues de noir, coiffées façon rive gauche, elles ne pouvaient se rendre que dans ce quartier du sixième arrondissement de Paris, ce quartier aimé du septième sens. L'une de ces femmes, aux cheveux courts, avait, ce jour-là - par exception ? - choisi, pour tout son être, la couleur bleue. Comme pour mieux se protéger du regard des hommes ? De ses regards à lui ? Elle avait de longs cils et la mèche rebelle. Un maquillage parfait habillait joliment ses paupières. Des lumières infinies habitaient ses yeux. Ses lèvres de madone ne seraient jamais autorisées à prononcer des vœux religieux définitifs. Mais il fut à nouveau rappelé à l'ordre malin :

« Je veux que tu me declares ton amour ! »

Etait-ce une prière énergique ou une sommation ? Etait-ce un cauchemar ? Avant de la rejoindre, il avait contemplé les vitrines parsemées de pulls et de livres du boulevard. Il avait parcouru les titres. Ce qui rassemblait la mode et les livres, c'était le mystère. Le mystère de la femme, le mystère du monde des hommes, celui de l'Univers et de la Terre. Mais il fut bientôt rappelé à l'ordre humain :

« Tu m'écoutes ? »

Il se demanda si un amour déclaré était imposable, si on pouvait lui attribuer le moindre crédit. Il se demanda ce qui l'avait amené, elle, habituellement si tendre et réservée, à formuler une telle exigence. Peut-être l'avait-elle trop attendu ? Pourtant, ce matin-là, il n'était pas en retard. Elle lui fit signe de s'asseoir. Etait-ce une convocation ? Par réflexe, il commanda un chocolat chaud et deux croissants. Comme il ne disait mot, elle le poursuivit dans sa retraite :

« Je vais t'expliquer les termes du contrat ! »

La voilà qui parle de contrat maintenant...

« Jusqu'ici, nous avons tout fait à l'envers. Nous nous sommes rencontrés. Je t'ai souri. Je ne sais d'ailleurs plus pour quelle raison. Peut-être par simple réflexe. Le soir même, à ma surprise, absolue ? - tu t'es jeté sur mon corps, encore vierge. Ou du moins tu le croyais. Maman m'avait pourtant bien prévenue : céder sans contrepartie est pure folie. Je sais, les temps ont changé. Aussi je me suis voulue moderne, que sais-je moi ? libérée. Je ne t'ai pas réclamé un contrat de mariage. Je ne suis pas tombée enceinte la première fois. Par la suite je t'ai laissé débiter des inepties amoureuses sur mon corps, à peine effleuré, encore effarouché. Bref, j'ai fait mes contes, des comptes à l'endroit. Je ne veux plus continuer. Le prix psychologique à payer est trop élevé. Mais, et je reconnais bien là ma faiblesse (heureusement que maman n'écoute pas), je suis prête à un accord. Des négociations peuvent s'ouvrir. Nous pouvons revoir les conditions de notre accouplement. Je te préviens cependant, elles doivent être rapides, je ne suis pas si bête, point de bagatelles à ma porte. Je dois être de retour à la banque à 14 heures précises. »

Tout à coup, pour corriger sa myopie, qui jusque là l'avait en partie protégé, il chaussa ses lunettes, elle coiffa les siennes, pour négocier ? ...

- Ciel, mais vous n'êtes pas mon amant !

Dans sa bouche, ce mot avait-il un sens ? une connotation perverse ?

- Je crois en effet qu'il y a erreur sur la personne.
- Mille tempêtes, nous ne nous connaissons pas et je vous ai tout dévoilé. Vous auriez pu m'arrêter...
- Cela m'est apparu difficile...
- La tête me tourne...
- Elle tourne à l'envers ?
- Non, je cherche mon partenaire habituel.

Bientôt se présente un jeune homme élégant. Il porte des lunettes à monture d'écaille.

- Logorrhée, ma chérie, que fais-tu avec cet inconnu ? Tu te donnes en spectacle.
- Louis-Robert, silence veux-tu ? Tu es en retard !

Aussitôt, une douce ingénue fait son apparition.

- Mon amour, me pardonneras-tu ce maudit retard ? J'ai été retenue par ma répétition au Théâtre Français...

C'est par cette simple question que commença un autre rendez-vous. Celui de l'amour enfin retrouvé. Elle, toute nue sous sa longue robe-pull à rayures qui n'en finissait pas de la rendre sensuelle, lui, tout à coup fasciné par ce qu'il imaginait sous les fils rouge orangé et blanc de la laine. Tout devint calme et volupté. Ca n'était pas du luxe.

- Mon amour, si tu savais comme en ce moment je t'aime...

C'est par cette déclaration, non révoquée, très vite confirmée par un baiser que s'achève ce conte de l'amour dans tous ses états.

## Le Baiser

*« Baiser. Le mot est doux »*  
Edmond et Cyrano

*« Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;  
Donne-m'en un de tes plus savoureux ;  
Donne-m'en un de tes plus amoureux,  
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise »*  
Louise Labé

X et Y se mènent en bateau. Ils sont humains, trop humains. Ils ont en outre des caractères similaires. Hauts en couleurs ? Autant dire qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Des caractères similaires ? certes, dans leur manière habituelle de vivre et de réagir... Mais, une différence majeure les unit : X est une femme, Y est un homme. Y est tombé amoureux de X dès leur première rencontre. Les mauvaises langues prétendent qu'il est tombé dans sa marmite. À elle. En fait, bien que X soit un cordon bleu, Y a surtout succombé aux charmes de X. Elle est devenue sa princesse. Tout de suite, il adoré le dessin parfait de ses oreilles. Il l'adore encore au moment où nous mettons sous presse. X a toujours ses grands yeux verts, parfois tristes, inquiets ? souvent rieurs, ses lèvres roses et douces et gourmandes, ses cheveux courts. Son corps, qui s'étale, paresseusement ? dans les bras de Y et sur les draps de lin du lit turquoise de Y, a hérité des formes et de ce teint laiteux, découverts par Ingres. Le jour où ils conçurent leur premier bébé, ils se retrouvèrent dans de beaux draps, roses et jour-de-Venise (choisis pour leur apport en sensualité.) Il voulait une fille, elle voulait un garçon. Des goûts et des couleurs chromosomiques on ne peut disserter. Depuis qu'ils s'aiment, c'est-à-dire, depuis qu'ils se sont croisés, rencontrés, déjeunés, embrassés, enlacés, tout ça dans un grand magasin parisien (oui), ces deux êtres opposés jouent et rejouent en permanence des scènes de couple, de ménage, du théâtre de la vie (oui, le dialogue, la courtoisie, le désir, la psychologie, l'amour sont des jeux, de société ? ... Il paraît même que l'amour serait enfant de poème, autre divertissement, souvent amoureux.) X et Y ont inventé un nouveau jeu. L'un d'eux risque de tomber. À l'eau ? Dans l'une des gouttes d'eau mentionnées ci-dessus ? Court-il le risque de se noyer ? Non pas. On ne se noie pas dans une goutte d'eau. Sauf exception. Mais chut, nous allons surprendre X et Y au cours de ce nouveau jeu, sorte de liaison radioélectrique, jeu dangereux, jeu qu'on devrait interdire ? (Qui « on » ?). X et Y sont donc dans un bateau. Y pince (délicatement) X :

- Mais dis-moi, le journal parle d'un sexe à piles, c'est quoi un sexe à piles ?
- Tu n'es pas au courant ?
- Non, tu sais bien que je ne suis pas quelqu'un de branché...
- C'est ce qui remplace le sex-appeal...
- Tu te moques de moi ? Comment un objet peut-il être remplacé par lui-même ?
- C'est plus qu'un objet, c'est la chose...
- La chose... Tu veux dire ce curieux objet du désir ?
- Je dirais plutôt : ce curieux désir de l'objet...
- J'ai toujours aimé ton désir... surtout quand l'objet, c'est moi...
- Dois-je le prendre au premier degré ?

- Avec moi, toujours...
- C'est à cause du bateau qui tanguent avantageusement ?
- Que vas-tu imaginer ?
- Tu as besoin d'une pile ?
- N'insiste pas, tu vas me faire perdre la face. Tu sais bien que je dispose d'une énergie solaire... Si tu vois ce à quoi, ou à qui, je fais allusion... C'est une énergie propre, infinie, moins coûteuse que les piles.
- Toi et ton argent... Mais alors, pourquoi cette remarque à propos du sexe à piles...
- Tout ce qui tourne autour de la sexualité ne m'a jamais laissé indifférent.
- Donc, si je comprends bien, les piles, ça fait partie de tout ce que tu as toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander ?
- A toi, ne puis-je pas tout demander ?
- Tout ? Mais encore ?
- Je ne sais...
- Jette-toi donc à l'eau...
- Je voudrais un baiser.
- C'est tout ?
- C'est beaucoup je le sais.
- Maintenant ?
- Ici et maintenant...
- Pourquoi ?
- Parce que j'aime ce type de communication...
- Ce type de communication ?
- Je plaisante pour mieux cacher mon désir...
- Les gens vont nous regarder.
- On a bien le droit d'échanger un baiser sur un lieu public qui tanguent. Les amoureux se bécotent bien sur les bancs privés ou non de lumière.
- Et si je refuse ?
- Ce sera la rupture ! Je veux un baiser tout de suite, sinon je tape du pied par terre sur le bateau...
- Tu recommences avec ton mauvais caractère...
- Je ne recommence rien du tout, je veux tout simplement un baiser, un baiser qui tanguent, un baiser à l'envers... Un de ceux que tu me donnais en Italie, sur la plage après le bain.
- Désolée, tu ne l'auras pas.
- Je le regrette. Même que je souffre. Très fort. De toute façon, tant pis... Je ne veux point de ce que tu ne veux point.
- Judas...
- Et toi, Judith...
- Et pourtant, pourtant, je n'aime que toi...

Fin d'une histoire d'amour ? Certains se languissent pour un baiser. D'autres se meurent. D'aucuns se pâment. Il existe même des séries de 24.000 baisers. Enfin, il y a ceux ou celles qui refusent les baisers. Fin de série ?

## **Le petit mari fatigué**

*« Mon peu de succès près des femmes est toujours venu de les trop aimer »*  
Jean-Jacques Rousseau

*« L'amour est une chose que l'on doit apprendre durant des siècles de patient  
effort »*  
David Herbert Lawrence

Il était une fois un petit mari fatigué.

Plusieurs fois il avait fait le tour du monde.

De son monde à lui. De son monde à elle aussi ?

Parfois il était si fatigué qu'il n'arrivait plus à communiquer. Avec elle ? Avec la vie ? Il était doux pourtant. Il ne criait plus. Même quand il avait mal. Il ne riait plus. Au jeu des sourires il ne gagnait plus. Ses rêves prenaient la forme de cauchemars.

Plus que tout au monde il aimait ses enfants. Elle, il l'adorait. Tout simplement. Comme, au premier jour. Quand ils s'étaient rencontrés. Quand déjà il rêvait des enfants qu'elle lui donnerait. Comme, quelques jours plus tard. Devant la station du métro Pont-Neuf. Quand déjà il rêvait de ses lèvres, de son corps.

Ses lèvres ? C'est elle qui les lui offrit. Ou plutôt elle prit les siennes. Il n'avait rien demandé. Ils étaient au Quartier Latin. Cachés dans une petite salle de cinéma. Alors, brusquement, elle fit assaut de sa bouche. Avec un nombre incalculable de baisers. Sa cadence était ultrarapide. Mais, finalement, très agréable. Les baisers se succédaient avec fluidité. Ils ne lâchaient pas prise. Alors il se sentit aussi heureux que le personnage d'Alexandre qu'il avait entraperçu au début de la projection. Pour le moment, il était projeté dans son monde à elle. Généreux. Déjà, à deux reprises, elle lui avait fait des petits cadeaux. Lors d'un déjeuner. Puis, au café. Elle l'avait invité. C'est ainsi qu'il en était arrivé à lui voler, avec sa presque permission, une petite photographie. Il avait donc reçu des petits cadeaux. Mais l'offrande de ses lèvres, si soudaine, avait été un don véritable. Un don des dieux. Volages ?

Il l'adorait. Qu'il pleuve ou qu'il vente. De façon complexe. Il aimait sa fragilité. Il aimait son corps. Blanc. Laiteux. Nu. Un parfait modèle pour Ingres. Ou, dans une autre plastique, pour Vallotton ? Il l'aimait quand elle se blottissait, quand elle se cachait. Il l'appelait sa petite autruche. Avant de s'endormir, avec une douce frénésie, elle s'accrochait à lui.

Les années avaient passé. Il restait fasciné, quand elle se réfugiait dans la salle de bains. Ou quand elle se couchait. Alors elle dénudait son corps. Pour eux seuls. Déjà, du regard, il caressait ses seins. Il guettait son ventre. Comme la toute première fois. Comme depuis, à chaque fois. Il voulait, déjà, courir vers la forêt. Elle était plus belle qu'une nymphe. Elle ne quittait pas son mystère.

Savait-elle qu'il l'aimait comme au premier jour ? Avec douceur et fureur. Savait-elle qu'il l'aimerait jusqu'au dernier jour ? Avec ferveur et tendresse.

Dans l'exercice de leur amour, dans cette communication quotidienne de la vie, ils avaient essayé toutes les distances. Surtout, celles qui les rapprochaient. Il le lui avait dit. Elle le lui avait écrit. Il partait. Il revenait. Elle aussi. Parfois, c'est ensemble qu'ils partaient. Ils abolissaient les distances. Les baisers remplaçaient les paroles. Des jours entiers ils s'aimaient. C'étaient des petits moments volés. Savourés. Dégustés. Comme des petits-déjeuners. Avec un chocolat chaud. Et deux croissants. Ils sentaient bien que leurs cœurs n'avaient que faire des vieux discours. Ils faisaient une trêve. Lui il aurait préféré un armistice. Un adieu aux armes et aux larmes. La fin des cris et des chuchotements. Mais, faute de mieux, il acceptait la trêve. Le soir, au restaurant de l'hôtel, ils retrouvaient leurs sèves, qu'ils échangeaient. A nouveau ils rêvaient. Ils s'étaient redécouverts. Pendant toute une journée. Les bulles, dans les flûtes à champagne, pétillaient de leur joie. Elles annonçaient le bonheur de la nuit. Il l'aimait, parce qu'elle était gourmande, gourmande de tout, gourmande de la vie...

Le petit mari fatigué aurait bien voulu se reposer plus longtemps, dans les bras de sa femme. Le paradis, ça ne pouvait se concevoir qu'à deux. Quand ils en avaient été chassés, Adam et Eve, se tenaient par la main. Sauf sur certaines toiles peintes au XVIème siècle. Mais, la vie, active, les poursuivait à grands coups de réveille-toi-le matin, et même la nuit. Le temps des disputes revenait. Ces déclarations de guerre étaient-elles autant de déclarations d'un amour douloureux ? Non, leur amour n'avait jamais été douloureux. Le petit mari fatigué ne voulait gagner aucune bataille contre sa petite femme hors d'haleine. Il voulait simplement lui offrir la paix agitée de son cœur.

Il ne criait plus ? Si, dans le silence. Parfois elle semblait écouter. Mais, d'après le petit mari, pas avec toute son âme. Comme elle le faisait avant. Peut-être il se trompait. C'était quand 'avant' ? Aujourd'hui, les couples semblaient avoir tous été chassés du Paradis ? Le refuge des vagues à l'âme ? Enduraient-ils une malédiction ? Du simple fait qu'ils s'étaient pris par la main ? Ils ne couraient plus dans la même direction ? On était entré dans l'ère des célibataires.

Il se souvenait. Elle avait attendu. Elle avait combattu pour que leur amour grandît. Ils avaient eu des enfants. Il aurait voulu lui en faire d'autres, d'autres encore... Elle finissait toujours par dire oui. C'était aussi pour ça qu'ils s'aimaient. Pour elle, pour eux, il était fort. Elle ne supportait pas de le voir malade. Alors il ne l'était jamais. Mais, aujourd'hui, il était épuisé. La femme-toujours-belle allait-elle accepter le repos du mari fatigué ?



## Le petit papier égaré

À Lan,

*« Les mots sont les passants mystérieux de l'âme »*  
Victor Hugo

Strasbourg. Il la regardait. Dans sa tête, dans son âme et inconscience, déjà les mots se précipitaient, ils se bouscullaient. Vers elle. Elle était là. Assise. Elle semblait lire. Un magazine. De mode. Il était fasciné. Par son inconnue. Elle leva les yeux. Ils étaient noirs. Comme ses cheveux. Elle se leva. Rapidement. Elle s'orienta. Vers la porte. D'embarquement. Elle. Elle. Mon Dieu qu'elle était belle. Elle portait un top rose. Un pantalon blanc. Long. Très long. Un pantalon de plage. Son blanc et long cordon ne demandait qu'à être dénoué. Assortie à ces simples vêtements, une paire de tongs. Roses et blanches, et translucides. Les ongles de ses jolis pieds étaient colorés en rouge orangé. Toutes ces couleurs se mariaient avec sensualité. Bien sûr. Forcément. Ses cheveux étaient courts. Il voulut la suivre. La rejoindre. Se rapprocher. Il hésita. N'était-elle pas encore plus belle. Là-bas. Loin. Pas très loin. Eloignée. Encore à conquérir. Attirante. Il voulait préciser les traits de son visage. Pour rendre beau et lumineux son futur souvenir. Il était sûr que ses traits étaient purs, admirables, nobles. Adorables aussi. D'une voix claire, une hôtesse invisible annonça l'embarquement. Immédiat ? Alors il se précipita. Il n'était plus qu'à quelques pas de la Belle. Elle ne souriait pas. Cependant, elle était rayonnante. Tant de lumière. Séductrice ? Amoureux. Déjà.

L'avion s'envola. Vers Paris. Sur un petit papier cartonné chapardé sur une console, dans un hôtel, à Baden-Baden, l'hôtel de la Reine, il écrivit quelques mots. Ceux qu'on vient de lire. A son grand dam il perdit le petit papier cartonné. Il se déroba ? Il retourna à sa console ? Il ne le revit plus. Mais elle, il la revit. Dans un autre avion ? Motorisé ? Non, inventé, dans un rêve. Sans bruit. Il l'aimait. De loin. S'il le fallait, il l'aimerait de plus loin encore. Elle ne serait pas là ? Le souvenir de son visage, qui un jour lui sourirait, de son pantalon blanc qui n'avait pas besoin de top, ce souvenir remplissait sa mémoire. Il n'était pas encore amoureux de son âme ou de son cœur. Ils ne s'étaient pas parlés. Leurs regards ne s'étaient pas croisés. Il la soupçonnait simplement de détenir un mystère. Ce mystère lui enlevait un peu de son sommeil agité. La perte de son petit papier n'arrangeait rien. Il le chercha. Partout où ses pas l'avaient amené récemment. Il passa une annonce pour le retrouver. Il se promit de récompenser la personne qui le lui rendrait, la personne qui le rendrait, lui, à sa rêverie amoureuse.

Il tombait souvent amoureux. D'une image. De cette femme qui portait un chapeau. Il n'aimait pas les iconoclastes. Cette femme, inconnue, était la plus belle image que la vie lui eût donnée en ce premier matin d'été. Son corps, son visage, ils n'en finissaient pas d'envoyer des messages silencieux, des messages féminins. Il vivait un amour esthétique, presque symbolique. Esotérique ?

À quelques temps de là, toujours sans papier, il errait dans les rues de Paris. Dans une église, un court instant il se réfugia. Il pria. Il ne fit pas brûler de petits papiers. Il ne faut jamais laisser brûler les petits papiers. Il fit brûler un cierge. Comme toujours, la prière, le hasard et la grâce féminine intervinrent avec force. Au détour d'une conversation anodine, la si charmante Lan s'écria : « Mais c'est moi qui l'ai, ton petit papier... »

Il adorait cette sorte de petits miracles. Ils le faisaient renaître, et survivre. Pendant quelques nanosecondes, sous un rayon de soleil soudain lumineux, une douce émotion s'empara de tout son être fragilisé par son besoin d'aimer. Pour la beauté de la vie. Son histoire d'amour née et intellectualisée à Strasbourg allait prendre fin ? Non, il allait seulement en achever l'écriture. Non, quand on est amoureux d'une icône vivante, c'est forcément pour longtemps. Pour toujours. Elle vit quelque part. Non, quand on est amoureux, c'est forcément pour la vie...

## **Conte des quatre saisons**

*« Étrange l'homme sans rivage, près de la femme riveraine »*  
Saint-John Perse

J'aime les quatre saisons. Éternel retour. Retour de l'amour, retour des poèmes, jadis chantés, parfois écrits, jamais oubliés. Retour d'une Belle...

J'aime les quatre saisons. C'est la faute à Vivaldi. Je suis tombé dedans quand j'étais petit. Ce fut magique.

J'aime les quatre saisons à l'envers. Elles sont ma renaissance. Toujours triomphante. Elles sont une promesse... Ce sont des fruits. Avant les fleurs... Tout commence à l'hiver et se termine au printemps. Quatre saisons. À l'envers ? C'est l'enfer ? le paradis sur Terre ? l'extase dans ses yeux...

J'aime les contes à l'envers. Mélodies de Verlaine. Folies de Rimbaud. Vers classiques de Malherbe. Paraphrase d'un psaume. Vœux solennels. Éternelle méditation. Sur l'amour ?

Un matin d'hiver, elle lui signifia son congé amoureux. Avec douceur. Avec mansuétude. Avec tendresse. Mais elle le lui signifia. Il aimait les contes. Comme cet homme qui avait été amoureux. Il se réfugia dans la poésie... Ses derniers mots venaient de s'envoler. Douce rivière, elle était partie. Gentil démon. Alors il écouta son sourire. Il regarda son rire. Il se mit à espérer. Un jour, elle lui offrirait, à nouveau, tout ce qu'il aimait en elle. Ce désir farouche. Et puis, ces tendres baisers... La vie est une mélodie, parfois triste, souvent porteuse d'espoirs... Un matin d'automne, il reçut une invitation. Inattendue ? Espérée. À partir de ce matin-là, son cœur à lui, son cœur pour elle, inventa des mots. Il lui confia des secrets. Il lui découvrit des rêves. Il fêta un nouveau bonheur. Je te quitte. Je te retrouve. Jaïna. Belle. Conquérante. Désirée. Adorée... Quand l'été fut venu, il eut de nouveaux désirs, il eut une idée... Et si, tout à coup, on décidait, de s'aimer, toi et moi, pour de vrai, comme autrefois, dans la cour de l'école. Comme jadis, dans une histoire d'amour. On l'écrirait. Tous les deux. À petit pas. À coup de petits rien. Tout doucement. Sans bruit. Rien que pour nous. Comme des fous. Dis ? Tu dirais quoi ? Elle répondit par un baiser... Et, par une nuit de printemps, comme il avait osé le faire naguère, quelques saisons auparavant, à son oreille, les mêmes mots il chuchota... Eveille-Toi. Aime-moi. En secret. Vole-moi. Un petit baiser. Coquin. Serein. Puis, déborde du fleuve, renverse les rivières, repose-nous, auprès du ruisseau. Dans les boisseaux, couche-moi. Parcours-moi. De tes mains. De tes lèvres. De tes yeux. De tes seins. De ton corps. Fièremment. Ordonne-moi... Nos premiers mots d'amour ne sont-ils pas nos premières prisons - les plus belles ?

Ainsi il épousa, non pas sa religion, mais sa foi. Ils marièrent leurs pensées. Comme dans la chanson, il avait été vagabond. Elle devint sa princesse. Un vrai petit bonheur... Sur son chemin.



## **Un jour naquit un petit garçon...**

*À Jean-Baptiste,*

*« Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite. »*  
John Milton

Un jour, un petit garçon demanda à son père :

- Papa, papa, c'est quoi la communication ?

Le père réfléchit. Puis il répondit :

- C'est la forme la plus simple et la plus compliquée du bonheur...

Comme il en naît  
Chaque jour des milliers,  
Et même davantage,  
Par un de ces beaux jours d'automne,  
Qui déjà annoncent l'hiver,  
Il naquit un petit garçon...  
Il était tout rond, tout blond.  
Fragile.  
Il était tout beau.

C'était, ce serait un grand bonheur.

Les arbres commençaient à perdre leurs feuilles. On était en novembre. Le père du bébé, lui, n'avait pas encore perdu le moindre de ses cheveux. Du moins il le croyait. Il était jeune et le bébé venait de naître. Ses premiers regards avaient découvert, et aussitôt recouvert, l'enfant, d'un halo de tendresse. Du plus loin qu'il se souvînt, il avait rêvé, imaginé ce bébé. Comme la mère de son enfant, mais sans prononcer un mot, il s'était écrié : « Mon bébé ... ». Il était émerveillé de voir vivre la vie. Déjà il avait peur. Le petit cœur du petit bonhomme balbutiait. Il palpait. Le tout petit d'homme et de femme trépignait. Il avait faim. Faim de la vie ? Faim de la société ? Ou bien était-ce la société qui avait faim de ces petits êtres qui naissaient sans vraiment demander la permission ? La permission à qui ? Aux prescripteurs ?

Avant d'être conçu par sa mère, le petit garçon était d'abord né dans la tête de son père. Lorsque le père était lui-même un petit garçon. Il lui avait tout de suite trouvé un prénom. Un prénom d'écrivain, un prénom de musicien, un prénom de peintre. Puis, soudain, il avait rencontré, éveillé dans ses rêves, la mère du petit être qu'il voulait voir naître un beau jour. Comme dans les contes. Comme dans la vie. Celle qu'on a envie de vivre. Celle où il y a des pommes. Rouges à croquer. Vertes à faire naître et renaître l'espérance. Il ne savait pas que ce beau jour serait un jour de novembre.

Le petit garçon naquit. Aboutissement de son rêve. C'était bien après que l'Homme ait marché sur la Lune. Autre rêve millénaire de l'Homme. Le petit

garçon n'avait pas pu voir les images. Les vraies images ? Les autres images ? Les images fabriquées ? Son père non plus. Pour d'autres raisons. Mais le père avait vu naître son fils. Comme des milliers d'enfants il avait été dans la Lune. Comme des milliers d'adultes, il s'était parfois identifié au petit Prince. Ils étaient tous partis, un jour, avec Tintin et Milou, avec le capitaine et le professeur. La technique permettait de mentir. Parfois. Elle avait fait de la science un outil. Elle mettait les gens en prison. Le droit à la parole avait même été supprimé. Au début avait été le Verbe. Vers la fin venait le bruit, cette forme sournoise du lourd silence. Celui des messages ? Alors, seule la fantaisie pouvait ouvrir la lourde porte. Mais la technique cassait l'imagination. Seule une minorité en disposait encore. Elle propageait ou censurait. C'était selon. Elle avait toujours raison.

« Et maintenant, que vais-je faire pour aider notre enfant à grandir, à être heureux ? se répétait le père. Si je lui achète une blanche colombe, elle sera en cage. Si je lui achète un nuage, il faudra, tôt ou tard, qu'il en descende. Si je lui demande de lire le journal à haute et intelligible voix, il ne connaîtra pas la poésie. Si je lui commande un dessin, est-ce qu'il choisira un mouton ? à cinq étoiles ? Le mieux est qu'il lise. D'abord *Tintin et Milou*, puis *Astérix*. Avec ou sans images. Il ne lut pas toutes ces aventures. Il les découvrit au cinéma. Avec son papa. Un jour il découvrit Tolkien. Plus tard il irait voir le film. »

Pendant qu'il se posait ces questions, le petit garçon grandit. Il absorba un grand nombre de nourritures terrestres, marines, célestes ? numériques ? Un trop grand nombre ? Certaines rapides, certaines trop rapides. Sous l'œil vigilant des hommes et des femmes politiques, des spécialistes avaient élaboré la théorie marketing des NG ou Nourritures Globales. Des savants étaient allés plus loin. Ils avaient mis au point les NGM ou Nourritures Globalement Modifiées. Grâce à de nouvelles techniques ultra-temporelles, et pour avoir un avis à la fois éclairé, généreux et désintéressé, ils auraient pu contacter André Gide, là où l'écrivain se trouvait, mais ils ne l'avaient pas fait. Les nourritures globales pouvaient-elles alimenter de façon satisfaisante les appétits locaux avec des bocaux bien stérilisés du type boîtes de conserves, boîtes à bruits, casernes, et toutes les autres boîtes de la nuit infinie ?

Devenu adolescent, le petit garçon était tout grand, tout beau. Fragile encore. Il rencontra la culture du siècle qui venait de s'achever, puis celle du siècle qui serait le sien. Il ne s'intéressait guère aux cultures des époques précédentes. Les références avaient changé. Les valeurs peut-être pas. Il avait lu Tolkien. Son imagination s'était développée. Elle luttait contre tous ces jeux électroniquement corrects qui détruisaient l'imaginaire des enfants. Les neurones aussi ?

La chair à canon existait toujours. Mais les moyens de destruction devenaient plus subtils. Sur le marché des produits vivants, on trouvait de la chair à bombes, dirigées par ordinateur. Le bruit ayant remplacé la musique, on n'avait plus besoin de chefs d'orchestre. Bref, on privilégiait dès l'enfance la plus tendre, les CDD de l'être, les consommations-déstructurations-destructions. Tout devait se transformer en chair à déstructurer ? En chair à détruire ? Encore et toujours ? Les loups avaient disparu. Ils avaient été chassés loin des villes. Mais l'homme n'en finissait pas d'être un loup pour l'homme. L'homme était anthropophage.

Quand une société détruit les rêves de sa jeunesse, elle disparaît. Quand elle fabrique l'Enfer retrouvé, le monde s'effondre.

Devenu adulte, le petit garçon, comme la plupart de ses camarades avait été sagement conditionné. Fragile toujours. Il était perdu. Il s'égarait. Dans ce monde rationnel, l'âme de vie était mal menée. Chez les nouveaux humains nés avec le modernisme, la science inexacte avait isolé l'âme du cerveau. On pouvait tout écouter, douleur du ressentir. Mais on n'entendait plus rien. En fait, tout avait été racketté : la tendresse, le sexe, la violence. Tout devenait produit. Le plus vendu était l'angoisse. Pour la première fois depuis mille ans, les jeunes avaient peur. « N'ayez pas peur ! », leur avait crié un grand vicaire venu de Pologne. Peur de quoi ? De l'avenir. Ils n'avaient plus de repères si ce n'étaient ceux des brigands de tout acabit. Certains, nostalgiques, voulaient retourner vivre dans les vertes cavernes d'Afrique et du néolithique. D'autres espéraient bien trouver les trésors virtuels de la caverne des quarante voleurs. Comme ces académies qui fabriquaient chaque semaine de nouvelles étoiles, sans hydrogène, et avec encore moins d'oxygène. Leur durée de vie était extrêmement limitée. Bien vite elles redevenaient des petites naines appauvries. Au cours du dernier siècle, on avait ôté aux jeunes leurs matins triomphants aux accents de légende. On en avait fait des spécialistes. Des spécialistes de l'angoisse. Plus que jamais la jeunesse était consommée par des adultes robotisés, propagandés, bruyants, sclérosés. Elle ne regardait plus vers les vraies étoiles, chauffantes. Pourtant, elles n'avaient jamais été aussi proches des hommes. Les vers de terre rentraient sous terre. C'était étonnant : la société corrompait la jeunesse mais aucun juge ne l'avait condamnée à boire la ciguë. Un jour prochain, après le calice de l'amertume, il lui faudrait bien boire le calice de la douleur. Jusqu'à la lie. La liberté ? Elle coûtait trop cher. Mais que reprochaient-ils à la jeunesse ?

Le père aussi était perdu, aveuglé, dépisté. Pour retrouver son fils, il finit par s'adresser à Saint Antoine de Padoue. Retrouver son fils. Comme sa mère à lui, lorsqu'il était encore un tout jeune enfant, l'avait retrouvé, dans ce trop grand

magasin, après l'avoir perdu. Oui, elle l'avait retrouvé. Alors, à nouveau, lui aussi, il rejoindrait son fils.

Dans sa pauvre tête d'homme, le père passait des heures, des jours entiers, des nuits complètes, avec son fils. Bien que cela lui fût totalement indifférent, il lui arrivait, parfois, de trouver un peu de sommeil. Mais il n'y rencontrait que des cauchemars. La jument de la nuit prenait son galop. Il lui faudrait couper l'herbe sous le pied aux pourvoyeurs de mauvais rêves, brûler les herbes malsaines, recueillir le cœur du blé. Avec celle qu'il avait voulue, avec celle qui l'avait choisi, ils avaient donné la vie. Son bébé à elle. Son enfant à lui. Aujourd'hui il leur fallait lui donner de la lumière. Tout donner. Ne rien prendre. Ne rien reprendre. Bien sûr, la mère fut merveilleuse. Comme toutes les mères.

Alors le père et le fils voyagèrent, de concert. Ils écoutèrent d'autres musiques. Les inventions de Bach. Les inventions du rapp. Le père faisait de son mieux. Il essayait de comprendre. Ouvrir son esprit ? Élargir sa vision ? ... Il ne parlait plus du bac. Ils parlaient d'une autre philosophie. Ensemble ils allaient courir. Autour du lac. Comme avant. L'école de la vie reprenait ses droits. Ensemble ils seraient amis. Amis de la sagesse. Amoureux de la noblesse du loup. Il semblait au père que toutes les mers du monde, que tous les océans de paix ne seraient pas assez grands. Les jours s'écoulèrent. Les semaines passèrent. Peu à peu, le calme revenait. Dans le silence de ce nouveau temple, les petits d'homme seraient toujours accueillis par leurs amis les ours, bien peluchés, bien léchés et bien aimés. Mais aussi, ils seraient toujours fascinés par le pouvoir de l'amour, par ces yeux de femmes qui scintillaient comme des étoiles...

Un matin d'hiver, une blanche colombe vint se poser sur la terrasse. Le Saint-Esprit allait-il leur accorder la grâce ? la sérénité ? le projet ? Allait-il leur faire le don de lumière ? Quand il était encore petit, bébé fragile, le soir, si l'on éteignait la lampe, le fils tendrement chéri réclamait qu'on fît reculer les ténèbres, qu'on abandonnât ce monde binaire du bien et du mal, qu'on lui rendît la « mumièrè ». Alors, ensemble, le père, le fils, se rendirent à la basilique Saint-Esprit. Le soleil avait choisi un seul vitrail pour pénétrer dans l'église. Il l'avait inondé de lumière, d'images, de messages, et de musique.

Puis ils revinrent au centre de Paris. Dans l'église huguenote, rue de Rivoli, ils entrèrent. Ensemble ils se recueillirent. Une petite colombe qui avait la forme d'une larme sembla s'envoler de la croix où elle était suspendue. Cette croix était portée par une douce jeune fille. Elle venait de pénétrer dans le temple. L'oiseau de paix vint se poser sur l'épaule du garçon. C'est ce moment que choisit le père pour se retirer. Sans bruit. Déjà il projetait un nouveau regard sur son enfant, grandi, fragile, bien aimé. Il projetait de la lumière ? Quelque chose, comme une voix silencieuse, lui chuchotait que ce fils venait juste de rencontrer,

à nouveau, l'amour, rédempteur, de cette jeune fille assise non loin de lui et bientôt, si près de son cœur. Le miracle s'était produit. Ce fut un grand bonheur.

Le père pouvait éloigner son regard. Il prendrait du repos. Bientôt, les jeunes amoureux se lèveraient. Ensemble, ils fabriqueraient de l'autonomie. Ensemble, ils s'offriraient de la liberté. Ils se feraient des enfants. Qu'ils protégeraient. Du mieux qu'ils pourraient. Ils essaieraient.

« *Faut essayer* » avait chanté une autre idole des jeunes.

**Dans sa robe noire, elle était irrésistible**

*« La mode se démode, le style jamais »*  
Coco Chanel

Les années passaient. Rien n’y faisait. Il était, chaque jour, un peu plus, amoureux, d’elle. Oui c’est ça, amoureux d’elle. Amoureux de ses yeux, de son regard soudain perdu dans les brumes de sa cigarette. Amoureux de ses cheveux, de ses mains, de ce corps à la sensualité stupéfiante. Toujours, elle semblait garder pour elle une énergie farouche, inavouée, inavouable. Ah ! quels baisers ils échangeaient si enfin elle consentait... Leur relation était toujours aussi chaste, respectueuse. Ludique ? Il ne jouait pas à l’amoureux transi, ça n’était pas son style. Il ne ratait cependant aucune occasion de lui faire savoir combien elle tourmentait le peu d’esprit qui lui restait quand elle était présente. Où qu’il allât il conservait, précieuse relique, spirituelle, cette image d’elle, dans sa robe rose. La scène s’était déroulée dans un grand hôtel. À Paris. À l’occasion de l’un de ces merveilleux défilés de Haute-Couture. Il l’aimait tellement qu’un jour il l’avait suivie, elle et sa clope, dans un parc zoologique où elle s’était, après maints bâillements voluptueux, métamorphosée en une adorable femelle hippopotame. Par amour pour elle, utilisant quelques réminiscences animistes, il s’était immédiatement converti. Pour ne pas la perdre... Pour ne pas perdre les traces qu’elle laissait chaque jour dans sa vie intérieure. (Des traces d’hippopotames ?) Aujourd’hui il se revoyait au bord du plan d’eau, jeune hippopotame mâle, à ses pieds, elle fumant sa clope éternelle, buvant un café africain, et lui, la dégustant des yeux. Amoureux, hippopotame, mais toujours chaste, respectueux, et ludique. Tel un chevalier servant, courtois et aquatique. Tel Orphée, il était venu au secours de son Eurydice. Il était venu la chercher. Ensemble, ils étaient repartis à l’envers. Comble du conte ? Contrairement à Orphée, il n’avait pas commis la faute irréparable de ce dernier. Il ne s’était pas retourné. À son endroit, on pouvait parler d’une véritable prouesse. Lui qui Lui qui avait toujours la tête à l’envers. Lui qui, avant de rencontrer Pépounette, puisqu’il s’agit bien d’elle, ne pouvait éviter de se retourner (le plus discrètement possible, presque en catimini) sur le passage du moindre petit minois. Il se mettait alors à rêver, rêver, et à examiner du regard cette nouvelle équation à une inconnue...

(Attention : une digression, telle que les aime le narrateur, ici et maintenant, s’impose ! Oui, Pépounette est revenue. Pour ceux qui n’auraient jamais entendu parler de Pépounette, la lecture d’un des contes pour adultes et enfants publiés précédemment chez le même éditeur pourrait s’avérer utile. Promotion facile d’un livre me direz-vous ? Certes. Mais promotion non déguisée. Nous préférons ce style direct aux discrètes mais néanmoins promotionnelles notes de bas de page. L’auteur, guidé par son intérêt, profite de cet intermède pour insérer une page de publicité et annoncer sans vergogne la parution ultérieure d’un

troisième volet, au titre évocateur, du triptyque consacré à la belle Pépounette. Il devrait s'intituler : « *Ce jour-là, elle portait une robe de couleur violette.* » Mais n'anticipons pas. Laissons l'amour poursuivre sa cristallisation. Fin de la déviation. Nous pouvons reprendre la route principale de notre récit pour atteindre, Dieu sait quand, notre destination finale.)

Pépounette et lui avaient donc quitté ce presque enfer animal où ils avaient séjourné sous les yeux ahuris des visiteurs d'un parc animalier. Pour soustraire la belle à son environnement zoologique, il avait composé un très beau chant qui rendait jaloux les étoiles, dans les cieux et dans les hits parades. Il avait ensuite réalisé une autre prouesse, technique : son chant ne pouvait être entendu que par sa tendre aimée. Évanescence vers le Paradis ? Les autres animaux et les visiteurs du parc étaient restés sourds. Sinon ils auraient accompagné les tourtereaux, je veux dire notre merveilleux couple d'hippopotames, à l'extérieur du parc enchanté. Le chevalier aquatique avait-il utilisé classiquement de la cire d'abeille pour les oreilles importunes ou bien un son ultra, réservé à l'oreille longue dans l'onde des hippopotames, ou bien encore une technique encore plus sophistiquée ? Effet de sire ? Nul ne le sait. Pour la simple raison que cette fameuse technique a fait l'objet d'un dépôt de brevet international qui stipule en outre le secret. Est-ce un secret d'Etat, bancaire, médical ou de Polichinelle ? Aucun adulte n'a pu le dire. Quant aux enfants, il faut les laisser rêver. Quoi qu'il en soit, une fois hors du parc ils s'étaient tous deux, en amoureux chastes mais exemplaires, à nouveau métamorphosés en êtres, humains ? Si, dans le parc, le hasard avait voulu que nos deux héros échappassent à la dangereuse saison des amours, revenus « sur Terre », ils, enfin, pour le moins, lui, aurait à subir la pression de bas en haut d'un liquide nommé désir. La poussée de ce liquide, verticale, jointe au désir, noble, horizontal, qui l'animait, l'obligerait incontinent à une retenue certaine. Pour faire barrage à ses pulsions amoureuses, il devrait être capable d'une nouvelle prouesse d'ordre psychique. Son centre de gravitation amoureuse risquait de s'en trouver déplacé. S'il voulait pouvoir continuer à papillonner autour de la Belle, il lui faudrait trouver un autre centre de poussée. (On remarque, au passage, les coûts élevés de toute métamorphose. Comme toute mutation industrielle, le procédé n'est pas économique).

C'est bien connu, un véritable actif amoureux est plein de ressources. Son énergie est inépuisable. Après leur retour, il fit donc tout pour conserver sa Belle. D'autant plus que ce jour-là, elle portait une robe noire. Décidément elle était irrésistible. Il ne manqua pas de la complimenter. Pour accueillir le moindre petit morceau de compliment de sa part, elle avait toujours eu la gentillesse de lui offrir au moins un sourire. C'était une élégance de plus. Une robe noire. Pour aller danser ? Où ? Connaissant le goût inné et sûr de Pépounette en matière d'habillement, si elle souhaitait, pour fêter leur retour, aller au bal, elle aurait passé une robe blanche. Si le bal avait lieu sur le pont de Nantes, elle aurait

ajouté une ceinture dorée. Quant à imaginer qu'elle lui donnerait rendez-vous sur le pont des soupirs, c'était peu probable. Elle ne prendrait pas un nouveau risque : le soupir est trop proche du bâillement. Il y aurait comme un bémol. Quoi qu'il en soit, ce soir-là, elle serait la plus belle. Pour aller danser ou pas. Tout à coup, il comprit. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Ils n'iraient pas au bal. Ils se rendraient au carnaval... Avec une robe noire ? Qu'est-ce que cela pouvait cacher ? Ils allaient retourner dans un monde animal ? Il n'empêche qu'avec ce retour en arrière, ses amours platoniques avec Pépounette allaient s'éterniser... Heureusement, le téléphone sonna. Sa directrice de collection, Barbara, impatiente, elle aussi, pour d'autres raisons, voulait savoir. Elle fit une rapide apparition hypo phonique mais néanmoins tonique (l'extinction de voix n'éteint pas tous les neurones) :

- Elle sera longue ? – demanda-t-elle.
- La nouvelle ou la nuit ?
- Non, la robe...

Évidemment, Barbara avait déjà relu les premières lignes, mélodiques, des amours du héros avec sa Pépounette. Une robe noire, soit. Mais, une robe longue ou une robe courte ? Alors, empoignant des deux mains sa boule de cristal, il fut tenté par un autre délire :

- Pépounette va se transformer en une magnifique jument, à la robe noire, une nouvelle métamorphose...

Stoïque, résignée, Barbara semblait approuver :

- Je vois, je vois, on ne quitte pas le monde des ongulés. Après le cheval de rivière, Pépounette fait une nouvelle tentative pour échapper à la réalité... Ou plus simplement, aux assiduités de son prétendant. Aura-t-elle des ailes ? Et lui, se transformera-t-il, pour la suivre, ou la poursuivre, en un bel étalon doré ?
- Cette fois-ci, je verrais plutôt le héros en dompteur, traduisez « séducteur ».
- Irrésistible...
- Merci, c'est vrai que l'idée n'est pas mauvaise.
- Je me référais au séducteur « irrésistible », pas au scénario... Alors, cette robe, longue ou courte ?
- Je vous ai répondu, surtout élégante...
- Je vous quitte. J'ai un appel d'Angleterre. Un pays typiquement hippique...

Il ne se prenait pas pour Léonard de Vinci ou pour Ben-Hur mais il aimait beaucoup les chevaux. Peut-être que sous cette nouvelle forme animale, elle accepterait de devenir sa plus noble conquête... Peu lui importait la classe ou l'ordre auxquels ils appartiendraient, ce qu'il voulait le plus au monde, c'était l'aimer et en être aimé. Devenus respectivement, elle une magnifique pouliche, lui un étalon servant au-delà de toute démesure, ils s'aimeraient... Il avait rêvé d'être son petit poulain. Il se fit donc à l'idée de devenir cheval. Il fallait cependant s'assurer de la prochaine métamorphose de Pépounette. Accepterait-elle de le suivre ? Comme lui, jadis, l'avait fait... C'était un conte à l'envers. Un de plus. Pour la robe, il était prêt à accepter une autre couleur. Vert de jade par exemple. Couleur propre à la méditation des juments... Il imaginait, dans un coin sa robe verte... Elle avait retiré ses souliers à la poulaine. Tous contes et comptes faits, n'écoutant que son fol espoir, égaré par son désir d'elle ? il se retrouva dans un bel haras. Mais là-bas, quelle ne fut pas son embarras, il se retrouva tout simplement dans un vulgaire débarras. Déception lors de sa première réception mal contrôlée. Une erreur avait dû se glisser dans la formule magique. Rappelons que : « Là-bas », en langage amoureux, signifie « Terre d'espoir » « Asile de libérés », « Refuge pour Esméralda » (\*). Eh bien ! « Là-bas », son traitement ressemblait plutôt à celui réservé à l'âne d'Apulée. Dire qu'il était maltraité, équivaut à ne rien dire. De toute part on criait haro sur celui qui aurait voulu être son étalon... À elle... Pour lors, il n'était devenu, qu'un simple baudet. Dans ces conditions, il ne pouvait, décemment, inviter la Belle à le rejoindre. Une fois encore, elle ne pourrait partager sa couche. Elle jouait ? Etait-ce elle qui avait revu et corrigé la formule, diabolique, de la métamorphose. Pour le mettre à l'épreuve ? Il le croyait par moments. Son chemin vers elle devenait un véritable chemin de croix. Les travaux d'Hercule n'étaient rien à côté... Enfin, il pouvait remercier le Diable, ou Saint Grégoire, de ne pas l'avoir réduit à l'état d'insecte balayé par la seule personne humaine, la bonne, une femme... Au service des autres. Au service de Dieu ? Finalement, un insecte amoureux du violon, de Vivaldi, ou un ver de terre amoureux d'une étoile, ou un cheval amoureux d'une pouliche à robe noire, tous ces êtres vivants appartiennent à la même classification inhumaine. Il se consola aussi et reprit espoir en imaginant qu'il était Ulysse et elle Pénélope. Long serait le voyage de retour mais elle l'attendrait. En fait, elle n'était pas prête. C'était tout. Mensonge pieu ? Mais le serait-elle jamais ? En attendant, il lui fallait reprendre sa forme humaine. A ce stade de ses aventures, y tenait-il vraiment ? Pour le savoir, il suffit au lecteur de tourner la page. Il ne s'agit pas de tourner une page définitive, ou une page de publicité. Seulement de tourner une page, bien réelle, du présent livre, et de lire le troisième et dernier épisode des amours de Pépounette et de son amoureux.

(\*) Remarquons au passage que tous ces mots se jouent de l'amour sur quasiment le même mode.

Celui-ci, non transi par le froid de certains regards de la louve (aucun regard de Pépounette n'était froid) mais fasciné par le souffle de vie et de sensualité puissante de cette reine de la communication, se rappelle le proverbe oriental suivant : *Le souffle d'une jolie femme s'entend plus loin que le rugissement du lion*. Il est désormais tout ouïe...

On note, à ce point du conte, que l'impatience du narrateur égale ou dépasse celle de son lecteur indulgent. En effet, après avoir affirmé au début de ce second volet du triptyque qu'il ne fallait pas anticiper, l'auteur se montre incapable de résister à la tentation. Imitant Saint-Antoine, perdu dans son désert quand Pépounette le quitte, (« le » mis pour le narrateur, pas pour Saint-Antoine), il imagine déjà les scènes qui vont l'unir - tiens, un lapsus - pardon, qui vont unir Pépounette, son héroïne, à son héros désorienté. Il a déjà trouvé la matière du troisième volet. Et, contrairement à la sainte cité, il ne peut résister. Il livre au lecteur, dès avant la parution d'un prochain recueil, une dernière page d'amour.

Il abandonne aussi les avantages commerciaux de toute déclinaison romanesque subtile. C'est presque un conte à l'envers. Et tout ça, à cause d'une robe couleur de violette...

À moi, Flaubert, trois contes !

**Ce jour-là, elle portait une robe couleur de violette**

*« Sa robe de pourpre au soleil »*  
Pierre de Ronsard

Le carnaval battait son plein. Pour lui, elle en était la princesse, trop jeune encore pour en être la reine. Un nouvel épisode de leurs amours platoniques allait voir le jour. Le dernier ? Métamorphose, métamorphose, quand tu nous tiens... Pépounette était particulièrement en beauté. Elle avait certainement pris un bain dans du lait d'ânesse. Depuis quelques temps, depuis qu'il était, une nouvelle fois, après moult formules magiques, revenu sur Terre, sous sa forme humaine, il avait repris sa cour assidue, avec élégance, auprès de Pépounette. Il avait abandonné sa forme et son tablier de cheval et repris son statut chevaleresque, dans le royaume de sa dame. Incorrigible, il était revenu plus amoureux que jamais. Avec le mois de mai. Avec le temps du muguet. Elle, il l'avait retrouvée sous son apparence la plus belle. Statue romaine ? Magnifiée près de Naples par une lave incandescente ? Sa peau avait retrouvé son teint mat. Comme des épées, ses yeux étincelaient (ils n'avaient d'ailleurs subi aucune altération lors de son exil animal). Elle avait laissé pousser ses cheveux. Cependant, ils n'étaient pas trop longs. Elle ne bâillait plus. Ce jour-là, il aurait voulu la redécouvrir, comme il le faisait chaque jour, dans sa robe couleur de muguet, vœu de bonheur éphémère. Mais elle portait une robe couleur de violette. Dans son immense garde-robe (onc il n'avait vu une collection de parures féminines aussi complète et diverse), elle aurait pu choisir une autre robe, couleur du temps ou couleur de lune. Mais il n'y avait pas de soleil... La laine, douce, directement appliquée sur sa peau de joli petit âne, légèrement dorée, moulait son corps. A se pâmer. Jamais il ne connaîtrait le repos. Ses seins, doucement levés, pointaient vers lui d'une manière qui lui semblait non équivoque. Son ventre, à peine esquissé, aussi. Et, au centre de celui-ci, un adorable petit creux le fascinait. Ses yeux allaient et venaient entre ces deux pôles prisonniers. Le vêtement ne devrait jamais cacher les lignes féminines, pensa-t-il. Il doit seulement indiquer la distance subtile qui sépare la femme et le candidat au bonheur voluptueux. Il ne put s'empêcher de rêver à l'envers et de la revoir, encore et toujours, lors de sa première apparition. Dans cette robe rose... qui avait fait basculer ses regards, qui avait chahuté son cœur, animé, pour jamais, sa flamme de soldat méconnu de l'armée des désirs, qui avait... décidé de sa vie. Lors de cette apparition, publique, sur invitation, ses cheveux étaient mi-longs. Ainsi se mariaient-ils à ravir avec sa robe. Il comprit alors que dans ce jeu incessant de la séduction, elle ne le tenait pas par sa barbichette à lui, mais

par ses cheveux à elle. Il devina aussitôt qu'à une longueur donnée de cheveux, qu'à une certaine façon de les nouer, de les assembler, correspondait une robe précise, parfois une petite jupe (avec des couettes ?) ou un pantalon (avec une queue de cheval ?), ou bien encore, un paréo Louis Féraud. Un peu, comme une fonction mathématique fait correspondre à un petit  $x$  un  $y$  d'une grandeur exponentielle. Un peu, comme Bach savait faire de l'infiniment grand à partir de l'infiniment petit.

Pépounette ne portait donc pas, comme il l'avait un moment espéré, sa robe couleur de muguet (puisqu'on se tue à vous dire que ce jour-là, elle portait une robe couleur de violette.) C'eût été une adorable façon de lui annoncer une félicité prochaine... (Il est vraiment têtue cet amoureux. Il n'en démord pas. Âne ou cheval ?). Mais, après tout, optimiste, naïf, il se dit que cette couleur de violette était peut-être un aussi joli message qu'il suffisait, seulement, de savoir interpréter. Il se contenta alors de l'accompagner au Carnaval et de l'admirer pendant toute cette nuit des fous. Sa robe couleur de violette lui procura de nouvelles tentations. Elle lui adressa des regards amoureux. Mais, au petit matin, comme il l'avait toujours fait depuis des temps qu'il commençait à trouver immémoriaux, il dut se résigner à la déposer chez elle, comme le plus beau des petits papiers, et à s'éclipser sous le regard, une fois de plus moqueur, de la lune. Quel ne fut pas cependant son émoi lorsque, le lendemain, il reçut, chez lui, une enveloppe, où l'adresse avait été écrite par une main qu'il admirait tant et qu'il connaissait bien. Sa main gauche à elle. Le timbre était de couleur violette. Le visage de Pépounette y faisait belle figure. C'était une missive princière. Il décacheta. A l'intérieur se trouvait le quatorzième arcane du jeu de Tarot. Mais la carte avait été amendée. Pépounette et lui y apparaissaient, en bas, leurs mains réunies et leurs regards attirés par l'ange qui, en-haut, leur présentait un vase couleur rouge passion et un vase bleu céleste. Il lui sembla un instant quitter la Terre pour les Cieux mais, en fait, il comprit que la Pépounette lui proposait, l'équilibre, plutôt l'alternance, de la passion et de l'intelligence, des sens et de l'esprit, de la sagesse et de l'amour. Il portait le manteau violet d'Apollon. Elle était nue. Plus belle que Vénus...

Au bout de cette seconde folle nuit où ils dansèrent, où ils burent force vin de Champagne, où leurs corps étaient, plus souvent que de coutume, serrés l'un contre l'autre, il la raccompagna chez elle. Il s'apprêtait à repartir quand, à sa surprise extrême, elle lui demanda : « Tu ne veux pas rester ? » Il ne répondit pas, il entra. Il se dit que les desseins de Dieu étaient impénétrables. Il ne reconnut pas l'appartement de Pépounette. Tout y était différent. Deux couleurs s'opposaient, le vert de jade et le violet. La main de la Belle l'invita à la suivre dans la chambre, nuptiale, dans laquelle il pénétra pour la première fois. Dans la pièce, la couleur de violette absorbait la lumière. Elle allait bientôt créer des ombres. La Belle avait-elle, avec un soin particulier, préparé la couche où, enfin,

après tant d'années, elle accueillerait l'amant qu'elle s'était choisi ? Ils se retrouvèrent dans un jardin aux pommes. Elle se déshabilla. Son corps était encore plus beau qu'il ne l'avait imaginé. Un déshabillé d'un blanc immaculé reposait sur le lit. Elle s'en saisit et s'en couvrit. Il trouvait le déshabillé d'une sensualité démoniaque. Au moment où ils échangèrent le fluide invisible de la vie, une voix d'alto interprétait, accompagnée par le violon de Vivaldi, une cantate où l'amant semblait attendre le doux vouloir de sa maîtresse. Au cours de cette nuit d'ivresse ultra, dans ses yeux, il lui sembla percevoir un rayon violet. Enfin ses sens furent apaisés. Le Carnaval touchait à sa fin. Dans un jardin aux pommes ils se retrouvèrent. Le temps des métamorphoses s'achevait. Lui aussi.

## **La jupe de Ninon**

*« La rime est un jupon, je m'amuse à la suivre »*  
Jean Richepin

## I

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. A Rambouillet, rue des mérinos, non loin de la place Louis XVI, à l'atelier, il se présenta. La dame tricotait. L'été précédent, il était tombé sous le charme d'une jupe. De la jupe et de son contenu. Un conte à écrire. Certains espaces autorisent un jeu de rôles, une pièce de théâtre, d'autres un simple jeu de mots. La jupe de Ninon deviendrait-elle une belle histoire, celle d'une gentille dame, découverte à l'été ? À Bruges. Avec qui, à l'automne, après une promenade en forêt (elle l'avait invité ?), il brûlerait une soirée. Au coin du feu. La jupe de Ninon était en laine. À nulle autre pareille. Son souvenir était intact. Il était très joli. Son souvenir. Aussi joli que la jupe de Ninon. Saurait-il en démêler l'écheveau ? C'était il y avait de cela déjà quelques mois. Une simple conversation. Réminiscence baroque. Pour un bal à Versailles ? Volatil parfum qui s'était envolé vers Aurevilly ? Loin de Ninon, égaré dans un autre jardin, il entendait la viole de gambe de Marin Marais. Mais la laine de Ninon... Douce laine, chère caresse de son enfance, remplie de cajoleries, de chattering, de tendres soucis amoureux. Ninon venait d'entrer dans sa vie. Sainte colombe. Elle ressemblait à ce bel oiseau. Un jour elle avait été blessée. Par une flèche égarée de Cupidon ? Il avait cru le deviner. À quelque regard perdu ? Questions restées sans réponses. Le temps s'était écoulé. À Ninon, il aurait voulu exprimer un désir, à cette reine adresser un placet, pour trouver le chemin de son cœur, oser défaire les lacets de son corsage. Tant de rêves déjà fous, prémices de l'amour ? Aujourd'hui elle semblait savourer une paix intérieure. Peut-être lui ferait-elle don d'un grand morceau de sérénité ? Puisqu'elle occupait son esprit, puisqu'elle venait de lui dérober un petit morceau de son âme.

Sans bruit, avec émerveillement, il découvrait l'atelier. Avec recueillement ? Jamais il n'avait admiré laines si belles, si joliment mariées. Même lorsqu'il avait visité les Gobelins, l'Angleterre ou l'Ecosse. Pas même en Argentine. Ou sur les hauts plateaux de Bolivie. Au sein de cette incroyable collection, aucun vilain droguet ne se cachait. Auprès de ces laines incomparables, aucune soie du plus riche brocart ne pouvait rivaliser. Aux plus charmantes dames elles étaient destinées. Comme l'énonçait un vieil adage juridique et moqueur : « brocatelle va pour demoiselle, belle laine habille châtelaine ». C'était un festival de couleurs.

L'une des fenêtres de l'atelier donnait sur la forêt. Un jeune chevreuil, âgé tout au plus d'une année, vint à passer. Sans bruit, avec étonnement, il semblait regarder la jupe de Ninon. On eût dit une licorne ? (Je croyais que, comme les

poètes, les licornes avaient disparu ? Les licornes ne sont-elles pas, à la poésie amoureuse, ce que le mystère est à la mode ?)

La musique de Bach vint le surprendre. C'était un patchwork de couleurs. Rares. Elle le transporta vers ces années trop vite échappées de l'adolescence, quand le corps, affamé, insuffle à l'esprit des idées folles, des idées d'amour insensé, des idées de conquêtes. Depuis cette époque, troublante, à cause d'un souvenir très féminin, il adorait les robes en laine. Il trouvait qu'elles dessinaient à merveille le corps de la femme. En lui, elles taquinaient l'instinct. Il se demandait si Dieu n'avait pas créé les vêtements, en laine, pour les femmes, afin qu'ils pussent les rendre encore plus désirables. Mais, en ce moment, c'était son esprit feu follet qui se délectait. Il imaginait la jupe de Ninon. Quand Ninon la portait... Elle exigeait une veste. En laine elle aussi. Sous la veste, un corsage. Celui emprunté à Margot ? Blanc. Avec de doux liserés. Brodés. Avec de la dentelle. De Bruges. Douce rêverie. Doux sentiment. Presque religieux. Bêtes à laine, bêtes à bon Dieu ? Comme une coccinelle, son imagination virevoltait. De-ci de-là elle trottaient. Elle le ramena vers le feu qui brûlait dans l'âtre. Ce feu brûlait-il déjà en lui ? Il apercevait des flammes rouges et jaunes. Elles avaient les couleurs alternées de l'habit du fou. Elles jonglaient. Elles étaient vives. Elles riaient. Elles batifolaient. Comme un petit chat cruel, elles jouaient, avec les morceaux de bois dont elles se nourrissaient. Elles étaient gourmandes. Au sol, un autre assemblage. Un carrelage aux tomettes brunes. Un tapis les couvrait (un tapis en laine ?). Aux murs, des tapisseries. Et puis, pour dîner, pour écrire, pour aimer, une longue table en noyer, dénichée dans un manoir. Une seconde table, toute ronde, juponnée. Il se sentait déjà l'âme d'un chevalier, moderne ? Pour aimer Ninon ? Incorrigible romancier. Amoureux impénitent. Pour l'aimer, il avait choisi un concerto pour flûte à bec, viole de gambe et basse continue de Telemann. Musique baroque dans un décor du Moyen Âge. Sa musique et sa saison préférées. Pour des amours un peu folles ? À défaut d'adoucir les mœurs, la musique réveillait ses sens. À ravir. Le vin de Champagne les ferait s'animer. Et puis, doucement, se libérer. Comme des flots de volupté qui veulent tout envahir, le corps et la pensée. Dehors il faisait froid. Il faisait bon dedans. Près du feu. Ils se réchauffaient.

Après la tempête, passagère, qu'il avait dû essayer quelques jours auparavant, le calme et les petits délices qui régnaient, ici, maintenant, étaient un véritable luxe. Il ne se sentait pas la vocation d'un poète maudit. Jamais il n'avait goûté, encore moins recherché, les amours tumultueuses. Malgré lui, il revoyait cette scène de théâtre de boulevard qui avait consacré la rupture en ménage. Tel un malade, aujourd'hui, désespérément, il cherchait la guérison, l'apaisement.

## II

« Je n'ai plus de jupe à me mettre. » Ainsi avait débuté la scène finale. Un triste duo ?

En effet, dans son immense garde-robe, il n'y avait plus le moindre petit morceau de jupe. Elle les avait, depuis longtemps, tout simplement, délaissées, abandonnées, oubliées, offensées, rejetées. Alors les jupes s'en étaient allées. Même les plus vieilles, celles héritées d'une grand-mère. Plus rien ne les retenait. Les cintres étaient restés vides ? Non, aussitôt, des pantalons avaient remplacé les jupes. Société de l'utile, où caches-tu l'agréable ?

Mécaniquement, il répondit :

- Choisis-toi un pantalon.
- Non, le temps est à la jupe.
- Tu veux dire qu'il risque de pleuvoir des jupes ?
- Je n'ai plus de jupes et toi tu me parles budget...
- Mais non, mais non...
- Je sens bien que cela te laisse indifférent !
- Non, te dis-je.
- Mais si, mais si, je le sens bien.

Non elle ne le sentait pas bien. À vrai dire, pour lui, elle ne sentait plus rien. Avait-elle oublié, si peu d'années après, combien il était amoureux des jupes, des minis, des maxis, des gitanes, de celles en laine, du contenant, du contenu ? Pour le moment, lui, il cherchait une contenance. Attristé, il aspirait au temple, au silence. Tel un moine esseulé, défroqué, sur la terre exilé, il se demanda, levant, le plus discrètement possible, ses yeux vers le ciel, si une femme qui porterait désormais une jupe était plus à craindre qu'une même femme, qui, depuis tant d'années, ne jurait que par le pantalon ? Pourrait-on lui donner le bon Dieu sans confession ? Monde à l'envers ? Non. De tous temps, les sociétés humaines ont abrité des couples où la femme portait, avec plus ou moins d'élégance, la culotte. Signe avant-coureur d'une émancipation ou d'une prise de pouvoir ? Féminisme ou féminité consommée ? George Sand, répondez-nous. (Malgré ce cri, étouffé, George ne peut pas nous donner une réponse satisfaisante. En effet, là où elle se trouve, elle est, croit-on savoir de source sûre, encor et toujours occupée - licence hugolienne ? -, par sa correspondance

avec Alfred de Musset). (Pourtant, une lettre, rien qu'une lettre, de George, nous comblerait. Quel homme ne le serait pas ?)

À la tempête classique qui se préparait, il aurait préféré celle de Vivaldi. Quant à vivre dans un monde baroque, à défaut de sa bénédiction, autant que ce soit avec la musique d'un prêtre. On ne peut pas, à la fois, boire de l'eau bénite au moulin de l'amour chrétien et aller se faire cuire en Enfer. On risque de faire un four. En outre, les bénitiers sont déjà suffisamment envahis par les grenouilles et autres bêtes à bon Diable. Le tonnerre du monologue frappa à nouveau :

- Tout ça ne t'intéresse pas, tu es encore perdu dans tes rêveries, tu m'envoies promener. Tu philosophes tout seul. Je me sens solitaire. Monsieur vit dans son monde à lui... Bien sûr tu ne m'écoutes pas.
- Mais oui, mais oui... Enfin, je veux dire, je t'écoute...

De ses vœux, il appelait la paix. Dans la salle de ses rêveries il n'était pas perdu, il était tout simplement parti. Lucide, presque cartésien, dès lors, il proposa d'aller, ensemble, acheter une jupe, deux jupes, toute une collection de jupes. L'idée l'intéressait. Elle lui rendait espoir. Il se remémorait le jour béni où, benoîtement, il lui avait offert sa première jupe. Rouge. À pois blancs. Il l'avait tant aimée. Il avait souhaité lui offrir une jupe, à elle, elle avait accepté. À contre-volonté ? Mais ceci avait eu lieu en d'autres temps. Autres temps, autres cœurs. Il persistait cependant. Il s'interrogeait. Pourquoi, la semaine précédente, l'opération jupette, avait-elle échoué ? Dans tous les magasins visités, il avait insisté pour qu'elle acquît au moins une jupe. Délicatement ? Il s'y était pris à l'envers ? Certainement. Mais la valse à l'envers est parfois une valse des adieux. Aujourd'hui, cela n'avait plus d'importance. Il n'était plus en première ligne. Cette jupe, celle de Ninon, il avait décidé de l'acquérir. Et de l'offrir. À une belle. Qu'il croiserait un jour. À Ninon, auprès de laquelle il s'était arrêté. Une belle accepterait cette offrande. De son point de vue masculin, la mode, miraculeusement revenue à la jupe, n'aurait jamais dû la quitter. La jupe était le plus beau des atours féminins. Celle de Ninon l'avait bouleversé. Une simple jupe ? Non point. Cette jupe était magique... Comme ces robes de grands-mères que leurs petites-filles, devenues femmes, dénichent un jour, par hasard, dans un grenier, au fond d'un coffre assoupi.

(Fin de l'épisode tumultueux. Cet épisode est assez court. Il ne convient pas en effet de prolonger indéfiniment les petits débats houleux du quotidien. Mieux vaut écrire, inlassablement, des histoires d'amour qui finissent bien, celles où les éternels recommencements amoureux provoquent, parfois, de grands ébats, prometteurs.)

### III

Une jupe ensorcelante ? Dans un lieu magique ? Aux temps des amours ?

Le lecteur l'aura deviné. Après avoir revécu, dans la douleur, une scène de rupture, l'amoureux de la jupe de Ninon était de retour à une réalité plus douce. A Rambouillet, rue des mérinos. Cloué à l'atelier, il méditait sur cette héritière moderne du pagne féminin. La jupe. C'était la féminité. Et la féminité avait toujours eu, sur lui, un très grand pouvoir de séduction. La féminité l'enchantait. Souvent elle le désarmait. Elle l'envoûtait parfois. C'était comme ça. Dans sa conception spinoziste de l'harmonie dominicale et de la vie à deux, la femme était un être unique, constituée d'une infinité d'attributs. Et son principal attribut, c'était la féminité. C'était peut-être cela qui la rendait si proche de la divinité. De ses deux mains, de ses doux yeux, de ses lèvres rouges, sur le clavier mal tempéré de ses amours d'adolescent, la femme pouvait jouer toutes les partitions. Inlassablement il l'écouterait. Pour elle, il saurait construire une nouvelle grammaire. Il voulait être plus qu'une épithète. Il serait un verbe. Elle aurait le pouvoir de le conjuguer à tous les temps. Il suivrait ses modes. Pour elle, il changerait de groupe.

Mais revenons à la jupe de Ninon. Enfin, pas tout de suite. Dans un lieu magique nombreux sont les détours. (Que la lectrice fidèle me pardonne la digression précédente. L'éloge de la féminité est une folie me dira-t-elle. Jamais elle ne prendra fin sous votre plume. En tout cas elle ne peut se réduire à quelques joyeux euphémismes, parsemés ici et là. La digression est un rêve éveillé, quelquefois étrange, une analyse pénétrante, de Paul poète, ou du petit Paul qui ne voulait pas jouer aux billes lorsque les lauriers fleurissaient.) (Celui qui digresse invite parfois une femme à s'asseoir auprès de son cœur. Bien sûr qu'il la souhaite à ses côtés. Mais, l'avouera-t-il ? Celui qui digresse invite d'abord et toujours la femme à s'asseoir auprès de ses désirs. Geste inattendu, pas tout à fait désespéré. Cette femme porte une jupe, celle de Ninon. Alors, à l'homme il semble que l'amour ne doit pas être foulé aux pieds. Ils sont si mignons les petits petons de Ninon. Il veut les caresser. Mais le désir de l'homme est si grand. La difficulté consiste, à ce moment, à estimer le désir de la femme. Avant d'imaginer son plaisir.) (Que la lectrice encore éveillée me

pardonne la présente digression) (Qu'elle me pardonne aussi mes digressions futures. Amen.)

Retour à la normalité ? Jupe, es-tu là ? Que fais-tu ? La jupe était là. Il la regardait. Elle était suspendue. Ou, plus exactement, elle reposait, élégamment, sur un porte-jupe, lequel était suspendu. En fait, elle se reposait. A Bruges elle avait été transportée. De Bruges elle était revenue près de Paris. Son amoureux avait été lui aussi emballé, transporté, puis livré à la belle. (Serait-ce l'histoire d'un banal aller-retour ?) Il voulut la prendre. Pour la caresser. À nouveau. Mais, au moment où il esquissait son geste, la jupe s'esquiva. Il tenta, une seconde fois, de s'en approcher. Alors, la jupe s'envola. Il chercha à la rattraper. Par quelques mots :

« Ô jupe, suspend ton vol... »

Mais, dans un passé lointain, cette formule, non magique, avait déjà été utilisée, par un poète-couturier, à maintes reprises, et sans succès. Elle n'eut donc aucun effet. La jupe poursuivit sa fuite, inexorablement. Il devait se faire à cette idée : ils ne pourraient se raccommodez céans. Par bonheur, un autre poète, lui aussi non maudit, sommeillait en lui. Il lui affirma qu'il n'y avait pas de fatalité. Elle n'était pas une chose virtuelle, cachée sous une fine et noble plume lusophone, transportée, selon son humeur, où bon lui semblait, par une voiture entêtée. Elle n'allait pas, comme une presque chaise portugaise, le laisser tomber. Il voulait cette jupe, il voulait l'offrir. Il en paierait le prix, le prix brut, celui de tout embargo. Quoi qu'il en fût, pour le moment, elle n'en finissait pas de lui échapper. Pourtant il gardait espoir. Il la poursuivait avec la force d'un centaure. Tout à coup, totalement, elle disparut. Volatile ? Devenue invisible, son parfum demeurait. Elle avait une âme, animale. Elle semblait vouloir jouer avec la sienne. Elle se déplaçait avec beaucoup d'esprit. Elle était mue par un principe immatériel, mais vital, une sorte de substance incorporelle. Elle était nue. Elle devint pour lui un principe de pensée. Il espérait en retrouver le fil, pourvu que ce fût un fil de laine. Il finit par l'implorer en ces termes :

« Ô jupe de Ninon, tu es magique, montre-toi ! »

Curieusement, à ce simple appel, la jupe aussitôt répondit :

- Cela t'étonne ? Beaucoup d'êtres et de choses sont magiques... Les capes, par exemple...
- C'est une cape qui t'a rendue invisible ?
- Non, tu lis trop de contes pour adultes et enfants. Un simple coup de baguette magique me rend invisible. Imprévisible... Je garde ainsi toute ma liberté de mouvement. Je peux, impunément, changer de cap...

Eh ! oui, la jupe est imprévisible... Elle fait tout à l'envers ? N'est-ce pas là ce qui fait son charme ? Élégante, elle porte des lés. Tantôt, elle est droite, elle garde ses distances, tantôt, elle parle, parle, c'est un vrai petit moulinet à jupe. Soudain, pour mieux virevolter sur le pont des désirs inconscients, chaussée de hauts talons, elle met ses plus beaux volants. Si elle montre son genou, il est clair que c'est pour mieux séduire un amant. Alors, jupette câline aux doux yeux plissés, elle joue au tennis. Elle nous renvoie la balle. Elle est en forme, elle est souple, ronde et sinueuse à souhait. Après l'effort, elle nous invite à boire un petit godet, elle s'évase et tombe dans nos bras. Plus tard, sans falbalas, elle relèvera ses bas de jupe. Adorable petit choléra elle troussera son galant... Jusqu'au jour où des enfants tous roses s'accrochent à ses jupes... Mais nous n'en sommes pas là. Nous chantions l'imprévisible féminité... Charmé il reprit sa question :

- Ô jupe inattendue, inespérée, te montreras-tu bientôt, à nouveau ?
- Bien sûr, être non virtuel, j'ai besoin de paraître si je veux te posséder... Mais toi, tu devras jouer de patience.

Enfin il comprenait pourquoi, à maintes reprises, malgré son désir de la séduire, malgré ses innombrables tentatives d'égaliser, pour elle, à sa façon, le travail des couturiers ès poésie, la jupe lui échappait. Elle était renversante. C'était une jupe énigmatique ? Non. Seulement, elle cachait un jupon. Le plus beau des jupons. Celui de Ninon. Avec lui, elle voulait jouer. Elle voulait danser. Il la désirait.

Il voulait son corps ? Il devait la suivre, être patient. Il devait la mériter. A sa porte, céleste, l'attendre. Ils iraient à Bagatelle ? Alors, peut-être, vers elle il volerait. Elle lui offrirait son jupon, ce magnifique objet de désir pour coureur de bonheur. Avec ferveur il l'effeuillerait. A lui, elle s'abandonnerait. Sous la jupe, un jupon ? A volants ? A dentelles ? Jusqu'à ce jour il ne s'était pas douté à quel point il avait la fibre textile.

Quand Ninon serait-elle de retour, il ne le savait pas. C'était le début d'un monde à l'envers. Un monde sans Ninon. Mais il savait qu'elle reviendrait. Il avait le démon de Ninon...

## **Une crise de kalousie**

*À Priscilla,*

*« Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils  
jouissent du présent »  
Jean de la Bruyère*

Dans le monde parental, on parle beaucoup de crises, crise de nerfs, crise de couple, crise de croissance, crise d'adolescence, crise grise, crise en thèmes, crises à volonté, crise à parents tiers... Je ne comprends pas pourquoi l'auteur ne fait pas l'économie de tous ces termes ? Tout ceci n'est pas très productif... Mais brisons là, voulez-vous : il est une crise dont on parle peu et qui pourtant mériterait considération, c'est la crise de kalousie, ou, en anglais, c'est-à-dire, à l'envers, *the kaloosy crisis*. Et que l'on ne vienne pas me dire que cela ne rime à rien. J'entends déjà de nombreuses voix s'élever pour protester : qu'est ceci la kalousie ? ou pire, ce nouvel anglicisme, la *kaloosy crisis* ?

(Ce commencement vous semble-t-il quelque peu désordonné ? Dîtes-vous que ce conte est également quelque peu à l'envers. Il doit bousculer nos habitudes, même si je ne peux, quant à moi, changer de style ou de stylet.)

Précisons dès l'instinct qu'une crise de kalousie, n'est pas une crise de jalousie. Non, nous ne nous sommes pas contentés de remplacer, lors d'un bain relaxant au jacuzzi, et par un procédé littéraire un peu simpliste, une lettre par une autre, en l'occurrence, le *j* par le *k*. Par ailleurs, le 'oo', ou double *o*, en beaucoup d'autres langues, se prononce 'ou', lequel 'ou', avec un *h* avant et un *x* arrière, c'est bien connu, est un porte-bonheur. Une crise de kalousie, ça existe vraiment (voyez tous ces maux découverts par les praticiens modernes de la psychologie plaquée). C'est, dans le monde des enfants, et uniquement dans ce monde-là, une colère, une rébellion, un pipi par terre (une énurésie volontaire si vous préférez.) C'est, en tout cas, la seule définition que j'en ai trouvée. En effet, tous nos petits connaissent, aussi, des moments de doute : est-ce qu'on les aime comme il se doit, un peu, beaucoup, passionnément ? Va-t-on les prendre par la main, les faire tourner en manège ? Les petits savent bien que dans les histoires pour les enfants, les méchants, *ils gagnent jamais* et que ça n'est pas la même chose dans les histoires pour les grands... Vous n'avez qu'à demander à Quentin et Valentin, ou à leur petit copain Lucas. Justement, prenons l'exemple de ces trois petits loups et de la sœur de Lucas, Adèle. J'ai, personnellement, été témoin d'une de leurs crises de kalousie. Elle s'est déclenchée, un soir, dans la chambre du petit Lucas. Tout était sens dessus dessous, c'est-à-dire à l'envers. Cela n'étonnera personne. Cela inspira la sœur de Lucas, qui, s'exerçant au verlan, appela son frère Calu. Il y eut des cris. Les garçons, surnuméraires, défendirent le garçon attaqué. Beaucoup de larmes furent versées. Zarbi ?

Les parents accoururent. Lucas, en pleurs, sa sœur aussi. Lucas exigeait des excuses. Pour étayer sa demande, il précisa que *Calu* voulait dire *fou*. Ignares,

nous vérifiâmes. Et, effectivement, *calu*, et sa variante *caluc*, signifient *fou, fada* ...

Pour retrouver calme et sérénité, et un peu de dignité perdue par notre ignorance, nous, les parents, au lieu de naviguer à vue de nez, nous utilisâmes un remède radical. Une sorte de calumet de la paix. Un calumet à la fumée parfumée. Un principe simple. Il s'appuie, non pas sur un sixième ou septième sens, mais sur un sens que nous avons tous, un sens vital, celui qui relie le bébé à sa mère, il s'agit de l'odorat. Ça n'a pas de sens me direz-vous ? Détrompez-vous ! Le monde olfactif est tout puissant, on le sait. Il guide toujours nos premiers pas, que ce soit vers notre mère nourricière ou vers notre amante parfumée. L'Histoire rapporte, par exemple, que le poète Verlaine faisait souvent un rêve étrange et pénétrant, celui d'un parfum qui le séduisait, l'enveloppait, le fascinait, et qui n'était, à chaque lancement, jamais tout à fait le même.

Donc ce remède, cette potion magique qui rétablit le calme, on l'aura deviné, c'est un parfum, mais bien sûr, pas n'importe lequel : c'est le parfum des enfants, celui dont les grands se souviennent avec un tantinet de nostalgie. Associé aux comptines enfantines les parfums *Kaloo* diffusent de la tendresse, comme un air doux, joué lentement, sur un petit kazoo, non loin de Kalamazoo. C'est un petit calinou. Oui, je sais, nous abusons avec plaisir de cette rime musicale et parfumée. Il s'agit, en utilisant, à bon escient, d'autres licences orthographiques, poétiques cette fois, de créer un nouveau genre littéraire, le continou (« continuo » dans les dictionnaires de langue anglaise). On a aussi noté plus haut, que le son ou (oo), non seulement était doux, comme hibou, genou, caillou (enfin n'exagérons pas, dans cette série, seul le genou de Claire m'est doux) mais surtout qu'il portait bonheur. Au cas où, ajoutons qu'en musique, il trouve son équivalent-douceur dans ces admirables 'continuo' italiens. Je crois ne pas exagérer si je dis que depuis l'élixir d'amour, composé par Donizetti, aucun élixir parfumé n'avait atteint ce degré de poésie destinée aux enfants. Ni cette efficacité en communication. Depuis, tous les bouts de choux et les adorables petits cœurs de roses adorent se faire kalouner (en anglais : to kaloon – prononcez comme balloon.)

Heureusement, comme cette petite histoire, inventée par une tête folle, celle d'un écrivain encore et toujours amoureux d'Audrey Hepburn, écrite un soir au bar du Marriott, à Orlando, en sirotant un soft drink (\*), cette crise de kalousie ne dura pas.

(\*) À l'heure tardive où nous écrivîmes ces lignes, soyons honnêtes, le soft drink était peut être associé à une boisson légèrement alcoolisée sous forme de cocktail Disney.

D'ailleurs, en général, toutes les crises de kalousies ne durent qu'un moment. Ce ne sont pas des chagrins d'amour, ceux de toute une vie (nos petits seraient-ils épargnés ?) Serait-ce un plaisir, ludique ? Seuls les petitous le savent. Quoi qu'il en soit, dans la chambre du petit Lucas tout finit par reposer à nouveau, comme dans Ur et dans Jerimadeth. Les souffles de la nuit des petits flottèrent sur Calgalou, la ville ici déclinée et découverte dans son rêve par un poète. Un frais parfum, aux accents hugoliens, embauma les cheveux en touffes d'Adèle.

(Dis, Papa, - intervinrent les enfants, tu ne pourrais pas laisser un peu dormir l'auteur de toutes ces légendes... Cela fait déjà plus d'un siècle qu'il essaie de se reposer au Panthéon.)

Alors, plus que jamais, pour éviter les crises de kalousie, place aux enfants, ils ne tiennent pas en place mais occupent une si grande place dans nos cœurs. J'entends déjà mon cœur à moi résonner sans raison apparente. Je me demande d'ailleurs, par moments, si je ne couvrirais pas, moi aussi, encore et toujours, une crise de kalousie ? Serait-ce l'enfant qui, en nous tous, sommeille encore ? Si c'est le cas, chut ! Ne le réveillons pas. Dors, dors..., l'enfant d'or...

## **Sonnet à l'envers pour les enfants**

*À Bénédicte, à Lauriane,*

*À Jean-Marie*

Les enfants vivent dans un autre monde. Un monde protégé. Un monde parfumé. Celui de leur imagination. Un monde à l'envers où les méchants ne gagnent jamais. Avec leur maître de chant, ils aiment l'opéra.

Je ne sais pas si la vérité sort de la bouche des enfants mais je sais qu'elle brille toujours dans leurs yeux. Elle apparaît encore, dans les dessins qu'ils nous apportent, dans ces bouquets mal ficelés qu'ils nous offrent. Elle surgit, à l'école, à toute heure, dans les chansons apprises de leurs maîtresses.

Alors pour tous les chérubins de notre monde à l'envers, voici d'abord un petit sonnet, lui aussi à l'envers. Et puis, pour nous, les adultes, à l'école des enfants, si vous tournez la page, un petit dessin de Valentin. C'est son sonnet à lui. C'est aussi celui de ses petits camarades.

### **Sonnet à l'envers pour les enfants**

Pour tous ces merveilleux dessins  
Où vous mettez votre cœur  
Merci, les enfants...

Ils n'ont jamais de fins  
Ils sont de toutes les couleurs  
De celles qui se cachent dans le cœur des anges d'antan...

Couonnés dans leur château,  
J'ai reconnu la princesse  
Avec sa jolie tresse...  
Et le prince qui parfois porte un chapeau

Merci pour les fleurs  
Les arbres et le soleil  
Et toutes ces merveilles...  
Merci pour ce bonheur.

# VALENTIN



## **Anti-Contes**

## Il n'avait jamais vu tant de haine

*« L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme,  
ou la femme le monstre de l'homme »*

Denis Diderot

Il n'avait jamais vu tant de haine. Dans son regard. À elle ? Il n'aurait jamais cru qu'une telle violence fût possible. Ses pupilles étaient contractées. Il n'était certainement plus la pomme de ses yeux. Quelques années auparavant, elle s'était laissé croquer. Aujourd'hui elle allait le mordre. Ses lèvres, de coutume, si belles, étaient devenues minces. Elles étaient laides, déformées. Cette soudaine fureur... Ces horribles mots. La peur ? De quoi pouvait-elle avoir peur ? Il lui avait semblé qu'elle avait atteint les frontières de la folie. Son rêve à lui s'achevait. Il avait fait un cauchemar ? À Dieu plaise. Il y a tant de haine. Parfois.

## La mort d'un homme, la mort d'une femme

*« Nous respectons plus les morts que les vivants.  
Il aurait fallu respecter les uns et les autres »*  
Voltaire

Ils ne se connaissaient pas. Ils ne parlaient pas la même langue. L'homme s'est sacrifié. La femme a été sacrifiée. Une mort après la vie. Une vie après la mort ? Elle était suédoise. Il était coréen. Elle était citadine. Il était paysan. Elle était blonde. Il était brun. Quelques cheveux blancs ? Ils sont morts le même jour. Ils n'avaient pas la même religion, mais, en commun, ils avaient la même foi. En l'avenir de l'Homme ? Qui les a tués ? Elle, un tueur. À gages ? Lui, c'est lui. Ils auraient dû écouter l'andante de la symphonie pour cordes en sol majeur composée il y a près de trois siècles, par un prêtre roux né à Venise. L'homme venu mourir loin de son pays aurait peut-être été sauvé. Pour la sauver, elle, elle qui est morte dans son propre pays, il aurait peut-être fallu faire écouter ce mouvement de musique, cette mélodie du cœur, battant, vivant, au tueur. La vie est plus forte que la mort a dit le médecin. Chacun a été rappelé par son Dieu. Le tueur a voté la mort. Sera-t-il rappelé à l'ordre ? Le pays a voté. Est-ce que cela va tout changer ?

## Décomptes à l'envers

« *Les comptes fantastiques d'Hausmann...* »

Jules Ferry

Ce jour-là, il neigeait. Il avait perdu beaucoup d'Argent.  
Puis, sa Bonne humeur avait disparu. Il pensa que sa Bonne étoile s'éteignait.  
Il perdit Courage. Il perdit au Change.  
Au jeu des échecs, on lui enleva sa Dame.  
Ses Espérances s'envolèrent. Mais il se jura de damer le pion à tous ceux qui, désormais, attenteraient à son bonheur sur Terre.  
Il perdit la Foi,  
Puis sa Gloriole.  
Il perdit son Humour.  
Il ne retrouva plus les Images que ses maîtresses lui avaient données à l'école maternelle, puis à l'école de la vie.  
Il perdit au Jeu.  
Il perdit des Kilogrammes.  
Dieu lui ôta l'usage son Libre-arbitre.  
Il perdit son ultime amante, Maîtresse-femme, dernière carte-maîtresse.  
Sa Nature fut détruite.  
Et son Orgueil.  
Il eut Peur. En jouant aux cartes, il perdit Patience. Ses Petites amies l'abandonnèrent.  
Il perdit presque toutes ses Qualités humaines, ses Rêves, son Rire, son Sommeil.  
Il perdit son Travail. Au cours d'un cauchemar, le roi Louis XVI lui apparut. Il faillit en perdre la Tête.  
Il ne reconnaissait plus son Univers. À la plage, il contracta des UV, à l'Université, il en perdit.  
Il pensa perdre la Vie.  
Il se rendit à Waterloo. Il devint plus morne que la plaine. Ô que sa peine était grande.  
Il perdit ses X, ses Y.  
Un soir, il se laissa enfermer dans un Zoo.

Voici, à présent, un conte des lettres à rebours, proprement dit, celui où les fées, à nouveau, se penchent sur l'Homme, au berceau de son inhumanité.

(Notons au passage que l'inhumanité n'est pas divine ; elle n'est pas non plus diabolique)

Observant un papillon, puis deux, puis des milliers de lépidoptères, il eut un déclic. Il emprunta une voiture à chenilles. Il sortit de sa chrysalide. Pour une nouvelle traversée du désert ? Non. Il avait décidé de devenir Zen.

Il se réconcilia avec le Yin et le Yang.

Il apprit à jouer du Xylophone.

Il prit le train pour Londres. En arrivant à Austerlitz station, récemment inaugurée, il lui sembla sortir d'un long tunnel. Après son Waterloo.

Il Voyagea.

Jusqu'à Ubu-Town.

Avec ses instruments de musique, il interprétait toujours la même chanson : *Ah ! chérie, joue-moi une fois par an de la Trompette.*

Il retrouva la Sérénité de Bach.

Il retrouva sa Rage de vaincre.

Il cessa de se poser des Questions, de se perdre dans les méandres inutiles des Petits Problèmes. Toujours les mêmes.

À Paris, il se rendit rue de Paradis, puis à l'Opéra.

Sa Nature revint au galop.

Sur les plus beaux accents hugoliens, il entonna une Marche nuptiale. Il épousait la Terre. Dans les rues du village enchanté il se promena... Trente jours, trente nuits ... Il n'était plus livide... Il n'était plus seul au milieu des tempêtes... Pour sûr, il aurait à nouveau des matins triomphants...

Alors il recouvrit la Liberté. La liberté d'aimer. Aussi. Dorénavant il répéterait : Liberté, Fraternité, Amitié Amoureuse.

Il parcourut des Kilomètres. Quinze mille Kilomètres.

Il se rappela sa Jeunesse.

Son Imagination cessa de le dévorer.

Chemin faisant, il retrouva son Humour.

Il allait Gagner.

Il était tout Feu tout Flamme. Prince Paul ?

Il retrouva son Enfance, la Douceur de ses Enfants.

Il refit la Conquête de sa Dame. Son Cœur lui promit le Bonheur.

L'Amour était revenu. À grands pas.



## **Glenette**

*« Si j'ai voulu n'appartenir qu'à moi-même,  
c'était pour mieux me donner à vous »*

Marcelle Tinayre

Je m'appelle Antonio-Maurice-Ludwig-Johannes-Sébastien-Joaquim. J'ai vécu. Jadis. À Hambourg. C'était une autre vie. J'ai hanté la vieille ville. J'habitais au numéro 29 du passage des Colonnades. Aujourd'hui, je vis à Paris, près de la Bourse des valeurs encore cultivées, rue des Colonnes. Parfois les siècles se suivent et se ressemblent. À Hambourg, ville austère ? se trouve l'élégance, classique, de l'Allemagne du Nord et le Café du Hérisson Rouge. J'ai contacté ce café pour savoir si Johannes Brahms s'y trouvait. Je suis tombé sur un répondeur... J'y ai laissé un message et mon numéro de téléphone. Ô surprise, le lendemain matin, quelqu'un m'a rappelé. Depuis Vienne, en Autriche. Ce quelqu'un m'a dit que dans un futur conte à l'envers, Glenette et moi étions invités au Hérisson Rouge. Elle, à déguster un vin du Rhin, ou du Danube, moi, à prendre un « pile ou face ». Le « pile ou face » est ma bière allemande préférée. J'ai d'abord remercié. Du fond de ma chopine. Puis j'ai posé une question : pourquoi futur ? On ne m'a pas répondu. Il ne m'a pas été précisé non plus si le compositeur serait là. Je n'ai écouté que mon impatience. Comme toujours. J'ai tout de suite annoncé la bonne nouvelle à Glenette. Elle était justement occupée par l'étude d'une œuvre religieuse de Bach, le *Qui sedes*. Malicieuse, Glenette m'a demandé : au Hérisson Rouge, le café de Vienne ou celui de Hambourg ? J'ai vérifié. Aussitôt. Ne me demandez pas si c'était en Autriche ou en Allemagne. J'ai appelé un numéro mobile, vous savez, ces numéros qui ont un double don : celui de l'ubiquité et celui de se réincarner. Cette fois, mon interlocuteur a satisfait ma curiosité. Sur un ton que je qualifierai d'olympien, il m'a confirmé qu'à ces jeux, les deux villes étaient candidates. Il paraît même qu'un grand nombre de villes se seraient portées candidates. Mais rares sont celles qui disposent des installations pittoresques et de la qualité musicale nécessaires à l'organisation d'un spectacle aussi grandiose que celui qu'on est en droit d'attendre du Hérisson Rouge. Pour donner une idée juste de ce type de spectacle, disons qu'il se situe entre ceux proposés respectivement par un moulin et une armée, rouges de passions eux aussi. Ah oui ! j'écris, j'écris, lecteurs, et je m'aperçois tout à coup que je ne vous ai pas présenté à Glenette... Glenette est ma pianiste préférée. Eh oui ! j'ai une bière allemande préférée, une pianiste préférée, une musicologue universelle et préférée, et un nombre incalculable de préférences diverses... Par exemple, moi, j'aime le théâtre, classique. Comme d'autres aiment le music-hall... Quand on rencontre Glenette, on ne peut l'oublier. Oh oui ! il y a des instantanés qui ne s'effacent jamais de la mémoire. Comme des voyelles exclamatives ! Allez savoir pourquoi ? Mais baissons le ton, face à ce grand rêve bleu de la communication entre les êtres, mettons-nous au diapason, ce rêve est un jeu à deux, perfectionnons notre accord ! Je conserve donc intacte la première image que j'ai de Glenette, elle, ma musicienne à l'œil intelligent. Et pourtant, alors, elle m'était, inconnue... Cette photographie, en noir et blanc, je l'ai placée dans mon album pour adultes et enfants, au milieu de toutes les autres. C'est un

sourire en plus... Je collectionne les souvenirs. Depuis aussi loin qu'il m'en souvient. Certains sont mondialement connus, exposés dans des musées, d'autres décorent des pages et des pages de magazines féminins, d'autres encore n'ont été découverts que par moi. Glenette, je l'ai chantée dès le premier jour. Je sais que je la chanterai toujours. C'est comme le blues, préféré, de certains rockers. Glenette c'est une danse. Un boléro. De Ravel ? C'est un prélude de Bach. Un concerto de Vivaldi. C'est comme la musique qu'on aime... Que ferais-je sans toi, ma musique ? toi qui vint à ma rencontre... La musique est une femme ? Elle envoie des sortilèges ? Aux enfants ? Ô musique, toi qui permets de pardonner aux hommes certains de leurs errements. Glenette, c'est tout ça à la fois. Elle est captivante, passionnante à lire... Selon ses propres paroles, c'est une épistolière convaincue... Elle envoûte, elle libère. Elle est débordante et mesurée... Heureux l'homme errant qui a croisé son chemin. Il a fait un beau voyage... Je dis tout ça parce que Glenette ne m'écoute pas en ce moment. Je ne voudrais pas qu'elle prît tous ces propos sincères pour de la flatterie. Celle du renard. D'ailleurs je n'aime pas le fromage. Je préfère – tiens le revoilà parti avec ses préférences – le doux ramage de Glenette. Comme un texte de Colette, lui aussi placé dans mon album pour adultes et enfants. Mais je vais trop vite... Avant de rencontrer Glenette, j'ai tout d'abord croisé son chemin. Quelques mots échangés, et puis, je l'ai conviée à prendre un café. Ou peut-être ce fut elle. Et là, patatras, elle m'a ensorcelé. Glenette pose et semble se poser beaucoup de questions... Sur les jolies choses. Sur l'art, en général. Parfois, on lit déjà, dans ses yeux, pétillants, des réponses. Il reste à les formuler. À deux. Dans le cas où le dialogue a lieu à distance, pour anticiper un peu les réponses, il suffit d'imaginer le regard pénétrant de Glenette. Elle sait coudre et découdre. Elle a sûrement une sœur jumelle. Pénélope ? Mais je ne l'ai jamais rencontrée. Je n'ai même pas croisé son chemin, à Pénélope. Trop occupé par l'idée de mon retour sur moi-même ? Glenette s'intéresse à tout. Même, depuis peu, au marketing... En ce moment, elle voudrait se rendre à Hambourg. Pour aller écouter la troisième sonate pour piano et violon. De Brahms. Au Hérisson Rouge. D'où mon appel. D'où ma réincarnation ? En ce moment, mon âme se déplace avec facilité. Surtout lorsque j'écoute jouer Glenette. C'est dire si l'invitation lancée par le café, préféré, de Brahms, est la bienvenue. Glenette et moi nous prêterons à ce jeu. C'est sûr. Au plus tôt. Avant l'août, foi de mythomane. Promesse de musicologue ? Eh ! oui, par parenthèse, le temps est venu pour moi de me réincarner. Comme c'est la première fois, je l'avoue, j'ai un peu peur. Pour se réincarner, on croit généralement qu'il faut se trouver un nouveau corps, une terre d'accueil, de l'argile importée de Silésie par un grand compositeur, de la silice, organique, de préférence, (encore des préférences !), un être plus jeune..., pas encore né... En fait, il n'est rien de plus inexact. Pour se réincarner, il faut et il suffit qu'on croise le chemin d'un nouvel être. Puis, qu'une véritable rencontre ait lieu avec ce nouvel être... qu'on le rencontre vraiment. D'ailleurs, avec Glenette, nous nous sommes posé rapidement cette

question de la rencontre réelle. Par curiosité. Après un petit échange, le verdict est tombé directement sur nos téléspecteurs respectifs. Nul doute. Il y avait eu, effectivement, rencontre. Donc, pour les lecteurs avertis qui sont toujours là et qui auront la gentillesse de me suivre jusqu'au bout sans me poursuivre devant le tribunal de l'in vraisemblance, je devrais pouvoir me réincarner. Pas en Glenette, mais grâce à Glenette. (Malgré une certaine anxiété, je suis prêt à me réincarner. J'y mets cependant une condition. Si je reviens, pour une autre vie, je veux, à nouveau, que ce soit sous la forme d'un homme. Macho moi ? Nenni. Je prends au contraire tant de plaisir à découvrir, regarder, admirer, courtiser, toutes ces dames qui, par hasard, croisent mon chemin, que je ne peux renoncer au-dit plaisir, à ce bonheur indicible.) Mais nous n'en sommes pas là. Pour que cette renaissance ait lieu, il faut que Glenette se prête au jeu. Comme je viens de le supposer. En effet, ce n'est pas si simple. Glenette est une citadelle, certes magnifique et généreuse, celle de Saint-Exupéry, mais une citadelle. Elle n'attaque jamais. Elle pratique l'autodéfense. Elle envoie seulement, avec fougue, énergie, avec force aussi, et toujours dans la bonne direction, une foule de flèches philosophiques. Et musicales. Prendre Glenette, je veux dire, sa citadelle. Non, la surprendre ! Ma musicienne apparaît parfois intransigeante. Mais ça n'est probablement qu'une apparence. J'émetts l'hypothèse suivante : elle défend seulement, avec ardeur, et vigilance, sa qualité de femme. Questions de formes. Mais pour me réincarner il me faut garder l'équilibre, le mien, et celui de notre belle relation. Par exemple, interpellé par Glenette, et par écrit, par un bonsoir Monsieur (c'est un *par* quatre), je me suis vu contraint, forcé, obligé, de lui renvoyer la balle et de répondre par un Bonsoir Madame (un seul *par*). Je le répète : question d'équilibre...

(À ce stade de nos élucubrations, on peut se demander si la réincarnation peut aussi s'envisager en conservant le même corps. On parle alors de révolution intérieure. Mais ça n'est là qu'une hypothèse de plus quant au phénomène de la réincarnation)

Après cette nouvelle digression, mon texte risque de perdre son équilibre, à lui. (D'ailleurs, mon équilibre à moi, je veux dire, mon manège à moi, c'est quoi ?) Je reviens donc à la présentation, pour le lecteur encore présent, de Glenette. Je n'irai pas jusqu'au portrait... Glenette doit conserver son mystère... Même pour moi. Surtout pour moi. Les richesses intérieures de ma pianiste préférée sont telles que la relation de certains de nos échanges devrait suffire à donner l'envie, au lecteur pas encore parti, de la rencontrer... Mais pour ça, il lui faudra d'abord croiser son chemin... (Au passage, je lui souhaite d'ailleurs bonne chance, mais pour l'heure, je conserve pour moi seul l'heur qui m'échut en ce jour béni.) Quand j'aurai achevé ma présentation de Glenette, alors, mais alors seulement, je pourrai revenir sur ma propre réincarnation. Imminente...

Pour le moment, voici donc, extraits du catalogue général, quelques uns de mes échanges avec ma musicienne favorite (paroles, aux accents hugoliens – encore ? – du Roi des bavards qui s’amuse, musique à composer – par Glenette ?) :

1. Glenette connaît ma passion pour Bach et mon admiration pour Glenn Gould.

J’ai cru comprendre qu’elle partage avec moi l’une et l’autre. (Quelle idée saugrenue a eue Glenn de mourir avant de rencontrer Glenette ? Il en serait tombé amoureux ? Si je n’admira pas cet incroyable pianiste, je dirais que c’est un manque de goût... Mais je ne me permettrai jamais la moindre critique à l’encontre de ce grand artiste. Mon cœur s’y refuse également...)

2. L’un de mes jeux favoris, quand je joue avec Glenette, quand je l’imagine assise à son piano, c’est d’essayer de prévoir ses réactions, forcément épistolaires. Un matin, à Varsovie, je laissai mon esprit dériver sur les flots de la Vistule. Je me sentais l’âme un tantinet musicienne. Alors je transcrivis le *v*, minuscule, du *vous* qui me relie à Glenette en un *V* majuscule. Elle m’en fit la remarque par retour de courrier. Je ne m’étais pas trompé... Aucun détail n’échappe à l’œil ou à l’oreille toujours en alerte, ou aux autres sens, toujours en éveil, de Glenette. Je lui répondis que le grand *V* de mon *Vous* n’était pas un grand huit où l’on tourne en rond, et qu’il revêtait donc plusieurs significations. En cela, j’osai me distinguer de Gombrich (je plaisante naturellement) qui dans un tableau ne voit qu’une seule signification : intellectuellement il a raison, mais il a tort aussi... Bref ! Tout d’abord, le *V* majuscule fait partie de l’œuvre intégrale de Jean-Baptiste de La Courtoisie (compositeur de la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, à l’élégance baroque, et dont les partitions ont été malheureusement perdues. Par qui ?). Le *Vous* appartient aussi à ce théâtre classique qui m’accompagnera toujours. Enfin, cette distance instaurée par le *Vous*, n’est pas, à mon sens, un éloignement. Au contraire, elle rapproche... Mais, avant tout, le *Vous* est un jeu. Celui de Molière. Il se veut drôle. Il ne s’agit pas de prendre Racine à ses pièges amoureux, ou de bayer aux corneilles. Il nous faut une révolution, pressentie par Beaumarchais.

3. Illustration théâtrale, mais courte (un seul acte, une scène unique), de l’intérêt que présente le *Vous* pour l’auteur :

Vous avouerais-je ma mie ?  
Que j’ai aimé  
Follement  
Une maîtresse...  
Avant notre premier baiser  
Je proposai le Vous

Après nos premières étreintes  
Ce Vous nous est resté...  
Nus,  
Nous l'avons maintenu  
Il ne nous quitta plus...  
Qu'il est doux de t'aimer en te disant Vous...

On note la nuance surréaliste introduite par l'adverbe « Follement » (avec majuscule), dans ce douzain, qui date de l'époque de Charles VII. Le poète qui l'écrivit perçut alors douze deniers pour sa peine. Et pour sa joie ?

4. Toujours de Varsovie, moi, pauvre moitié d'homme, je propose un jour à Glenette de lui rapporter un peu de cette terre de Pologne... Elle refuse. Elle, elle est musicienne. Elle n'a pas besoin de terre. Elle joue des préludes, des mazurkas, et je l'espère, ces valse de Chopin, où, tout enfant, je crus comprendre ce que le mot modernité pouvait signifier.

5. Bien sûr, si je prévois certaines réactions de Glenette, si même je les suscite, elle me surprendra toujours par la vivacité de son esprit, transcrit dans ses écrits, qui, parfois, me laissent transi, d'émotion. Cette vivacité, je la trouvai un matin, dans la petite (toute petite : ça fait 0 minute 48 secondes de bonheur...) symphonie n°6 en mi majeur de Bach. Les écrits de Glenette sont une suite de petites (oui, on sait, toutes petites) symphonies. Mes réponses se voudraient des inventions (guère plus grandes). C'est un peu un conte à l'envers : chez Bach, objet de notre passion commune, les inventions précèdent les symphonies. C'est l'histoire à l'envers de la belle épistolière, de surcroît musicienne, et du joueur de mots (j'ai perdu mon luth mais ma chandelle brille, brille, brille. Comme certains soleils ? Non, une chandelle n'a pas la puissance d'une étoile). Tout ce matin de mon monde musical à moi s'acheva par l'invention n° 8 en fa majeur du même Bach (uniquement par souci, ou pour le bonheur de partager l'information, cette invention dure 1 minute et 3 secondes.)

6. Un beau jour, ou était-ce une nuit ? Glenette me dit être intriguée par un paradoxe qu'elle avait cru remarquer dans l'un de mes discours les plus courts. Pourquoi, questionnait-elle, (je cite de mémoire), aimais-je à ce point la musique baroque tout en donnant l'impression de penser post-romantique ? Je répondis comme suit :

- Glenette, je vous l'ai déjà avoué : Vous me découpez... Pour me photographier vous utilisez un grand angle. Certes le paradoxe existe. Comme le trompe-l'œil en peinture ? Il est fait pour intriguer... Trêve de plaisanterie, l'explication du paradoxe se trouve devant vos yeux. Ou près de votre oreille... À toute autre saison je préfère le baroque, j'aime son

élégance, je jouis du temps présent, je dévore la vie. Mais, lorsque, comme tout un chacun, le démon de la pensée à nouveau m'assaille, quand la fête est finie, quand le carnaval s'achève, alors le romanesque fait place à la méditation romantique, précoce ou tardive. Aussitôt, je mesure en moi la pression. En pascals. Comme Vous je suis du signe du roseau. Picasso disait : « Je ne peins pas ce que je vois mais ce que je pense ». Enfin, je vous aurai tout dévoilé si je cite ce philosophe qui voit dans le romantisme « un mensonge » et découvre « la Vérité » (tiens un autre grand V) dans le romanesque. On n'en finira jamais avec les paradoxes : la musique de Chopin fait parfois naître une belle lueur d'espoir, voire de la luminosité, ce qui est plutôt rare au sein du romantisme... Elle permet d'écrire à son tour, le mot valse à l'envers, avec un grand V. Gymnastique de l'esprit ? Je m'arrête, je risque de faire le grand écart. Enfin, j'ai idée que mon amour pour la littérature influence mes choix musicaux. Mais tout ça, ça dépend aussi de ce qu'on entend par romantisme... Veuillez, Glenette, pardonner à votre amateur : il s'est peut-être égaré... J'espère vous avoir ouvert le petit morceau d'âme musicale qui m'a toujours fait jeter des regards, radieux, sur la Vie (ultime grand V, plus de grand écart, c'est promis.) J'ai beaucoup de chance : vous aimez, dites-vous, m'écrire, et moi, j'aime tant vous lire...

7. Un autre soir, ou était-ce au petit matin ? Glenette, pressée par le temps, s'accusa de ne m'avoir expédié, à cause de l'heure, tardive ou matinale (le cachet de la poste virtuelle faisant foi), qu'un brouillon, une confusion, un désordre. Je lui confirmais par retour qu'elle pouvait m'adresser autant de brouillons qu'il lui plairait. Le désordre n'existe pas.

8. Parfois Glenette disparaît de ma vie. Mon ciel s'assombrit. Je veux dire que je ne reçois plus de ces charmants petits morceaux, en prose, décousue ou pas, dont ma pianiste préférée a le secret. (Ma vie d'éternel apprenti sorcier est moins chouette sans ces petits messages aériens.) Elle a de longs silences. Se réfugie-t-elle au milieu des loups ? C'est un peu comme un double bémol. J'entends par là que nous baissons le ton, cette fois-ci, tous les deux. En général, cela se produit au clair de la lune. Ma chandelle est morte ? Non point ! Seulement ma mie se tait. Cet intervalle est voulu par la vie. Mais, pour ne pas me sentir trop seul, je dessine alors, sur mon cahier de musique virtuel, non pas un petit mouton mais un grand nombre de petits dièses... Ou, pour être plus précis, je les compte. Ça n'est pas difficile. C'est même à la portée de tous... Puis j'implore, alternativement ou de concert, Euterpe, Erato, Polymnie ou même Terpsichore... Je leur demande un signe, une clef par exemple. Je la place à sa place ordinaire et, tout à coup..., le doux son des notes écrites de Glenette rejaillit. Mon ciel devient plus grand... Ce n'est pas que je veuille flatter Glenette en écrivant que, grâce à elle, mon ciel devient plus bleu... (grand et

bleu seraient-ils des termes synonymes ?) ... L'idée d'instaurer un lien de cause à effet, ou une proportion, entre les envois numériques de Glenette et mon bonheur-du-jour ne m'est venue qu'au moment où je contempiais le ciel de Varsovie, d'un sombre romantisme typiquement polonais à cette époque de l'année que je vous laisse deviner... Ce que j'écris est peut-être flatteur, pour Glenette, mais je ne veux pas, le ciel (agrandi ou pas) m'en est témoin, la flatter. Je ne conçois pas de vivre, une seule seconde, à ses dépens... Je préfère, comme elle, le loup au renard... J'aime aussi beaucoup trop la liberté pour tomber en dépendance. La seule prison que j'accepte est celle de la poésie... Et puis zut, on ne va pas faire tout un fromage... De façon moins prosaïque, j'aime écrire, j'aime écrire à elle, j'aime le lui dire. À elle. Soyons même plus clair et plus direct : je passe des moments très agréables en sa douce compagnie écrite. La vie est trop courte pour ne pas profiter de cette aubaine que Dieu ou je ne sais qui m'a envoyée en permettant nos échanges. Je termine donc toujours mes lettres par « À bientôt Vous lire ». Parfois Glenette m'annonce ses prochains silences. Elle me dit qu'elle sera brève. Je dois alors être brave.

(Parfois elle ne me fait aucune annonce. Pourquoi alors chercher la rivière ? Sempiternelle quête de l'amour... Comment alors découvrir et traverser le pont ? Je me réfugie dans mes mots à moi... Jusqu'à ce que l'autre jour, n'y tenant plus, je lui fis parvenir une fantaisie, espagnole, en parties musicales, une suite baroque de petites saynètes pour Glenette et violons. C'est mon théâtre à moi. (Mon manège à moi, c'est qui ? C'est elle. Mais vous l'aviez deviné.)

Voici donc, la suite : elle se compose de six saynètes de six vers. Trois points de suspension à la fin de chaque tercet. Harmonie musicale ou mathématique ? Trois personnages qui ne disent mot (Glenette, un violoniste et le tourneur de pages. Ils jouent de la musique) plus un bavard impénitent mais invisible qui ne s'adresse qu'à Glenette (tout bas). J'imagine Glenette assise à son piano. Je lui parle très bas (c'est moi le bavard impénitent. Vous ne l'aviez pas deviné ?). L'un de ses partenaires préférés est au violon. Il ne lui tourne pas le dos. Les gambes de bois sont rangées... Les textes, le tourneur de pages l'aura indiqué, sont signés par moi, Antonio-Maurice-Ludwig-Johannes-Sébastien-Joaquim. Et moi, et moi, et moi... Ego, quand tu nous tiens... (Ne sommes-nous pas tous ego ?)

### Saynète 1

Lorsque de Vous ma Mie  
Sans nouvelles je suis  
De la musique baroque j'écoute...  
Sans nouvelles ce matin  
J'écoute un concert pour six

Le premier de Rameau...

### Saynète 2

Vous me dites que vous serez brève  
Soyez brève ma Mie...  
Mais faites moi un petit signe...  
Que j'entende  
Votre plume virtuelle...  
Caresser votre papier numérique...

### Saynète 3

Rappelez-vous Glenette,  
La vie est un théâtre,  
Un petit morceau de théâtre...  
C'est une pièce sous l'enclume,  
Qui naît d'abord sous la plume,  
Avant de finir en saynète...

### Saynète 4

A bientôt me délecter  
De vos brèves paroles  
Ou de vos longs textes...  
Magnificat !  
Ce sera selon  
Avec Vous, un peu, c'est déjà beaucoup...

### Saynète 5

Avec innocence ?  
Avec désir toujours,  
J'attends une lettre de Glenette...  
Comme Jean-Jacques,  
Cette Providence,  
Je la sens, je la veux, je l'espère...

### Saynète 6

Quand enfin je la reçois,  
J'appelle le silence,  
Je pénètre dans le temple...

Puis, avec cette impatience qu'ont les enfants à défaire un paquet,  
J'ouvre la lettre de ma Mie,  
Pour découvrir mon nouveau cadeau, le cadeau de la Vie...

Voilà... Et n'allez pas chercher quelque flatterie Là où il n'y a que joie et plaisir... De converser avec Vous...

Glenette est, a été, sera, une apparition. Souvent elle revient. A chaque fois, c'est une merveilleuse manifestation. Elle est toujours la bienvenue. J'aime l'écouter. Son rythme est le mien. Les femmes sont souvent compliquées, entendez, à comprendre pour un homme... Ne sont-elles pas ? Mais je m'en accommode parce qu'elles sont parfois si simples. Et toujours la récompense est grande. Et puis, chaque dialogue avec Glenette est l'occasion d'une mise au point, mécanique, automatique. Parfois, une pensée s'est exprimée avec trop de précipitation. Une meilleure (dé)finition s'avère nécessaire. Le dialogue reprend ses droits. Le théâtre aussi. Je ne sais pas pourquoi j'aime à ce point le théâtre... Serait-ce ma façon, classique ou désordonnée, de supporter la réalité quand elle n'a pas de sens ? A propos de sens, nous avons eu, récemment, un bel échange avec Glenette. En fait, je suis retombé sur une conclusion habituelle, banale, tous les sens sont essentiels. En ce qui me concerne, je veux Vous voir, encor et toujours (licence poétique hugolienne), je veux admirer ces toiles de Léonard de Vinci, cette dame à l'hermine, ou cette gente Ferronnière. Je veux écouter Bach, Vivaldi, Rossini... Beethoven et Ravel, je veux laisser pétiller dans ma bouche ces bulles de Champagne, et puis goûter aux lèvres de ma belle, je veux caresser ce corps à peine effleurer de ma partenaire, dans ce rock and roll endiablé intitulé Roll over Beethoven, ce corps à l'indicible douceur... Mais je veux encor et toujours (tiens, il recommence avec ses licences, aurait-il un caractère licencieux ?) respirer tous les parfums de femmes...

Depuis toujours je te désire..., je désire te dire que je t'aime..., mais je ne peux, sans risquer de te perdre, sans risquer de me perdre...

Disparition, disparition. Absence.

Pendant que je rêvais, musicalement, à des femmes toujours plus ensorcelantes, Glenette m'a faussé compagnie. Son silence n'est pas une fausse note, ni un bémol. Il est momentané. Un petit dièse et ça repartira. Point de belles lettres, ici et maintenant ? Mais nous sommes toujours en correspondance. Je le sens. Nous le serons toujours. Un jour, tu verras Glenette, le ciel redeviendra bleu et plus grand pour toi et moi (on note l'usage exceptionnel du tutoiement poétique). L'important, c'est la rose, mais aussi son sourire, son rire... En attendant, ma réincarnation est reportée. *Sine die* ? Je dois attacher ma ceinture. Me voici de retour à Varsovie.

Il y aura donc un prochain épisode. Forcément. Un conte musical ? Un duo pour piano et violon, par exemple. J'imagine, non pas une sonate mais un dialogue entre le piano et le violon... Une sonnette... avec un rappel de Pierre, du loup et un petit clin d'œil à Yehudi et aux instruments de l'orchestre. Nos musiciens préférés, à Glenette et à moi seront invités, dans un café, où les animaux porteront des couleurs vives et chatoyantes, inhabituelles. Je vous donne donc rendez-vous au Hérisson Rouge. En auditeurs libres. Spectateurs discrets. Vous, en compagnie de Brahms. Moi, en tête-à-tête avec Glenette. (Le fou a-t-il rencontré la lune ? En tout cas il ne l'a pas encore décrochée. Le pourra-t-il jamais ? Est-ce parce qu'il a renversé l'obélisque renfermant ses secrets que la lune, tard dans la nuit, lui distille des gouttes de rosées renversées ?) À l'occasion de nos retrouvailles, je proposerai, à ma pianiste, un grand pèlerinage en Hongrie, à Doborjan. Bières allemandes et vins du Rhin, valse du Danube peuvent être remplacés par un Riesling magyar. Seules nos têtes tourneront peut-être à l'envers... Cher lecteur, tu te demandes peut-être si Glenette existe vraiment, ou si elle n'est que le fruit, magnifique, né d'un cerveau débordé par son besoin de communication ? Je te répondrai que ceci est encore un mystère pour moi mais aussi un des secrets que je ne puis dévoiler. Surtout si Glenette se remet à m'envoyer de doux sortilèges, en prononçant les formules magiques bien connues des enfants « *Etteloc et Levar* ». Je reconnâtrai bien là sa façon de gérer ses apparitions. Tout ceci, l'avenir le dira. Dans une nouvelle histoire ? Probablement. Je comprends maintenant pourquoi l'invitation au Hérisson Rouge, lancée à Glenette et moi-même, aura lieu dans un futur conte. (Comme cela a été prudemment indiqué par des voix allemandes, au téléphone, au début de cette nouvelle.) Le présent récit n'est pas encore un conte. Il est l'une des prémisses d'un joyeux syllogisme ? Une pièce de théâtre en trois actes ? C'est l'ébauche d'un double portrait ? Une invitation pour deux au requiem ? Une messe musicale de prémices amicales ? En attendant cette autre histoire, à l'endroit, reposons-nous et reprenons nos esprits. Dieu sait à qui appartient l'avenir.

## **L'émancipation**

*À Barbara*

*« Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante,  
il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir. »*  
Chamfort

# I

*« L'homme éprouve le désir de savoir si la femme est susceptible de céder à la luxure ; et s'il comprend que oui, et qu'elle a le désir de l'homme, alors il la prend et réalise son désir »*

Léonard de Vinci

Un mot à l'endroit, un mot à l'envers. Tous les sens sont parfois dessus dessous. Ils sont souvent sollicités, invités, convoqués, bousculés devant la cour de la liberté, celle des passions inhumaines... Serait-ce un tribunal à réactions ? Pulsions, taisez-vous ! Accusés, levez-vous ! voici le conte de l'émancipation :

- Bonjour jolie dame !

- Salut beau mec !

C'est ainsi que débuta leur conversation. Ou, déjà, leur connivence. Platonique ? Il resta coi. Il ne s'était pas attendu à cette réponse, du tac au tac. Immédiate. Forte. Osée ? Elle était blonde. Et jolie. Dieu qu'elle était jolie ! Il resta ébahi, figé, interdit. Ses yeux étaient bleus. C'était drôle, habituellement, les femmes blondes n'avaient pas sa préférence. Surtout si elles avaient les yeux bleus. Mais elle, il l'aimait. Déjà. Elle était lunaire sans doute. Elle était rayonnante. La flèche qu'elle venait de lui décocher allait bouleverser sa vie. Elle le soumettait aux pouvoirs des sirènes. Des pouvoirs féminins... Créateurs ? Destructeurs ? C'était un autre conte qui commençait. À l'envers. Il voulait l'enlever. Déjà ? Depuis quelques instants, ce petit mot de quatre lettres l'assaillait : oui, déjà ! Tout comme l'idée de l'enlever. Dans les airs. Verbe et Adverbe que pourra ? Il copierait Jupiter... Il la désirait. Il voulait l'emporter. Il ferait un copier-coller divin, herculéen. Ce serait une épreuve. Olympique. Mériter son amour... Vêtue, mais jà nue, pour lui, près de lui, elle possédait tout pour devenir son ultime ambition, son unique passion ? Il contemplait la jolie position de son corps, souple, accroupi. Il admirait le bustier merveilleusement blanc, sous lequel ses seins, légers, dansant, mais lourds de leur désir caché, se révoltaient, imperceptiblement. Il découvrait ce pantalon en toile de jean bleu, ce sourire, bleu lui aussi, lumineux, très doux. Tous ces détails étaient inhabituels... Il voulait l'épouser. Déjà ? Ah que ce petit mot, de quatre lettres et deux accents l'énervait. Sans arrêt il revenait dans sa tête. Déjà ! Il n'aurait su dire pourquoi mais elle semblait pouvoir devenir sa compagne idéale. Ève. Du rêve de Dürer. Sans malice ? Femme inventée dans un autre siècle. Celui des Lumières ? Epanouie. Oui. Par sa beauté... Sereine. Triomphante. Baroque ! Élégante, elle savait prendre la mesure de sa beauté de jeune femme bien née. Elle prenait de la distance. Aristocrate ? Racée. Quelque chose lui suggérait que la belle repartie qu'elle venait de lui faire, pour répondre à son compliment, n'était pas, chez elle, coutumière. Réflexe, chez lui, ordinaire, phallocratique ? En tout cas, agréable surprise. Après tout, il s'agissait, peut-être, d'une révolte. Cela avait de quoi le séduire. Quoiqu'il en fût, il était là, près d'elle. Il contemplait les racines très blondes de ses cheveux. Finalement, le blond, c'était bien joli. Foncé. Cendré. Pour lui, ces racines dévoilaient, à l'insu de la belle, un petit morceau de l'intimité innocente de la femme, une intimité bouleversante, l'origine du monde, l'espace courbé. Bien qu'il n'aimât pas ce terme, dont il

usait très rarement, il désirait ardemment qu'elle devînt sa femelle. À lui. Tant était insoutenable son désir d'elle. Comme peut l'être la légèreté d'un amour qu'on espère pouvoir partager, un jour et chaque jour, totalement. Terme vulgaire ? Non, animal ! Il éprouvait un sentiment inaccoutumé, curieux, accidentel, inconnu. Sa candeur la rendait très attirante. Elle était à la fois merveilleuse, soudaine, irréaliste. Elle lui semblait libérée d'un conte à régler, à l'écriture symbolique. Son doux sourire l'intriguait. Il apparaissait, sur ces lèvres d'abord, puis dans ces yeux, par intervalles courts, étrange : était-il une invitation aux jeux de l'amour ? À son paraître, elle était une fleur de printemps. Elle produirait bientôt des fruits défendus. Ils seraient d'une incomparable saveur. De son humeur charmante, ce matin-là, sous cet air, mutin, presque champêtre, se dégageait un doux parfum d'alcôve. En elle, il devinait des trésors de sexualité. Trésors insoupçonnables. Pourquoi ces termes inhabituels ? Femelle, sexualité. Pourquoi ce désir lancinant d'union physique, sexuelle, charnelle... Déjà... Alors que sa nature à lui, croyait-il, cherchait toujours, chez la femme, l'âme profonde. De la femme initiatique ?

Il avait rêvé cette femme, cette partenaire de l'amour. Et de la vie. Jusqu'à cet instant, il avait pu la craindre introuvable. Il venait pourtant de la rencontrer. Pas dans une chambre. Mais sous le soleil. Son corps souple, accroupi. Les yeux levés vers lui. Ils semblaient tous deux gênés, ou, plutôt troublés. Peut-être ressentait-elle, comme lui, un désir vif, confus. Un désir d'aimer. Bientôt. D'aimer physiquement ? Elle aussi ? Déjà ? En tout cas, il l'espérait. C'était singulier. Comme certains accents de son sourire. Il se demandait si un tel désir, en lui, en elle ? cachait simplement le besoin de vivre une passion. Noblement, presque religieusement. Et si, de cette passion, un amour jaillirait. Serein. Malgré, ou à cause de sa puissance. En d'autres termes, le corps, leurs corps, pouvaient-ils être les premiers dépositaires de leurs âmes ? Les avaient-ils avertis qu'ils allaient s'aimer, des jours entiers, qu'ils le devaient, qu'ils se le devaient. Forcément. Enfin, il crut sortir de sa folle rêverie. Mais non. Bien qu'il voulût la retrouver dans sa réalité de femme, quitter ce songe d'un jour d'été et, reprendre la parole, il ne le pouvait pas. Il la contemplait. Dans une autre réalité, nouvelle. Des idées saugrenues, baroques, l'assaillaient. Il la voyait. À l'église. Elle s'y rendait. Régulièrement. Il écoutait la musique de Bach. Lui, le mécréant, il acceptait de prêter l'oreille lorsqu'elle citait des textes sacrés. Elle le convertissait. Il se laissait faire. À la messe, où jamais il ne s'était rendu auparavant, il finissait par la rejoindre. Puis il l'accompagnait. Il ne priait pas. Il ne savait pas. Mais il la regardait. Il l'épiait. Il la dévorait des yeux. Quand elle priait. Elle... Elle semblait... réclamer une extase. Promise. À elle. Bientôt. Dans ce monde bien réel, fait de chair et de sensualité, d'ardeurs et de voluptés. Pour lui, elle était une sainte qui aimait l'amour, qui consentait à ce qu'on lui fit l'amour, follement, sur cette Terre, qu'on l'emmenât au Paradis. C'était une

Alissa qu'il finirait par convaincre. Déjà. Elle avait trop attendu. Entre eux, après la repartie, le silence s'était prolongé. Il finit par se ressaisir :

- Salut beau mec ! J'aime cette réponse. Vous ressemble-t-elle ?
- C'est une émancipation...
- Aimez-vous la métaphysique ?

Phallocrate ou pas, il avait deviné juste. Elle disait vouloir s'émanciper. Elle ressemblait à une héroïne de Gide, ou de Stendhal. Laquelle ? Monde à l'envers, absurde, monde moderne ? Échapper au contrôle, toujours ... à l'emprise ...

- Votre parfum m'envoûte.
- Mon parfum seulement ?
- Votre parfum de femme... En vous... J'aime... Tout. Vous m'envoûtez.
- Je comprends. Mais pourquoi mon parfum ?
- Cessez, je vous prie, ces regards !
- Pourriez-vous le décrire, ce parfum ?
- Je n'en connais que la tête...
- Décrivez, décrivez...
- Il est blond, cendré, comme la racine de vos cheveux... Mais il est un second parfum que je soupçonne être encore plus fort...
- Me direz-vous lequel ?
- Je le devine seulement.
- Décrivez, décrivez...
- Il est né dans votre cœur. Il bat très fort Il est le fruit de la passion... Celui que votre corps n'a pu croquer. À ce jour... Mais, au-delà, il existe un autre parfum encore, plus puissant ...
- Un autre encore ?
- C'est le parfum de votre corps... Il est fascinant ...
- Me direz-vous pourquoi ?
- Oserais-je ?
- Osez !
- Alors, pardonnez-moi !
- Vous n'avez pas besoin de l'être. Simplement, dites-moi pourquoi...
- C'est le parfum de votre intimité la plus recherchée, c'est votre porte la plus cachée. Lorsque tous les autres sens ont été émoussés, quand les yeux sont fermés (s'ils le sont), quand les attouchements se font plus rares, parce que les mains sont brûlantes, mais le corps aussi, quand la caresse s'affaiblit, mais pas la tendresse, quand tous les mots ont été dits (mais le seront-ils jamais ? puisque quelques notes de musique n'en finissent pas de nous faire rendre grâce), quand les baisers ont épuisé les lèvres et saturé les papilles, il reste l'odeur, le parfum de la femme. Ce parfum, votre parfum, ce « pêcher », arbuste mignon, je l'ai déjà en moi...

La belle se dit que cela partait dans tous les sens... Mais aussi qu'à défaut de direction, cela donnerait peut-être un nouveau sens à sa vie... Elle aimait la philosophie. Surtout lorsqu'elle s'appliquait à l'amour. Renaissance. Délivrance. Libération ? Rédemption. Emancipation ! Ce fut à ce moment qu'elle proposa le jeu :

- Invitez-moi, lança-t-elle...

Allait-il savoir en disposer ? C'est quand une femme s'émancipe qu'elle devient femme. Avant, c'est encore une enfant, parfois précoce. Soudain elle lui apparut sous les traits d'une de ces jeunes filles en fleurs d'une époque disparue, un modèle pour la lumière de Renoir. Une sorte de blonde Albertine. Libertine. Il se fit la remarque qu'elle devait porter admirablement les chapeaux, de paille... ou le canotier. Avec un ruban bleu marine. Il avait désormais l'impression d'être un peintre. Elle déjeunait, sur l'herbe, avec lui. Il était habillé et noir de cheveux. Elle était nue et blonde. Alors il put lui répondre :

- Je vous invite à déjeuner...
- Où ça ?
- Sur l'herbe bien sûr... Vous vous déshabillerez... Je vois déjà cette première image de vous, nue. Et puis vite, très vite, vous remettrez vos vêtements. Nous nous échapperons. Nous viderons notre sac à préventions. Dans des draps blancs, des jours de Venise, parsemés de marguerites, je vous ferai l'amour. Puis, avec vous, loin je partirai. Nous ferons l'amour à nouveau. N'importe où. À l'hiver, devant un feu craquant dans l'âtre de la cheminée, dans ce chalet, sur de hautes collines enneigées. À l'automne, pendant une kermesse flamande, dans les senteurs si particulières du foin de la grange de mon enfance... À l'été, dans un champ de blés dorés. Au printemps celtique, dans une maison abritée, sur les côtes bretonnes, dans un élan alterné, de douces vagues et de lames puissantes, rythmées par les caprices de l'océan.

Curieux, se répéta-t-il, cette nécessité soudaine, d'affirmer mon désir, de le vivre déjà. Elle ne répondait pas. Bientôt les mots, entre eux, ne serviraient plus. Déjà ils perdaient leur importance. Pour sortir de sa prison, elle mettrait une robe blanche, elle ôterait sa ceinture dorée. Pour pénétrer dans son monde à elle, il se ferait mage, il ne serait pas sage, il aurait de l'esprit, il affronterait la profondeur indicible de ses regards bleus. Pour le moment, elle semblait songeuse. Lui il poursuivait son rêve fou. L'émancipation est-elle un parcours initiatique ? Découvrir, n'est-ce pas prendre conscience des beautés, secrètes, de la vie, n'est-ce pas aussi voir ou percevoir ce qui déjà était en soi ? Trouver un être nouveau, n'est-ce pas affronter ses regards ? Bien sûr, lorsque l'on se met à

nu, on s'expose aux coups du sort, on tombe amoureux, on déclare sa pensée, tout s'éclaircit pour l'autre, comme le ciel après l'orage. Deviner une femme, c'est apercevoir en elle ses beautés non dévoilées... Lorsqu'elle ôterait son chapeau, il serait ébloui, quand elle quitterait son vêtement, il la percerait... Elle prolongeait son silence. Était-ce une écoute ? Alors ressurgirent son désir de la conquérir, vite, très vite, son envie de plaisir d'elle, l'envie de son plaisir à elle. Il était tout heureux d'avoir été celui à qui, ce jour, par sa repartie, sa boutade, elle avait révélé un peu d'elle même, livré l'un de ses secrets. Par bonheur, ils seraient nombreux.

Il reprit :

- Acceptez-vous mon invitation ?
- Quand partons-nous, quand me déshabillez-vous ? L'émancipation sera-t-elle pour moi une révélation ? Il me tarde maintenant de la savourer. Connaître, se connaître, se reconnaître, c'est naître, à nouveau, ensemble. Emmenez-moi, prenez-moi. Couvrez-moi. Je veux vivre un amour à l'envers. Tenez votre promesse.

Devant tant de hardiesse orale, il était ahuri, il avait faim. Une femme a des fantasmes irrésistibles. Elle était princesse. Elle était rebelle. Il prit sa main. Elle ne posa aucune autre question. À quelques lieues de Paris, non loin de Chantilly, il l'emmena, dans un petit château, qu'un lutin avait fait surgir. Bien sûr il y avait un parc. Ils le traversèrent pour atteindre un petit bois rempli de chênes et de roseaux. Dans ce bois ils s'aventurèrent. Une clairière les attendait. Ils se regardèrent. Tous deux, ils aimaient cet endroit. Elle s'éloigna de quelques pas. Puis, avec une pudeur qu'il avait espérée, elle se déshabilla. Avec une lenteur calculée, programmée, avec prudence, elle progressait dans sa nudité. Elle inventa des petits retards. Mille et trois détours. Longtemps, dans un faux silence, elle conserva son canotier. Négligence ? Comme hypnotisé, son regard à lui capta la lumière du printemps sur son corps. À jamais, dans sa mémoire avivée, il fixa ces premières images de la Belle au bois dévêtue. Enfin, de son chapeau de paille, elle défit le ruban vert. Puis, à ses pieds, avec une admirable paresse, elle le déposa. Quand elle s'allongea, il découvrit une adorable toison dorée, celle que, toujours intimidé par cette porte mystérieuse, il avait appelé *son* intimité. Ce jour-là, l'origine du monde était blonde. N'en déplaise à Courbet. Du chapeau le lutin s'échappa. Enfin, pour lui, elle était nue.

Il ne pouvait couvrir tant de beauté. Il ne pouvait assujettir tant de mystère. Il était asservi. Lorsque, avec une féminité absolue, elle se revêtit, l'excitation de leurs sens leur sembla totale. Il fallait les assouvir. Ce jeu de *repousse-le-moment-où-pour-la-première-fois-je-vais-t'aimer* les acculait vers des extrêmes insoutenables. Ils volèrent littéralement vers les porte-fenêtres du château. À

leur approche elles s'ouvrirent. Dans un décor baroque, ils gravirent une suite de marches à l'envers. À perdre haleine. Dans une chambre de style Louis XIII, ils pénétrèrent. Depuis leur arrivée au château, discrètement, c'était elle qui avait guidé leurs pas. Ils étaient prêts à succomber au désir du plaisir. Mais, à son tour, il trouva encore la force mentale d'entraîner sa future Ève, instinctive, pleine de vie, biologique à souhait, pécheresse, sur le balcon de la chambre. (On note, lors du passage de la chambre au balcon, une référence, à peine voilée, au biologique. À notre époque, on ne peut plus, déceimment, ignorer un tel concept. À plus forte raison près d'un parc, non loin d'un bois, où les verts sont dominants. Il convient de vivre avec son temps et son rythme, biologiques. Et puis, s'attarder, sur un petit balcon, au joli mois de mai présente un certain nombre d'avantages : on ne risque pas d'attirer un froid, toujours préjudiciable entre deux amoureux, et ça n'est pas non plus comme Noël au balcon. Adieu tisons pascaux...)

La balustrade était remarquablement sculptée. Ils jetèrent joyeusement leurs regards vers le parc, et même au-delà. Ils sentirent alors monter en eux un parfum insolite. Suave. À nouveau dans la chambre, ce fut à elle de surprendre son corps à lui, puis de l'accueillir, dans un premier baiser, dans le jour et sur la musique de Venise. Sur les murs ils virent surgir des tapisseries fleuries. Ils avaient trop attendu ? À cet instant précis, ils surent que le moment de s'unir était enfin venu. Je vous ferai l'amour... Tout le reste du jour. Toute la nuit ? Elle eut des gestes d'une audace inoubliable, des caresses incroyables. Elle était femme. Elle était amoureuse de l'amour. À chaque geste, à chaque titillation, il répondit par un baiser. Leurs yeux se suppliaient. Ils étaient des refuges. Elle invita son amant au plus profond de son être. Ses lèvres à lui explorèrent de lointaines forêts, inconnues. Elle lui permit de boire à de miraculeuses fontaines. Leurs mains s'accordèrent. Elles jouèrent les fantaisies les plus douces. Leurs lèvres et leurs langues s'épuisèrent. Les pulsions avaient été assouvies. Excités d'un curieux désir racinien, les corps s'étaient émancipés. Ils avaient gagné ? Qui avait été la proie de Vénus ?

## II

*« Celui qui aime va à la chose aimée comme les sens vont à la chose sensible :  
il s'unit avec elle, et tous deux ne font plus qu'un seul et même corps. »*

Léonard de Vinci

Le lendemain était un dimanche. Malgré la longue joute des corps, très tôt, ils s'étaient réveillés. Le soleil du joli mois de mai avait déjà réchauffé, de ses rayons lumineux, l'air printanier et le cœur des oiseaux. Leurs chants firent accourir les amoureux étonnés de s'être aimés avec autant de forces et d'insouciance. Dans le parc, deux jolis vilains petits canards mandarins éprouvaient sur l'eau la félicité des couples promptement formés. Une oie sacrée venait juste d'atterrir. Elle portait certainement sur elle un message céleste. Dressé sur la branche d'un poirier, une alouette s'envola. Avec légèreté. Très haut, elle s'éleva. Rapide, un bel oiseau plongea depuis le très loin du ciel et vint se poser à côté d'un arbre. On eût dit un pélican blanc. L'arbre se transforma en un bel oranger. Porte-clés ? Porte-bonheur ? Fécondité annoncée ? Destinée ? Qui leur apportait ce nouveau souffle vital ? Avant l'aube, l'amant comblé, toujours un tantinet romanesque, à son cœur défendant, avait jeté ses premiers regards, émerveillés du matin, sur le corps divin corps de sa maîtresse au bois rêvant, dans le lit encore endormie et toujours dévêtue. On excusera l'amant. Son âme en était encore au stade esthétique. Et puis les beautés sexuelles de la dame étaient tout simplement *fascinantes* (néologisme qui sera bien sûr refusé par l'Académie globalisante des belles lettres, académie non encore créée.) par des caresses, légères, il avait éveillé sa dormeuse. Comme elle, la veille, de ses douces mains avait entraîné son amant dans le sommeil. Ils prirent un amour de petit déjeuner. Servi dans de la blanche porcelaine au liseré or et outremer. Du Limoges. Un chocolat et deux croissants.

Ils passeraient la journée à Paris. Objectif Louvre. Le soir tombé, vite ils reviendraient. Ils arrivèrent devant le musée à onze heures et quinze minutes. Depuis leur rencontre initiale de la veille, il s'était écoulé vingt-quatre heures exactement. Vingt-quatre heures réelles ou virtuelles ? Coup de foudre jupitérien ?

Aucun Sphinx apparent ne semblait garder les messages symboliques de la pyramide. Quant à eux, ils étaient venus chercher une annonce... prophétique. Le feu qui les animait avait-il le pouvoir d'émanciper leurs âmes ? Leur relation allait-elle prendre une autre dimension, celle des corps affamés ? Serait-elle ascensionnelle ? Avec ou sans mythe de Psyché ? Soudain, éclairé par un rayon de soleil infini, le nombre pi leur rappela la composante irrationnelle de toute relation, humaine demi-divine.

Ils accédèrent aux salles réservées aux peintures. Dans toutes les Vénus, il pouvait à nouveau contempler sa maîtresse. Dans toutes les Diane aussi. Il revoyait les scènes qu'ils venaient de vivre sur cette île longtemps inaccessible du jour d'avant, et de la nuit passée. Elles défilaient. Ce qui le séduisait, c'était son enjouement, à elle. Il ne connaissait rien de plus extraordinaire dans la vie,

irréelle, d'un couple naissant, que le spectacle d'une femme amoureuse, ou, au stade de la relation qui s'installait entre eux, d'une femme qui a décidé d'aimer, vraiment. Pour elle-même. Pour être féconde. Le monde de l'homme que la femme a choisi - c'est toujours elle qui choisit -, ce monde bascule alors. L'amant est ébloui. Il se sent un cœur ravageur. Il dispose de tous les pouvoirs du créateur. Il écrira de la musique. Il conduira l'orchestre. Avec une seule poignée de terre, il sculptera le corps de sa dame. Pour l'heure il voulait peindre. Elle et lui... Le couple à sa source... Cette belle aristocrate faisait la révolution dans sa tête à elle et dans son cœur à lui, c'était une terre nouvelle, un tout l'univers, un ciel à l'envers. Elle était une jeune étoile qu'il allait féconder. Pendant des milliards d'années. Âme inépuisable. Elle était sa vendéenne. Souvenir. Réminiscence. Son « Bonjour jolie dame » avait été un simple ... compliment. Ravissante, elle lui était tout d'abord apparue comme une proie, blonde et délicieuse. Elle était, par son regard, par sa réponse inattendue, par son « émancipation », devenue Diane, chasseresse, lumineuse, princesse d'un autre temps. Le jeu, entre eux, n'avait pas fait long feu. L'incendie s'était immédiatement déclaré. Point d'extincteur, mais point d'alarme, elle était sa sirène. Sans que leurs mains se fussent séparées, ils avaient revisité toutes les galeries réservées à la peinture. Sans que leurs esprits eussent pu s'en rendre compte, ils étaient entrés dans une salle du musée, vide, inculte. Ils y étaient seuls, libres. Tels des pinceaux magiques, les rayons attardés d'un soleil au couchant, avaient appliqué, sur les parois de la salle, les nuances du jaune, du rouge et des orangés engendrées par ces deux couleurs de feu. Ils embrasaient les murs de cette salle très particulière. Le feu dansait. Il leur ressemblait. Leur âme en mouvement avait uni leurs corps, sensitive, elle avait illuminé leurs sens. À son tour, leur âme raisonnable réclamait sa part du butin sexuel. Il leur sembla se retrouver. D'où venaient-ils ? Ils connaissaient la transmigration. Ils étaient, tout à coup, libres et prisonniers. Ils durent se rendre à l'évidence, ils se trouvaient dans une salle du palais de La Conciergerie. Non, ils ne pouvaient se tromper. Mais plus étrange était la fiction. Depuis cette salle au dallage luminescent, ils pouvaient voir, dans son ensemble, cette même Conciergerie. La belle échappée eut un léger frisson. Une simple pression de ses doigts à lui et elle fut rassurée. Elle comprit qu'elle ne sortirait pas de sa prison, éclairée, par tous les despotes de l'amour, pour être conduite à l'échafaud. Son cou était trop blanc, ses cheveux étaient trop blonds, ils n'étaient pas tout à fait roux. (Je rappelle au lecteur qui serait tenté par un amalgame des couleurs du feu, que, s'il n'est pas peintre ou poète, il devrait se montrer prudent. Notre héroïne est belle et bien blonde.) Malgré le silence, le drame du Temple ne se reproduirait pas... Et puis, dans sa prison symbolique, aux quatre tours et une horloge, elle sentit que, sous bénéfice d'inventaire, elle pourrait peut-être accéder avec lui, à un bonheur rare : « Aimer, Être aimé, Croquer chaque jour une pomme, Déguster une pêche, Dévorer chaque nuit une poire ». Pomme, pêche et poire étaient leurs fruits préférés. La pomme, c'était la soif inhumaine de connaissance, c'était

aussi Vénus choisie au détriment de deux autres déesses. (Huissiers faites sortir Junon !) (On doit se souvenir que lors d'un procès d'intention, les accusés sont nombreux. Même la jalouse Junon doit être citée.) La fleur du pêcher, c'était les jeux de l'amour. Femme légère. Homme volage. Vertes fleurs galantes du pêcher, lieu secret du rendez-vous des amants. Longévité de l'union. Immortalité... La poire donnait à l'amour sa suavité, elle avait le suc magique que la femme extrayait de son corps au moment de l'extase pour l'offrir à son amant toujours assoiffé.

Symboles intéressants que ces fruits de la passion... Mais nous n'avons pas le loisir de nous éterniser. Ils étaient donc à l'intérieur de la Conciergerie. Et, en même temps, à tâtons, ils la décolletaient. Dans sa totalité. Etait-ce possible ? Etait-ce bien raisonnable ? Miracle ou trompe-l'œil ? Télé-vision ? Troisième œil ? Être à la fois dedans et dehors ? Leur point d'observation était privilégié. Vision intérieure et regard éloigné. Tout à coup, les parois murales se couvrirent d'une collection complète de tableaux qui mettaient Ève en pleine lumière. Tous ces visages, tous ces corps nus étaient d'une rare beauté. Ils purent reconnaître quelques chef-d'œuvres des grands maîtres du passé. Leur instinct d'homme et de femme les fit se regarder avec une envie soudaine de recommencer ici et maintenant la mise à jour de leurs propres corps. C'était quasi biologique. La sexualité avait ceci de merveilleux : elle était d'abord déchiffrée, elle devenait gourmandise, puis elle était redécouverte, explorée. Aventure. Émerveillement permanent. Afin de ne pas s'abandonner immédiatement à leur instinct, ils se transportèrent d'eux-mêmes dans la seconde tour. (La transmigration peut surprendre le lecteur qui n'en aurait eu, à ce jour, aucune expérience. Mais on s'y fait très vite. Rappelons, pour mémoire, quelques paroles d'une chanson enfantine : *ainsi font, font, font, les petites marionnettes... ainsi font, font, font, trois p'tits tours et puis s'en vont...* Au programme de ce jour de nos amoureux, et à leur insu, il est d'ailleurs prévu trois petits tours des tours de la prison.) Dans cette seconde salle d'où ils pouvaient encore, par l'une des fenêtres, admirer *La Conciergerie* dans toute sa complétude, ils avaient rendez-vous avec une autre beauté, classique, esthétique, très sensuelle. Comme au Louvre, ce jour, ils purent louer Vénus. Ils purent admirer Diane. Il avait, quant à lui, jeté aussi ses regards sur les nymphes. Sur des courtisanes ? Certaines gentes dames de la Renaissance lui avaient souri. Dans leur bain, ou à l'église. Elles étaient toutes sœurs ? Filles d'Ève ? Innocentes ? L'une d'entre elles avait quitté la place qui lui avait été réservée sur la toile. Au soir elle s'en était allée consulter des yeux une rose blanche de Ronsard. Avait-elle eu peur que l'araignée du matin ne vînt la surprendre ? Moquerie du peintre ? D'autres, plus rares encore, affichaient un sourire indéchiffrable, portaient une feronnière ou caressaient une hermine. Chaque modèle avait offert au peintre un de ses regards uniques, toujours énigmatiques. En échange, l'artiste, fidèle, avait rendu ce qu'il y a d'éternel dans l'éphémère féminin. Il éprouvait à nouveau de la fascination pour

tous ces coups d'œil ineffables. Mais, ce jour-là, dans sa vie sur Terre, son cœur n'aimait qu'une femme capable d'émancipation. Elle aussi possédait un éclat unique. Elle était à ses côtés. Pleine de curiosité. Elle était sa Psyché. Le romanesque faisait des progrès dans leur cœur. Étape classique. Tout ce qui était jusque là scellé dans leur inconscient allait-il surgir à l'occasion de leur échange imminent, absolu ? Caché entre leurs deux âmes passionnées, quelque chose de bleu semblait devoir s'envoler pour mieux les emporter. Attitudes romanesques signifient certitudes d'aimer.

Soudain, sur ce qui sembla être une légère pression des doigts de sa compagne, ils furent transportés dans la troisième tour de la Conciergerie. À nouveau, tous les murs de la galerie furent saturés de portraits de femmes. Les plus doux visages leur apparurent. Ils représentaient Marie. Ils purent voir toutes ces mères portant leur enfant dans un rêve, les yeux ouverts, en elles, ou dans leurs bras déjà. S'étaient-ils envolés, sur une simple pression de la main de sa nouvelle magicienne, vers la ville éternelle, où toutes ces madones peintes venaient d'être réunies ? Ce serait pour eux une véritable bénédiction urbi et orbi. Ils allaient devoir choisir, parmi elles, de façon solennelle, la plus singulière, la plus touchante, nimbée par la Grâce. Mais, comme lors de l'élection d'un prince de l'Eglise, pour opérer un tel choix, il fallait posséder des vertus cardinales. Simple question et sens de l'orientation. Regarder vers l'Est ? Regarder vers le Ciel ? En gynépolitique, c'était là un point de vue essentiel. Quoiqu'il en fût, ses regards à lui ne pouvaient se détacher d'une peinture sur bois, la *Vierge de l'Annonciation* d'Antonello de Messine. Plutôt qu'à Rome, ils avaient dû atterrir à Palerme. Ubiquité, ubiquité, quand tu nous tiens...

Sans convoquer tout un chapitre, ils devaient maintenant récapituler : Louvre ou Conciergerie ? Musées du Vatican ou Galerie nationale de Sicile à Palerme ? Cela avait-il vraiment de l'importance ? La réponse n'allait cependant pas se faire attendre, le malin ayant plus d'une tour dans son sac. Un lutin bondit devant eux tout à coup. Il fit une virevolte, manifestation d'une réalité inhabituelle, invisible chez l'homme, souffle vital. La nuit était proche. En sourdine, ils entendaient la barcarolle amoureuse des contes d'Hoffmann. Ils étaient plongés dans une contemplation de cette Vierge sublime. Ils n'étaient pas des saints pourtant. C'est alors que le lutin s'adressa à eux, en des termes choisis : « Vous êtes à la Conciergerie. Soyez les bienvenus ! » Des enceintes invisibles, datant du Moyen Âge, se mirent à diffuser, toujours en sourdine, de la musique composée par un troubadour (tiens, ça ressemble à une visite guidée, ou audio touristique, se dirent-ils de concert. Mais, mise à part cette courte réflexion, ils ne trouvèrent rien à redire à l'accueil qui leur était fait. Bien vite, ils se turent. Pour écouter. Ces tours de passe-temps sont parfois intéressants. Ils vous font faire une excursion dans votre prison. Et puis, le droit de citer ne leur avait pas été accordé.)

La voix du lutin, qui s'était tue, un instant, devant les regards dubitatifs des deux invités malgré eux, cette voix, plutôt amusante reprit : ce palais fut longtemps considéré comme un centre où les énergies de haine se meurent (dans une prison est-ce bien naturel ?) mais où les énergies amoureuses peuvent se décupler (la grande évasion ?) Il est composé de quatre tours. La première, où vous avez porté Ève aux nues tout à l'heure, dispose de l'une des perfections, celle du carré, symbole de la matière, du corps et de la réalité (tiens, il nous sert du Jung maintenant, ça ne nous rajeunit pas. Ils se faisaient l'un à l'autre ce type de remarques, toujours sans parler. Leurs yeux, miroirs de leurs âmes, se souriaient, avec simplicité.) Le lutin poursuivit... Le carré, c'est l'homme, *animus*, les désirs, les passions, le Feu, sacré. Le carré c'est aussi la Terre, le troisième élément (tiens, la Terre n'est pas ronde ?) Feu, Air, Terre, Eau... (un autre commentaire off : À quand un film bollywoodien sur le cinquième élément ?) La tour de l'Argent, où vous avez pu apprécier Vénus, a pour base un cercle, cycle féminin des saisons. Le cercle, c'est la perfection du corps de la femme, *anima*, l'Air et l'Eau. Un véritable trésor de rois... Pendant que le lutin achevait son discours, interminable, les secondes s'effilochaient sur le cadran de l'horloge voisine, une clepsydre qui ne jouait pas avec le Feu, mais avec l'Eau. Le lutin précisa : sauf dans le cas où vous auriez des questions, je ne veux pas vous mettre à la torture, aussi je ne vous imposerai pas la visite, guidée, de la tour Bon-Bec. Je vous invite à méditer sur l'amour, puisque tel est votre choix, semble-t-il, et à nous faire, d'ici quelques temps, une seconde visite. Pour l'heure, dans quelques secondes vous retrouverez le Louvre. Puis, sans autre forme de procès, révolutionnaire ou non, il disparut. Une araignée du soir courait sur les dalles de la salle, à nouveau embrasée par les rayons du soleil couchant. Ils eurent encore le temps de sauvegarder sur une toile virtuelle tous les tableaux merveilleux, envoyés aujourd'hui en ce lieu, par les dieux ? Enfin, la troisième tour disparut elle aussi. Ils se retrouvèrent, face aux noces de Cana du Véronèse. Le Louvre allait fermer ses portes. Avant de quitter le musée, ils obéirent au lutin. Sur leur amour, ils se penchèrent. Comme sur le berceau du nouveau-né. Main dans la main ils échangèrent des regards, intenses, jusqu'au tréfonds d'eux-mêmes. C'était presque insoutenable.

Tout un jour, il avait admiré des corps de femmes. Il avait apprécié d'autres regards. Il avait été illuminé par des sourires. Il avait adoré un visage de sainte. Son annonce, il la ferait à sa dame. Sans histoires, sans paroles. Sur une simple œillade attendrie. Les yeux des femmes ont d'infinies tendresses. Parfois. Ils voient différemment. Ils perçoivent autre chose. Comme ceux d'une chatte, sur un toit forcément brûlant, ils discernent, dans l'obscurité, là où les yeux des hommes n'y voient goutte, des secrets jusque-là bien gardés.

Un trompe-l'œil peut en cacher un autre. Pendant qu'il contemplait ses beautés et les mystères féminins qui en sont la clef, son amante s'était tue. C'est lui qui rompit le silence :

- Tu as vu ce que j'ai vu ?
- Oui. J'ai vu d'autres choses encore. J'ai vu défiler des hommes. Ils étaient nombreux. Peints sur de grands tableaux. Ils étaient beaux. J'ai admiré leurs visages. J'ai aimé leur force. Ils étaient des héros.
- Ceux de la guerre ?
- Non, ceux de la vie. Ils n'étaient chaque fois pas tout à fait toi, mais ils te ressemblaient.

De cette double épreuve des images, des tentations, leur couple, encore balbutiant, sembla sortir vainqueur.

De Paris à Chantilly, et jusqu'à leur petit château, un orage les accompagna de son tonnerre et les illumina de ses éclairs. Sans calomnie, ce fut la foudre, la tempête, rien ne l'arrêta, comme un air nouveau prérévolutionnaire. Ce fut une tornade, un élan brusque, un assaut. C'était là l'exigence de leurs sens. Longtemps, ils s'étaient cherchés, recherchés. Par un miracle qu'ils n'expliqueraient pas, leur inconscient, commun, avait accepté de leur révéler, en ce jour magique, certains secrets jusque-là oubliés, ensevelis. Ça n'avait pas été sorcier. Ils avaient simplement fait le tour d'une prison. La leur ? Au début de cette journée, ils avaient donné libre cours à leurs cœurs. Puis l'art et la métaphysique les avaient guidés. Ils pouvaient désormais perdre leurs esprits, leurs âmes enlacées ils conserveraient. Ils avaient hâte maintenant de rendre la liberté à leurs corps. Toute la nuit, ils s'aimèrent. Il respira tout son être. Jamais corps de femme ne s'était ainsi donné à lui. Dans l'amour physique, ils retrouvèrent la liberté de l'âme vagabonde, curieuse.

### III

*« L'âme désire demeurer avec le corps qui lui revient,  
car sans les instruments organiques de ce corps,  
elle ne peut rien faire ni sentir. »*  
Léonard de Vinci

Corps de femme... Après le feu du ciel et le tourbillon du mistral, après l'étourdissement d'un morceau de musique de nuit, amoureuse, bercés par la viole de gambe de Sainte-Colombe, ils s'étaient endormis sur une promesse, faite, à l'envers, sur leurs lèvres, celle d'avoir le lendemain, et, par tous les matins du monde, un réveil gagnant. Jamais ils ne renieraient les légendes. Jamais ils ne renonceraient aux joies de leurs corps. Anéantis leurs corps ? Oui, par cette ardeur sexuelle qui les avait créés, les avait unis, les faisait renaître, pour un moment seulement. Toujours ils devraient rebondir. Balles de ping-pong roses et bleues. Près d'un bonheur du jour, de grand appétit, ils petit-déjeunèrent. Un chocolat et deux croissants. Dans le parc ils se promenèrent. Dans la lumière, elle se mit à jouer avec son ombrelle. Au jeu des questions-liaisons non dangereuses ils s'amusèrent :

- Si tu étais une saison ?
- Je serais Ninon.
- Si tu étais un arbre ?
- Tu ne devines pas ? Je serais un pêcher...
- Si tu étais un art ?
- Celui de la Renaissance italienne.
- Un acte ?
- Le dernier d'une comédie... À ne pas manquer.
- Une qualité ?
- La fécondité.
- Si tu étais un amour immortel ?
- Je rêve depuis toujours d'un amour immortel...

Ils inventèrent des jeux magnétiques, e-mantiques, érotiques. Dans leur douce retraite, les journées s'écoulaient. Puis, la nuit venue, de sa tendresse, il la couvrait, de ses caresses elle le troublait. Elle n'avait de cesse. Chaque jour, l'oie sacrée chantonnait sur leur passage. Voix céleste ? Chaque jour, leurs âmes échangeaient des secrets. Ils buvaient de l'ambrosie. Alors, sans relâche, aux sources de la vie, de nouvelles énigmes naissaient. Ils préservaient ce mystère. Leurs êtres communiaient : tout ce qu'ils avaient cru impossible, se réalisait. À jamais ? C'est vrai que leurs corps n'en finissaient pas de s'unir. Et c'était là un don soudain de la vie qu'il fallait à tout prix sauvegarder, enregistrer sous la peau. Il avait eu tant de peine pour l'Alissa de Gide. La porte est étroite ? Peut-être, mais il faut savoir l'ouvrir. Rien que pour eux ? Non, il est des secrets qu'il faut révéler. Elle avait voulu s'émanciper. Il croyait l'être. Il avait toujours adulé la liberté mais il ne concevait pas la vie sans la femme. La liberté à deux... Le clin d'œil de cette autre, un doux miroir, on est si forts à deux. L'alouette des premiers matins n'était pas revenue. Aujourd'hui, sans lui, elle ne voulait pas

s'émanciper. Sans un mot, dans ses yeux, où de douces vagues venaient éteindre les incendies nés de la passion, il put lire qu'elle lui proposait la vraie vie. Puis les vagues, à leur tour, venaient mourir dans le plaisir de l'amour. Ensemble, pour de vrai, ils allaient pouvoir s'émanciper. Elle était sa louve éternelle. Mais les sages, sages humains, les autres, les laisseraient-ils vivre leur vie, solitaires à deux, affranchie, déliée, cachée, avec leurs futurs louveteaux ? Il ne fallait pas éclabousser les autres avec son bonheur. Vivre heureux... ?

Avant toute orientation hâtive, après la tentation née des images, ils devraient subir la grande épreuve. Celle du voyage, de la séparation. Initiation, initiation, quand tu nous tiens... (Ce passage n'est pas sans rappeler le stoïque Vigny et cette fameuse scène où le loup se meurt seul mais ne se rend pas. Ici, nous entendons cependant inventer, donner une suite favorable à la demande de ce couple de l'amour sans abri, de l'amour encore fragile, de l'amour sans domicile fixe.) (Notons que cette demande, est de l'ordre de la prière, elle ne peut être formulée administrativement) (Nous ne chassons pas les loups, mais les passions négatives condamnées par Spinoza. Le lecteur familier pressent peut-être à ce moment du récit, une scène, finale. Il pressent bien... Il est probablement soulagé. Une initiation, c'est bien. À condition qu'elle ne se prolonge pas au-delà de l'éternel amoureux. Nous allons donc tenter d'achever le combat. On achève bien les journaux des parieurs) (Comme nous n'en sommes qu'au début, il nous faudra appliquer le slogan bien connu « continuons le combat » tel un onguent utilisé au Moyen-Âge par le tourmenteur-juré pour calmer les blessures. Mythe du gladiateur, mythe du gladiateur, quand tu nous tiens... Du pain et des jeux. Qui sera éliminé ce soir ? Pour le savoir, au sein de de cette société de l'intégration-exclusion, il vous faudra allumer votre poste récepteur. De tous temps, les loups ont été chassés, pourchassés, sauf en Mongolie, m'a dit Zula.)

Donc, un jour, seul il partit. Elle ne leva pas au ciel ses grands yeux bleus mouillés de larmes. Ils s'étaient promis de continuer à rire. Elle loua une chambre mansardée. Près de la Conciergerie. Pour qu'il revînt, parfois, plus vite, elle lui faisait parvenir des e-mails. Cela lui donnait des ailes. Pour s'envoler, chaque fois plus haut, dans les cieux, c'était merveilleux. Là-bas, là où il allait, pour retrouver le rire, il convoquait son joli sourire. Elle l'accompagnait. Quand son cœur le lui rappelait, elle lui envoyait une fleur douceur. Pendant quelques secondes, il lui céda son cœur, et des floraisons s'envolaient vers elle, par milliers. Leurs destins ainsi s'accouplèrent. Il revint. Enfin. Jamais plus ils ne se quitteraient. Suivant les recommandations de Spinoza ils favorisaient les pensées les plus riches, ils chassaient les passions tristes (encore Spinoza ? Eh oui, à l'académie des grands philosophes, on ne change pas d'étoiles tous les trois mois. Les budgets de communication sont plus limités. Grâce à l'astrophysique, on le sait désormais, aucune étoile n'est éternelle. Mais, aussi sidérant que cela

puisse paraître à un métaphysicien, certaines d'entre elles, connaîtront une longévité insoupçonnable.)

Il est temps de revenir aux affectations positives de nos héros, comme des bouquets de mugets qui réveillent les sens au printemps. Dès la rosée, alors qu'elle était encore endormie, sans partage, sur un grand nuage, des fruits il cueillait. Vers elle, il les portait. Dans son panier aux lettres d'amour elle les recevait. À son réveil, ils abolissaient les distances. À nouveau ils s'unissaient. Physiquement. Alors, tendres et sereins, les sens apaisés, ils écoutaient la musique de Bach, Vivaldi. L'amour, la musique en prime. L'amour, beaucoup. Leurs esprits jouaient au chat et à la souris. Ils ne seraient jamais des philosophes ? Non, mais ils liraient les meilleurs. C'était quoi être sages ? Ils ne savaient pas être seuls. Mais ils savaient être tous les deux. Ils ne pouvaient renoncer au plaisir d'être l'un près de l'autre. Ils y étaient bien. Ils s'éloignaient parfois, on l'a vu, pour mieux se rapprocher, se respirer fort, longtemps. Qu'il aimait, avant ou après l'amour, contempler le corps dévêtu de sa belle, ses seins toujours triomphants, comme des mystères gagnants, le galbe de ses hanches, ses jambes au dessin parfait, comme des symboles de victoire. Elles menaient vers cette toison d'ange blond chanté jadis par un poète de l'amour et de la solitude. Aujourd'hui disparue ? Le corps, n'était-ce pas aussi ce modèle proposé à l'homme par Spinoza ? (Oui, encore lui, faudra vous y faire.) Le corps, cet inconnu ? Depuis qu'il avait rencontré son corps à elle – elle, son unique secret bien gardé, sa seule préoccupation toute blonde –, depuis, il méditait sur cette idée : sur la puissance de séduction du corps féminin. Il avait toujours été fasciné par la femme, d'abord par son visage, cette première image offerte par Dieu aux hommes à l'école de leur vie. Mais, depuis qu'il aimait totalement une femme, émancipée, cette séduction prenait une valeur inattendue. Si, sur le visage d'une femme on parvenait à ouvrir des fenêtres, vers son âme, alors sur son corps les portes les plus mystérieuses s'ouvraient. Vers d'autres mondes. C'était un jeu de pistes. Leurs deux corps s'étaient trouvés d'instinct, ils s'étaient rencontrés. Elle était belle, elle était romanesque. Ils s'étaient plus. C'était convenu, joué d'avance ? Ils s'étaient aimés. Alors, pour la première fois, il l'avait appelée Sylvie, à cause de son cou blanc. Elle ressemblait à Marie.

(Précisons que le prénom de l'amant doit rester secret. Tout au plus l'auteur peut assurer le lecteur qu'il ne peut s'agir de Paul. D'abord, parce que pour éviter tout naufrage inutile – la vie est trop courte –, l'auteur préfère les histoires d'amour qui finissent bien. Il a déjà eu l'occasion de le préciser. Par ailleurs, le lieu de la présente intrigue n'est pas unique, et donc non classique, mais surtout l'histoire se déroule à Paris, ou presque, pas sous les tropiques.)

Pourquoi leurs cinq sens n'avaient-ils plus cessé de nourrir leur commune imagination ? Passions de l'âme, puissance de l'esprit. Illusions de la

conscience ? Ironie de la vie. Qui se moque de qui ? Un sixième sens qui reposerait sur une alliance. Celle de l'entendement et du cœur. Dès qu'il l'aimait, sa voix intérieure murmurait : « Tu ne seras pas mon esclave. » Sa voix à elle, silencieuse, répondait : « Je ne serai pas ton tyran. »

Ils se contenteraient de ces deux commandements. Ils continueraient à jouer leurs corps à corps. Avant le cœur à cœur ? Sans peur. Sans se faire le moindre reproche. Gente dame et gentil chevalier. (Il manque un personnage ? C'est logique puisqu'ils n'avaient pas besoin du prêtre) (Ce dialogue aurait-il été inspiré pour eux par Spinoza ? On peut être dubitatif. Non, il a été créé pour tous les amoureux de la vie à deux.)

Nos amants du Louvre étaient-ils en route vers la sagesse du corps ? Le corps savait tout. Il avait raison. Il nous avertissait. Il avait des prévenances, des pré-séances, des allégeances. Il envoyait des messages. Si on ne lui cachait rien, il révélait ses secrets. Jamais son mystère.

Que le lecteur fidèle ne s'impatiente pas, la scène finale, celle des corps, libérés, émancipés, cette scène ne va pas tarder à renaître. Elle se profile déjà... Telle une silhouette. (Précisons qu'il ne s'agit pas d'un fantôme, elle n'a pas été condamnée à errer éternellement.) Dans un premier temps, elle se déroulera à la Conciergerie, puisque c'est le lieu où notre ami le lutin a fixé leur second rendez-vous. La scène sera musicale (il nous reste à choisir la musique.) Et dansante. Elle rappellera Ravel ou Matisse, ou Tchaïkovski. On aura droit à tout un corps de ballet ? Non, deux corps simples suffiront. L'alchimie de l'amour fera le reste. Si cette scène n'est pas encore prête, c'est qu'elle doit naître dans notre imagination. Avec fantaisie. Et dans celle du lecteur. Et puis, la mise en scène est un art difficile. Elle requiert beaucoup de temps. Et puis, nous pouvons bien l'avouer. Nous prenons plaisir, simplement, à prolonger le rêve. Encore quelques instants... Irons-nous jusqu'à l'extase ? L'amour le dira. Quoiqu'il en soit, nous allons passer, décemment, avec un petit morceau de méditation, sans tambours ni trompettes, mais avec musique, baroque, du petit château aux portes de Chantilly à la chambre mansardée voisine de la Conciergerie. En effet, Sylvie n'a pas souhaité revenir (immédiatement) sur le lieu féerique de leur première évasion. L'amour doit pouvoir se contenter d'une mansarde ensoleillée et d'eau fraîche. La vie de château, on l'imagine aisément, au sens propre, celle des princes et des princesses, n'est pas une fin en soi. Elle ne saurait durer infiniment. Elle provoquerait des vagues, des révolutions. Non, il fallait que nos doux rêveurs, désormais non solitaires, revinssent, non pas totalement sur Terre, (sur la planète bleue, la vie n'est pas toujours rose. C'est une question d'alternance. Même Picasso a connu des périodes alternées, rose et bleue), mais près des oeuvres d'art, ces diamants éternels. Pourquoi à la Conciergerie ? Parce qu'un lutin s'y promenait souvent et leur avait proposé d'admirer des tableaux

en provenance des collections les plus secrètes. Lutin, lutin, quand tu nous tiens... Pour des raisons pratiques aussi, de simple proximité. L'enchantement, le second, celui né au Louvre, les avait transportés dans celle salle du miracle où ils avaient pu admirer les merveilles du peintre. Ils avaient été éblouis, lui par tous ces corps de femmes exposés, par tous ces visages choisis par les artistes de l'Annonciation, elle, par la passion qui se reflétait dans les yeux des héros antiques. Soudain convoqués par le lutin, ils se retrouvèrent au jour dit (date non conservée aux archives virtuelles), au lieu dit (connu), pour achever ce conte (à l'envers.) Arrivés tôt au Louvre, la magie combinée de l'art et de l'amour, déclenchée par le même lutin, les avait ramenés dans cette salle secrète de la Conciergerie, depuis laquelle ils apercevaient cette même prison, la leur, avec option d'évasion permanente. Son regard à lui, d'homme amoureux de l'amour, fut à nouveau accaparé, pendant de longs moments, par celui de la vierge d'Antonello de Messine. Sylvie le contemplait aussi. Pouvait-on exprimer plus grand et surtout, plus beau mystère ? Celui de la vie, de la vie à venir ? Il était tellement fasciné que Sylvie s'exclama :

- Pouce, je t'aime !

Et elle se remit à l'aimer. Vierge elle serait pour Lui, pardon, pour lui. Toute sa vie. À chacune des prémices de l'amour physique. Elle continuerait à lui offrir ces premiers fruits de sa terre à elle, de son corps voluptueux. Et ces heureuses prémices, n'en déplaise au poète classique, n'annonceraient aucune tyrannie. Une telle forme de gouvernement des sens ne prendrait jamais racine en eux. C'était là leur sixième sens, décelé dans le sixième livre.

Quand ils s'éveillèrent, dans leur chambre mansardée, leurs corps s'étaient à peine quittés, séparés avec peine. Était-ce ce minuscule éloignement qui les avait réveillés ? On eût dit que, comme dans certaines légendes, un siècle s'était écoulé. À la vitesse de la lumière. Celle d'un coucher de soleil en hiver, que l'auteur aperçoit, étincelant, à l'envers, depuis sa fenêtre, en écrivant ces lignes. Un siècle écoulé, soit. Mais un siècle de bonheur. Ils s'étaient aimés. Combien de temps ? Et le soleil, au moment de s'esquiver, les réveillait. Et, le doigt sur la bouche, comme pour faire chut, Sylvie contempla le corps de son amant. Il se mit à trembler. Légèrement. Devenait-il un amant farouche ? Non. Elle se fit câline. Cahin-caha, telle Tsilla, elle rapprocha son corps à elle. Et leur danse reprit. Et la légende continua, danse séculaire. Vivante. Eternelle. Sacrée. Résurrection, résurrection, quand tu nous tiens... Touchés et transformés par l'Amour ils contemplèrent une eau-forte d'Amandine représentant *Tristan et Iseut*. Amour, es-tu toujours coupable ? Pour qu'il continuât à l'aimer, encore, elle devint cette reine, Silicia, changée en or, par la pierre philosophale, rendue à lui, pour lui, par son amour et son âme, immortelle, rayonnante, transparente, cristallisée. Pour qu'elle persistât à l'aimer, encore, il devint cet homme intégral,

spirituel, appelé de leurs vœux par les Humanistes, rendu à elle, pour elle, corps sain, esprit sain. Ils avaient décidé de toujours garder en eux ce désir de jouissance mêlé au sentiment permanent de l'amour idéalisé : les corps et les cœurs assouvis, l'esprit allié à l'amour. C'était ça la sagesse amoureuse ? En tout cas, le message de la mort de l'amour pouvait rester au Paradis, seul, ou dans les Enfers, avec ses complices... Dans l'hypothèse jugée la plus défavorable, il ou elle s'armerait d'une lyre, et, sans se retourner, esseulé dans les cieux, ou depuis les Enfers, son amour il sauverait. Sept petites notes de musique... Les mots parfois accusent. Ils peuvent quelquefois blesser. Plus qu'une pierre philosophale, la musique leur porterait secours. Elle serait leur bouclier contre les mots du dragon. Tels Saint Georges et Sainte Marthe, ils terrasseraient le monstre avec l'épée de l'art. Pour lutter contre l'épouvantail de la tristesse, chaque jour ils se tiraient mutuellement les cartes. Ils regarderaient dessous, pour surprendre leurs douces arrière-pensées, des messages sibyllins naitraient. Si l'on connaît tous les secrets on devient triste, alors ils se joueraient des mystères. Le soir, ils scruteraient le ciel. Ils y chercheraient la constellation Alpha et Oméga.

Un jour, alors qu'ils écoutaient, sous un parasol, un Messie hyperbolique (pas les paroles ou les paraboles de Jésus lui-même, en chair et en os, mais, en plein chœur, la transmutation de Haendel), ils connurent leurs plus belles larmes. Ils se trouvèrent soudain spirituels. Ils surent alors que le moment de s'unir corps et âmes était enfin venu. « Pouce je t'aime » était devenu leur cri de ralliement. Pour cette union physique en continuum qui allait leur offrir la plus belle des relations métaphysiques, tous deux choisirent de s'aimer sur les accords de la musique de Vivaldi. (La scène finale ne pouvait être, le lecteur l'aura peut-être pressenti, qu'une scène d'amour. Dans les contes à l'envers, fini ou infini, l'amour est d'abord émancipation.) Le prêtre roux vint donc les bénir au son de ses sonates de chambre pour deux, à un lit. La basse continue, c'était leur désir lancinant, leur volupté, les notes hautes des violons, les premières manifestations de leur plaisir, les notes plus hautes encore, celles des flûtes, la paillardise, friandise suprême, enfin ce fut la découverte d'une extase enfin humaine.

Il aima son corps comme il ne l'avait jamais aimé. Comme jamais il ne l'avait rêvé, elle aima son corps. Ses cheveux blonds cendrés l'affolaient. Ses formes divines de femme de quarante ans furent d'une volupté inoubliable. Ses seins étaient à nouveau vainqueurs. Sa peau d'une douceur extrême, presque crispante. Tous leurs sens se disputaient l'ivresse des corps. Des forces jusque là inconnues semblaient se rejoindre dans la danse qui les attirait l'un vers l'autre. Symétriques, leurs mains virevoltaient. Ils se respiraient. Ils écoutaient. Bientôt débordante, la musique baroque accompagnerait leur étreinte. Ils atteignirent la félicité des corps. Sur le balcon, les oiseaux s'étaient tus. Ils s'aimaient eux

aussi. Alors commença de courir, inattendue, une fugue de Bach. Les oiseaux s'envolèrent. Leurs corps mêlés, leurs langues se séparèrent, un court instant seulement, et, d'un même rire, ils se dirent : « Pouce, je m'émancipe ». Ils aimaient la métaphysique. Surtout après l'amour. Mais, sur aucun principe ils n'allaient à cheval. Comme tout un chacun, ils trouvaient des charmes à la vie de château. À deux. Les yeux dans les yeux. Non loin de Chantilly.

## Nuitine

*« Les femmes nous donneraient le plus grand bonheur de contemplation si le diable n'allumait pas toujours le désir au bout »*  
Barbey d'Aurevilly

Nuitine n'était pas née en Chine. Mais elle était câline. Elle venait de l'Orient. Ils s'étaient rencontrés dans le ciel de Moscou. Le vol Air Freedom AF 1945 les ramenait vers Paris. Dans l'avion, elle lui avait gentiment proposé du vin de Champagne. Il aimait découvrir les bulles de la flûte enchantée. Il adorait les faire éclore. Surtout, quand, à l'intérieur de l'une d'entre elles, une jolie femme brune s'abritait. Elle s'était à peine dévoilée que déjà il percevait une promesse. Déjà il se racontait une histoire. Il était sur un petit nuage. Il inventait mille et une nuits d'ivresse. Il se disait qu'ils se ressemblaient.

À leur retour sur Terre, il ne l'oublia pas. Elle non plus. Pour lui, c'était merveilleux. Pour elle, inaccoutumé ?

Jamais il n'avait donné rendez-vous à un si joli petit retard de tendresse. En fait, c'était elle qui avait fixé les détails de ces premières retrouvailles. La femme souvent propose. Souvent elle dispose aussi. Ce qu'il pressentait en elle, c'est qu'elle aimait la vie. À pleines dents. Elle aimait croquer la pomme. À grands coups de sourires. Des sourires profonds, doux, attirants, tentateurs. Engageants ? Sans cesse, elle lui souriait. Jamais il ne se lasserait d'épier ces incroyables lueurs fugitives qui dansaient dans ses yeux si verts. Couleur de l'espoir ? Ni de contempler ces épais cheveux noirs qui nimbaient l'ovale de son beau visage. Comme un rivage parfumé entoure une eau limpide.

Paris, rue Marbeuf.

À nouveau, il la contemplait. Il admirait l'enveloppe de soie. Il lui tardait de lire les lettres de noblesse féminine qui se cachaient à l'intérieur. Question d'étiquette. Il écoutait le timbre de sa voix. Plus que ses paroles, ce timbre annonçait une femme libre. Affranchie ? Privilégiée ? La société semblait avoir exemptée Nuitine des corvées féminines. Elle n'était pas assujettie. Pourtant, elle observait le silence. De façon distraite, elle semblait explorer les lieux. Ses grands yeux s'emplissaient de lumière. Il la suivait du regard. Les paroles qu'ils allaient bientôt échanger restaient pour le moment prisonnières. C'était un déjeuner insolite, agréable, presque étrange. Intemporel. Tragi-comique. Ils étaient comme des inconnus qui, cependant, se seraient reconnus. Déjà ? Appartenaient-ils au même monde ? Il ne s'était pas trompé ? Malgré les apparences ? Qui pourrait le savoir ? Curieusement, ce jour-là, la pensée primait sur la matière. Parfois c'était l'inverse. Hasard ? Dans ce lieu très à la mode, il n'y avait aucune ambiance musicale. Cela rendait l'atmosphère quelque peu inhabituelle, silencieuse, surréaliste ? Des photographies de Man Ray ornaient les murs blancs du restaurant. Non loin de leur table, il aperçut un double nu de

femmes. Blanc et rose. Flamand ? Non. Quoi qu'il en soit, ce tableau aux teintes pastel attirait particulièrement son regard. Il en ferait l'acquisition ?

Il lui avait apporté un livre sur la peinture. Magritte. À dévorer des yeux. Comme elle. Pour elle aussi, il avait choisi un roman. Une histoire d'amour. Pour de rire ? Pour lire ! Entre les lignes ? Elle avait apporté sa beauté. Pour lui ? À dérober ? Comme un fruit offert à sa volupté ? Tous ces détails lui semblaient hors de saison. Au-delà de la raison ? Jamais il n'avait assisté à si belle messe. Des trois oraisons, il avait toujours préféré la secrète, jaculatoire et silencieuse.

Au-delà des yeux de biche, une petite fenêtre était entrebâillée. Ce bel ajour laissait deviner un charme intérieur, un éclat intimiste, propre à la confiance, de la délicatesse, une élégance plutôt rare, de la noblesse, un parfum de femme, inévitable, du piquant, de la pureté, de la poésie, un art de la séduction, en un mot, toute cette richesse de la femme inventée par l'Orient. À travers la petite fenêtre, il crut aussi apercevoir le visage de certaines saintes, comme avaient su les peindre les maîtres du Moyen-Âge. Sainte elle serait, parce que distincte, selon Jehovah. Sainte elle deviendrait, puisque son cœur vénérât déjà la femme qui possédait un tel sourire. Ses cheveux étaient couleur de jais, comme l'innocente brebis noire immolée par les Anciens. Comme les mille et une nuits d'Allah elle était un commencement, la source de toutes choses. Bientôt, elle lui apporterait la bénédiction des dieux celtes. Elle serait divine.

Voilà tout ce qu'il savourait. Déjà. Se l'avouerait-il ?

Les mets qu'ils venaient de commander leur semblaient irréels. Ils n'avaient pas d'importance. Seuls les fruits que Nuitine avait désiré contempler s'étaient étalés devant eux. Comme une nature morte. Lorsqu'ils s'éloignèrent de la table, de tous ces fruits, il ne restait qu'une pomme. Rouge. Reine. Elle n'avait pas été croquée. Le serait-elle un jour ? Nuitine prit congé. Avec beaucoup de cette gentillesse qui savait le conquérir. Ils convinrent rapidement que ce serait elle qui le rappellerait. Après avoir lu le roman... Quand elle s'en alla, il se dit qu'il ne la reverrait plus. Curieusement, il n'était pas triste. Envahi simplement par une nostalgie naissante.

Et pourtant, à quelque temps de là, Nuitine l'appela. Avait-elle lu le roman ? Après qu'elle eût raccroché, il rendit grâce à Dieu, sur la Terre et dans les cieux. Dans l'avion à destination de Moscou, il écouta *Le Messie* de Haendel. De concert, avec tout son cœur, et des larmes plein les yeux, il entonna l'Alléluia formidable. L'avion atterrit. Sa joie demeura.

Un second déjeuner était prévu. Sur l'herbe ? Au jardin du Luxembourg. Lumineux. Ensoleillé ? Pendant un court instant il put l'espérer. Mais, comme dans une jolie chanson déjà lointaine, l'orage fit tomber sur eux toute la pluie du ciel. Et de l'été. Une seconde impression naquit. Sous un éclair. Malgré le peu de lumière. Retrouvailles sous la pluie, retrouvailles heureuses. Ses yeux à lui prirent quelques photographies. Elle accepta un autre rendez-vous.

Paris, rue Fontaine.

On parlait beaucoup de ce nouveau restaurant, en particulier de sa décoration, des peintures qui y étaient exposées. Des natures mortes de Philippe Destors invitaient à la méditation. Nuitine reçut un autre livre. Des nouvelles poétiques. Courtes. À lire. Pour sourire.

Comme lors de leur premier déjeuner, les mets qu'ils commandèrent leur parurent virtuels. À vrai dire, ils n'étaient que prétexte. Ils n'étaient venus, l'un vers l'autre, que pour se parler. Et puis, Nuitine se trouvait bien partout. Cette fois, ils échangèrent un petit carrousel d'idées, amoureuses. Ce fut charmant. Ce fut désarmant. S'il aimait la compagnie de Nuitine, il aimait aussi à l'imaginer loin de lui. Libre. Là où elle était, elle respirait l'air pur de la vie. Très haut. Dans le ciel. Bien qu'elle fût face à lui, près de lui, c'était lui qui s'éloignait. Il était avec elle. Il était très heureux. Il s'absentait cependant. Avec sa permission ? Il en était déjà à dessiner un futur avec elle. Il aimait l'avenir. Parfois plus, parfois moins que l'imparfait ou le passé simple. Quant au présent, sa force résidait dans la prime de jouissance, dans cet usufruit accordé sans délais par la nature aux corps affamés. Elle lui posait un grand nombre de questions. Il répondait, tout en écrivant, dans sa tête, de nouvelles scènes, pour une pièce de théâtre qu'il ne pourrait interpréter qu'avec elle. Voici, extrait de cette pièce, un tout petit morceau de dialogue imaginaire. À partir de l'imaginaire, le lecteur pourra, (en tout cas, c'est ce que souhaite l'auteur), faire une incursion, aussi courte que possible, dans ce réel tant redouté. Pour pouvoir situer la scène au mieux, il convient de savoir que les deux amants-amoureux-en-devenir, se sont donné rendez-vous dans un salon de thé. Ils sont assis l'un en face de l'autre. Vous êtes au théâtre ce soir. Les décors sont, pour partie, de Roger Halte au Lapin, et pour l'autre, empruntés à ceux d'Alice au pays des merveilles.

Voici la scène, qu'on s'est efforcé d'écrire comme un petit ruisseau animé :

Elle prend un café. Double et long. Long comme son corps. Il commande un expresso. Fort comme son imagination. Son imagination d'elle. Leurs mains parfois se rencontrent. Elles aussi. Souvent ? Elles témoignent, chez la belle, d'une douceur de peau peu commune. Il imagine ses caresses. Elle dit qu'elle est

venue pour l'écouter. Il répond qu'il échangera volontiers ses mots contre ses paroles. Mais d'abord, la contempler. Sans le lui dire. Pour qu'elle soit belle comme elle-même.

Voici le petit morceau de dialogue :

- Si, d'aventure, tu souhaitais me revoir, alors je ferais naître un tourbillon.
- Une rencontre du troisième type ?
- En quelque sorte. Mais, dis-moi, cette rencontre aura-t-elle lieu ?
- Bientôt, je crois.
- Alors, il y aura un troisième livre. Un portrait de femme. Unique. Multiple. Diabolinesque ? J'ajouterai une fleur à mon jardin. En secret.
- A chaque rendez-vous, je me dévoilerai, un peu plus. Toi aussi.
- L'un après l'autre.
- L'un pour l'autre.
- Un petit morceau de notre intimité surgira. (C'est amusant tous ces petits morceaux, de dialogue, de scènes intimes... Un vrai petit patchwork... Un petit bout de film ?)
- Tu me demanderas la permission ?
- Bien sûr. On devrait toujours se demander la permission. Avec pudeur.
- Pour préserver une autre part de mystère.

Nous interrompons ici cet échange qui, on le sait, n'a de véritable valeur qu'aux yeux des amoureux. On se dit des choses, toujours les mêmes..., toujours gentilles ? On croque des pommes. Des vertes. Des pas mûres ? On les voudrait rouges. Comme des roses qu'on offre, qu'on reçoit.

Ils étaient maladroits ? Peu leur importait. Car l'assurance, le geste sûr, étudié, presque technique, abolit l'émotion, ce privilège des âmes dévorées par leur imagination. Maintenant il savait qu'elle aimait les endroits et les scènes dits insolites, les livres inhabituels. Elle avait lu son roman. Elle avait mis un petit morceau de son cœur dans l'ouvrage. (Encore un petit morceau ? Quand je vous dis que l'amour est un patchwork.) Elle lui dit avoir aimé le restaurant *La Pomme*, celui du roman. Elle semblait presque intriguée. Il lui proposa de l'emmener dans cet endroit qui n'existait que dans son imagination. Il l'invita à fermer les yeux. A sa vive surprise, après un très court sommeil, ou bien était-ce lors d'un songe-minute, elle se réveilla dans une pièce meublée dans le style du Moyen-Âge flamand. Elle était assise à une table dressée pour elle et lui. Était-elle la Diaboline du livre ? Non, elle était Nuitine. Avait-il fait usage d'une baguette magique ? Sans crier gare ? Était-ce l'attraction du train fantôme ? Non. A sa grande joie, et à certains détails, elle sentit qu'il l'avait transportée dans un lieu proche de son rêve à elle. Un lieu parsemé de dentelles de Bruges,

où les anges faisaient pâlir ceux de la chapelle Sixtine. Peut-être se trouvaient-ils dans un autre salon du restaurant ? Le beau timbre de voix de Nuitine résonna à nouveau. Alors, sans tambour ni clairon, ni trompette, ajustant et polissant ses lentilles, il commença à lui parler de Spinoza. Comme, quelques années auparavant, cette fois-là, tambour battant contre ses tempes, il en avait rebattu les oreilles, au dessin remarquable, d'une autre belle, Céline, cette femme aussi blonde que Nuitine était brune. Ils dînèrent ? Elle ne s'en souvient plus. Leurs vies paraissaient flotter dans les airs, bercées, guidées, par une musique aux accords fantastiques. Lorsqu'ils se séparèrent, sans regrets ? il vit que leur amitié, leur connivence, avaient grandi. Dès lors, il espérait pouvoir voir s'épanouir entre eux une fantaisie amoureuse. Des étreintes, un jour, bientôt ? Mais surtout de la liberté. Aucune chaîne, fût-elle en or. Seulement, autour de son joli cou joli. Rêvant de la naissance de sa gorge déjà offerte, il composerait un collier parfumé. Seulement. Vahiné elle deviendrait. Pour illuminer sa beauté. Avant l'amour. Mais ne pas l'attacher. Plus tard, chaque fois que leurs corps voudraient se confier l'un à l'autre, il retirerait le collier. Délicatement. Pour permettre à ses baisers de courir tout autour de son cou, d'arriver jusqu'à sa nuque, de la parcourir, puis de revenir vers la naissance de ses seins, puis de descendre vers une autre naissance, celle du monde, plus mystérieuse encore. Un grand secret lui serait révélé ? C'est tout l'univers qui leur serait accordé ? Mais c'était là un rêve. Un rêve fou ? Autour de son cou à lui, il l'accrocherait... Il rêvait d'une histoire où l'amour se cristalliserait. Doucement. Un amour né chez Tiffany, différent ? Un amour avec des notes de têtes légères. Deux têtes folles ? Offertes par la Belle aux traits orientaux, aux cheveux noirs, parcourus de reflets auburn. De sa joie simple cet amour accompagnerait les amants insouciantes. Avec, en guise de retiens-mon-cœur, un gros bouquet d'amitié amoureuse, cueilli et déposé, par l'homme joyeux, sur l'autel de sa fleur préférée. Cet amour, sensuel aussi, sentirait bon la vanille. Enfin, il rêvait que tout ce qu'ils pourraient construire ne fût pas, un jour, détruit. Par la vie ? Par des hommes et des femmes. Aux fenêtres de la jalousie. Il rêvait d'un amour fleuri avec des roses du Maroc. Leurs pétales étaient courtisés par des grains de café venus de la profonde et chaude Arabie. Des grains de folies ? Comme dans ce parfum où son ami Jean avait fait jaillir une femme. Avec d'innombrables variétés d'élégance. Comme nul autre poète ne l'avait fait avant lui. Il savait que lorsque Nuitine aurait ôté son infime et dernier vêtement, cet incroyable parfum resterait prisonnier de son corps. Elle serait sa rose du désert, sa rose des sables, sa rose des vents. Il en perdrait parfois la boussole. Elle serait son diamant. Taillé sur mesure. Elle serait son Moulin Rouge. Son monde fantasmagorique. Construire. Ne pas détruire. Décorer la vie. Chaque jour. Avec des couleurs. Avec des sourires. Avec des éclats de bonheur. L'illustrer. Avec des photographies classées en désordre dans leurs boîtes à images. Des photographies, il en prendrait des milliers si elle le lui demandait. Ce qu'elle fit. Il souhaita alors, comme Félix, comme un éclair heureux, voir surgir un p'tit bonheur. Il partirait,

mais toujours il reviendrait. Il aurait tant voulu qu'elle pût voir à jamais le soleil dans sa demeure. Qu'elle pût parfois s'y dorer. Comme une perle rare. convoitée par le gentil plaideur, désormais sans racines, qu'à ses pieds, il était devenu. Il y eut, tout à coup, sur les lèvres de Nuitine, cette phrase inattendue : « Un jour, peut-être, je te dévoilerai mon corps ». Elle n'attendait pas de réponse. Cependant, elle eut la liberté d'interpréter, l'espace d'un court instant, l'un de ces regards que fait naître la gourmandise.

Il en était là de son rêve lorsqu'elle lui dit devoir prendre congé. Elle se justifia. Il lui dit qu'elle n'avait aucun besoin de s'excuser. Elle lui rappela son récent engagement de photographe amateur. Il répondit que dans la mesure où il avait déjà flashé sur son beau visage, il se trouvait tout disposé à fixer ce dernier pour l'éternité. Elle paraissait triste mais elle lui sourit. Elle fit, depuis ses yeux, de doux adieux. Il la regarda effacer sa silhouette. Avec lenteur. Sereine ? Une dernière fois, le mouvement ondulatoire de ses hanches attira ses regards. Pour calmer l'excitation de son esprit il écouta une cantate baroque. Puis une seconde. Son baladeur le guidait. Il brûlait. De désir ? La voix pure et sonore du soprano dramatique l'apaisa.

Les jours s'effiloçaient. Parfois, il pensait à elle. Parfois il voyait des e-mails tomber du ciel. Comme ces étoiles filantes qui semblent toujours arriver de l'Orient. Un très court instant, le visage et le sourire de Nuitine venaient frapper à la porte de son souvenir. Et elle, est-ce qu'elle pensait à lui, parfois ? Par une nuit constellée, il reçut un courrier électronique urgent, en provenance de `nuitine@longiligne.com...`, le courrier qu'il attendait depuis toujours. Elle proposait de se revoir. Pour une séance photographique. Dans ce même jardin du Luxembourg qui avait fait tomber sur eux toute la pluie de la vie amoureuse. Cette fois-ci encore, il commanda un grand soleil. L'astre en or finit par arriver. Avec un léger retard. Elle ne demandait pas la lune. Alors c'est lui qui s'excusa. Il prétendit avoir apporté, pour elle, ces milliers de fleurs qui les entouraient. Ils portaient en bandoulière, lui son appareil reflex, elle, son sac à main Rykiel aux mille et un rivets dorés. Lui qui n'osait pas lui écrire, lui qui déchirait tous ses innocents poèmes pour elle, il la mitrilla littéralement de son objectif. Chaque image était comme l'exploration d'un monde inconnu. Celui de Nuitine. Elle souriait. Forcément. A pleine vie. Naturellement... Elle ne posait pas. Elle s'éloignait. Elle revenait. Fugace. Elle s'enfuyait. Encore. Avec cette lenteur fascinante qui n'appartenait qu'à elle. Elle se retournait, virevoltait. Il la laissait libre au milieu des fleurs. Il prit des milliers de photographies. Peut-être même davantage. Nuitine sentit qu'avec lui, elle était une autre femme. Lorsqu'il eut développé ces innombrables portraits impromptus, sans apprêt, elle fit la connaissance avec une autre elle-même. Avec sa sœur, jumelle ? Peut-être avait-elle une autre sœur encore. La nature de la femme est ternaire. Elle est multiple, illimitée. Le concept de finitude ne s'applique pas à une Belle. Elle eut alors

envie de voir quelle femme il ferait naître en elle si elle lui dévoilait son corps. Comme elle l'avait évoqué ? Oui, mais cette découverte irait bien au-delà de l'instinct. Elle venait de découvrir son autre visage. Elle voulait maintenant qu'il lui décrivît l'image de son corps. Si d'elle, il inventait des nus. Enfin, peut-être, elle l'autoriserait à l'aimer. Pour de vrai. Frénétiquement ?

Elle serait follement aimée ?

Follement. Bien sûr. Mais il leur faudrait, à tous les deux, encore un peu de patience...

Un jour, elle eut un chagrin d'amour. À lui elle se confia. Il en connaissait la douleur. Il en connaissait le prix. Il lui conseilla l'amitié amoureuse. Il lui dit de sortir de sa prison, d'en faire le tour. C'était un jeu beaucoup plus facile à jouer. Les règles étaient plus simples. On répartissait les risques. Il lui suffirait de remplacer les pétales rouges des roses par les blancs pétales des marguerites. Le cœur d'une marguerite s'offrait toujours. Un peu, beaucoup, passionnément. Rarement pas du tout. Il était jaune d'or. Comme un soleil. Par contre, on ne pouvait voir le cœur d'une rose. Non seulement ses épines la défendaient, mais, avec fierté, ses pétales le cachaient. Une seule couleur était associée à cette fleur. Le rouge de la passion. Une maladie tenace. Alors ils décidèrent de s'envoler pour la Floride. Pour la seconde fois elle fut son hôtesse. De Paris jusqu'à Miami. A chaque instant, ils échangeaient des sourires. Complices. Il but des dizaines de quart de Champagne. Sans perdre la tête. La tête, il ne la perdrait que pour elle. A Miami, elle voulut qu'il l'aimât. De tout son être ? C'était possible ? Rien qu'une nuit ? Peut-être deux. L'aimer sur commande ? À la demande. Comme une amande. Douce. Ainsi elle guérirait. C'était écrit au creux de leurs mains. Quand elles câlinaient leurs corps. Quand elles se jouaient des caresses. Quand elles se retenaient. Quand elles se disaient : 'Au revoir...' Ensemble ils dormirent. Se blottir ? Ils consommèrent un peu, beaucoup, d'amitié amoureuse. Comme il le lui avait suggéré. Passionnément ? Oui, mais leurs deux corps se fixèrent des limites. Cette nuit-là, il n'y aurait pas d'amours fugaces, inutiles, incendiaires. Il respecterait son chagrin.

Ainsi, platoniquement enlacée dans les bras de son ami amoureux, le chagrin de Nuitine s'envola.

Ils rentrèrent à Paris. Mon prochain e-mail sera pour Toi, lui dit-elle, lorsqu'ils se séparèrent. Chez lui, un somptueux cadeau l'attendait, le double nu blanc et rose qu'il avait convoité lors de leur premier déjeuner à Paris, rue Marbeuf. Était-ce un nouveau signe du dieu des amours voluptueuses ? Le lendemain, sur son écran, plus lumineux que jamais, il put lire :

« Je suis guérie. Je t'attends »

Alors il répondit :

« Je t'emmène là où tu m'aimeras »

On le sait désormais, Nuitine aimait les endroits insolites. Il la conduisit en pays cathare. Nouvelle hérésie ? Encore farouche, elle portait sur son sein un trèfle incarnat. Mélange de grains sur sa beauté ? Surréaliste bientôt il allait l'aimer. Encore plus follement. Fictions ? De sa lecture de Borges il imagina un monde fantasque. Croyait-il que leur relation, amoureuse, confinait au fantastique ? Finalement, c'était Nuitine qui était fantastique. À elle seule, elle fut une symphonie. L'heure était venue de faire d'elle des portraits de femme à la découverte. Nue. Il connaissait sa pudicité lorsqu'elle était vêtue. Il adora sa pudeur, lorsque, à pas de louve, avec une douce peur, avec une douce violence, elle défit, gestes après gestes ses premières parures. Insensiblement, avec une lenteur graduelle, elle dévoilait les lignes de son incomparable corps. En un réflexe gourmand, son objectif ne cessait de s'ouvrir. Ses yeux découvraient des dunes blondes. Il avait soif. L'oasis était proche ? Il saurait attendre. Il se l'était promis. C'était ça le miracle du mirage. Par le simple jeu des émotions et du rêve, dans sa tête, son imagination ne connaissait plus de limites. Elle le dévorait ? Elle le nourrissait. Son désir était infini. Son plaisir serait immense. Couchée, elle déroula ses bas. Lentement. Jusqu'à ses pieds. Si lentement que les mouvements de son corps étaient à peine perceptibles. Somptueusement dessinées, ses jambes dénudées, enfin libres, prenaient possession de l'espace. Elles captaient progressivement la douceur de la soie. Pour lui, pour elle, elle se dépouilla des plus beaux ornements de la mode intimiste. Elle sacrifia les accessoires les plus secrets. Ceux qu'une femme ne se résout à perdre que lors de l'ultime ravissement. Lors de ces moments suprêmes où, par jeu, elle s'éloigne encore. Lorsque, par instinct, elle se refuse toujours. Quand, par féminité, elle réclame plus de désir encore.

Lorsque, presque affolée, surprise par ce jeu risqué de la séduction, elle abandonna ses derniers atours, lorsque, elle rejeta, comme un atout maître, ce body string qui n'avait été inventé que pour elle, une extrême et insoupçonnée sensualité éclata dans la lumière du jour renaissant, cette sensualité qui apparaît après toutes les autres. Elle était reine, elle ne pouvait abdiquer. Il fit de remarquables portraits de ce visage et de ce corps de séductrice. Il constitua une collection d'images de femme comparable à celles des plus beaux défilés de mode. Mais il n'y avait qu'un seul top-modèle. Elle était épuisée mais elle était triomphante. Elle était cette mariée unique dont il n'avait pas encore épousé les formes divines. La séance s'achevait. Elle ouvrait le bal de l'amitié amoureuse. Il savait maintenant qu'il ne serait plus repoussé. Elle ne défendrait plus les

portes de son corps. Pour lui, elle allait les entrebâiller. Toutes. Elle tendit les mains. Il abandonna son premier objectif. Ils allaient réaliser le second. D'elle, il s'approcha. Elle ne put s'empêcher de protéger à nouveau son corps apeuré sous une adorable nuisette. De la dentelle immaculée, sur de la soie transparente, délimitait des paradis terrestres, des précipices célestes et ces îles qu'on nous dit gorgées de trésors. Dans son imagination, elle commença à ressembler à l'une de ces mystérieuses péris que l'Orient laisse rarement s'échapper de ses lampes magiques. Désormais, il était sûr de découvrir, avec elle, un autre monde, inventé par eux. Un monde révélé par la nuit, rempli de toutes les contradictions qui semblent inhumaines. C'était le mouvement de ses hanches qui l'avait invité à pénétrer dans son univers. Sa beauté effaçait déjà celle de la reine d'une autre nuit. Alors elle put se résoudre à abandonner sa nuisette. Le merveilleux voyage à deux commença. Elle dévêtit son amant. Ils allaient pouvoir s'inventer. Des milliers de caresses surgirent des flots de leur folle passion jusque là contenue. Les fruits de leur appétit frénétique étaient gorgés de baisers. Des baisers qui semblaient devoir sans fin, naître, mourir et renaître. Les yeux de Nuitine montrèrent tour à tour un désir et une lumière inouïs. Profonds. Il s'éloigna. Elle se rapprocha, se déroula, s'enroula. Dieu qu'elle avait besoin d'être aimée, cajolée, caressée, invitée par ce désir aux plaisirs extrêmes. Elle était nymphe. Elle fut princesse. Elle fut femme jusqu'au bout de la féminité. Il aimait à penser que ce jeu, si peu innocent, de leurs corps fatigués, ne finirait jamais. S'il s'interrompait, par moments, comme semble le faire la vie, parfois, c'était pour mieux reprendre. Encore. Un peu plus tard. Avec fureur ? Avec force. Avec suavité. Avec tendresse. Avec dilection ? Il lui avait promis, au premier jour, si Dieu était d'accord, de lui donner tout ce qu'il avait en lui. Ils convoquèrent tous leurs sens. Son regard à lui n'en finissait pas de parcourir son visage à elle, puis son corps, qu'aucun créateur n'aurait osé reproduire. Seul Dieu avait pu assembler ces lignes surnaturelles. Elle, elle écoutait sa voix. On eût dit qu'elle voulait se laisser charmer, à son esprit défendant, par ce fruit défendu. Après s'être frôlées leurs mains se rejoignirent. Leurs doigts s'enlacèrent. Puis ils se quittèrent. Comme pour précéder leurs corps. Ils voulaient explorer d'autres lieux, cachés. Ces deux êtres curieux d'amour et de vie privilégiaient le toucher. Ils se l'étaient avoué. Ils n'avaient pas osé, quand ils avaient fait escale à Miami, s'aventurer trop loin sur le chemin des sens. Ils étaient restés à l'orée de ce bois mystérieux. Ils avaient eu peur ? Ou bien s'étaient-ils, inconsciemment, réservés pour ce plaisir si rare ? Pour que l'amour soit enfin libre ? Pour qu'ils puissent associer chacun de leurs gestes à la beauté de l'amitié ? Jusqu'à cette danse de l'amour ? A chaque instant ils se respiraient. Le parfum révélé par une femme est une promesse encore plus forte que celle qu'on lit parfois dans ses yeux. Assoiffées, perdues, fragilisées, leurs lèvres décidèrent de se rapprocher. Il adorait ces premiers petits baisers volés. Comme au début de toutes les histoires d'amour. Au détour des tourments de dès avant l'adolescence ? Comme à tous les âges de l'amour ? Leurs langues purent savourer des délices de miel. Elles

s'avouèrent tous ces désirs encore retenus. Ceux qu'on ne s'avoue jamais. Après des heures de jeux, de patience, de communion, leurs corps s'unirent. Divinement. Diaboliquement. On ne le saura jamais. C'est un secret bien gardé. Leurs corps et leurs âmes étaient enfin réunis. Ils se mêlèrent, se confondirent. Et pourtant ils se sentaient libres. Sans se le dire, ils se l'étaient promis. L'autre ? On devait le libérer. Jamais ils n'avaient éprouvé une telle ivresse. Celle des profondeurs marines ? Avec leurs corps ils se parlèrent. Ils amorcèrent des mouvements incessants. Ils écoutèrent leurs souffles. C'était le vent qui joue sur la mer. C'était le bruit des vagues. C'était de doux silences. Ils ne purent se résoudre à l'éloignement, ne pas séparer les corps. Elle se blottit. Tout contre lui. Il se remémora des livres sacrés de l'amour, il murmura : « J'ai rencontré une femme. Désormais, Son règne est arrivé ». Cette nuit-là, et toutes les autres nuits que Dieu leur offrit, dans les bras l'un de l'autre, ils ne parvinrent à s'endormir, ils rêvèrent de matins en cristal, de matins rayonnants.

## Épilogue de cristal

### I

Marions-les, marions-les...  
Chantera Juliette,  
Je crois qu'il se ressemblent...  
Ils ne se marieront pas.  
Ils ne vivront que de délices.  
Ils n'auront pas beaucoup d'enfants.  
Un jour cependant,  
De leurs amours naîtra une fille, Mélanine.  
Mélanine sera princesse.  
Les fées, à sa naissance,  
Se rassembleront,  
De leurs doigts elles ôteront les bagues.  
Des mots magiques elles prononceront...  
Seule Mélanine les entendra.

## II

Les fruits passeront la promesse des fleurs  
Comme la bonne herbe du printemps  
Mélanine grandira.  
De ses doigts de fée à elle,  
Elle saura coudre,  
Ces couleurs de la vie,  
Que ses parents auront aimées amants,  
Que ses mains à elle,  
Pour eux,  
Assembleront...

## III

Mais, à ce jour, Mélanie n'est pas encore parmi nous.

Parfois,  
En dépit du bon sens,  
Les épilogues,  
Donnent naissance,  
A de nouveaux prologues...  
Serait-ce ce qui fait le charme,  
Des histoires à l'envers ?

Ainsi, Nuitine et son amant retourneront  
Bientôt,  
Sans Mélanine,  
À Moscou,

Sur ces lieux, de leur doux péché,  
Où ils ne se sont pas encore rencontrés,  
Où, comme dans un conte de fées,  
Chacun de son côté avait cheminé  
Sans se douter,  
Qu'il aimait déjà l'autre...

Ils y partageront  
Un poisson pour deux...  
Ils se sont échappés du bocal ?



## Un poisson pour deux

*« Dans une femme, c'est vraiment la vie qu'on aime »*  
Jacques Chardonne

*« Wanda, j'écoute encore après votre silence...  
J'ai senti sur mon cœur peser ce doigt d'airain »*  
Alfred de Vigny

Ils venaient juste d'arriver à Moscou. Le vol Air Freedom AF 1944 les avait déposés dans cette ville fétiche où, une première fois ils s'étaient presque rencontrés. Il avait si souvent rêvé de revenir en Russie. Avec elle. Avant le décollage, à Paris, on leur avait promis de la neige. De la neige, blanche, est absolument nécessaire dans une histoire d'amour née de l'hiver. À sa demande, le concierge du Metropol avait réservé une table pour deux au Café Pouchkine. Nuitine était magnifique dans sa nouvelle robe Louis Féraud. Elle chantait sous la neige. Avant d'entrer au restaurant, ils firent une courte escale sur la place Pouchkine, ils échangèrent quelques mots avec la statue de l'écrivain. Puis, au grand Café, le maître d'hôtel les conduisit à leur table. Il leur offrit le Champagne. Nuitine voulait partager du caviar noir, aussi noir que ses yeux. Elle commanda aussi un poisson pour deux. Leur dîner pouvait commencer.

- Comment va ma charmante dame ce soir ?
- Laquelle ?
- Essaie-tu de me blesser, Chérie ?
- Bien sûr que non.
- En ce qui me concerne, je ne vois qu'une seule charmante femme dans cette salle.
- Dans cette salle, ce soir, sans outrecuidance, je peux l'admettre.
- D'accord, mais sois consciente qu'un jour je me débarrasserai des murs.
- Il est impossible de faire tomber des murs.
- Pas du tout. Rappelle-toi, Berlin.
- Ce fut une exception. Le président Kennedy était un Berlinois. Quoi qu'il en soit, veux-tu dire que tu me veux libre ?
- Mais tu es libre Chérie, libre de m'aimer... C'est un rêve que je n'ose caresser...
- Tu voudrais être mon Prince ?
- Je ne sais si je peux. J'imagine seulement que je suis libre de t'aimer.
- À ce stade, je ne ferai aucun commentaire.
- Tu n'es pas obligée de parler...
- Tu ne m'aimes lorsque je parle ?
- Comme dans une chanson, je t'aime comme tu es...

Le serveur apporta le premier mets :

- Est-ce que tu as besoin d'un avocat ? interrompit Nuitine.

- Je me défends toujours seul.
- Je voulais dire... de l'avocat, avec le caviar...
- Avec du crabe ce sera délicieux, mais demande au serveur de ne pas les mélanger...
- As-tu peur de les voir se battre ?
- Sont-ils amoureux ?

Elle n'eut pas à répondre à cette question. Le maître d'hôtel leur présenta, sur un plat en or, posé sur un guéridon, le poisson pour deux qu'elle avait commandé.

- Connais-tu le nom de ce poisson ?
- Ne me dis pas qu'il s'appelle Wanda ?
- Si ! Tu as gagné !
- Je m'étonne...
- Pourquoi ?
- J'aime en moi le pouvoir quasi magique de l'étonnement...
- As-tu déjà rencontré Wanda ?
- Non, pas dans cette vie... Dans un livre seulement...
- Lequel, *Vénus à la fourrure* ?
- Non, un livre de poésie, *Les Destinées*, de Vigny.
- Si je ne me trompe, cette Wanda-là était russe.
- Elle était princesse.
- Tu aurais préféré qu'elle s'appelât Nuitine ?
- Je ne sais... Tu aimes tellement la liberté...
- C'est vrai. Je ne sais si jamais tu pourras m'attraper...

Il n'essaierait pas de répondre à cette question.

Le serveur apporta la carte des desserts :

- Je suggère des baies rouges.
- C'est une excellente idée.
- Avec ou sans crème ?
- Je préfère sans crème.
- C'est dommage. J'aime la crème. J'en aime la douceur.
- Va pour la crème. Nous partageons tout ce soir.
- Je me sens coupable...
- Tu ne dois pas, Chérie. Tout le monde a le droit de jouir de la vie à sa façon.

Elle rappela le serveur. Puis la conversation reprit.

- Nous parlions de liberté, n'est-ce pas ?
- Oui, de liberté. Et d'amour.

- Amour et liberté...
- Est-ce que c'est compatible ?
- Bonne question.
- Ce dîner est aussi agréable que celui que nous avons déjà partagé, ici même, à Moscou.
- Quand ?
- C'était il y a de cela deux siècles. Au moins. Je me souviens très bien de notre première rencontre...
- Tu veux dire, dans une autre vie ?
- Oui... Tu sais quoi ? J'espère que je te rencontrerai dans toutes mes vies.
- À nouveau, tu ne veux pas que je sois libre.
- Libre, libre... Que feras-tu libre, sans amour ?
- Je crois que je survivrai.
- Arrête de plaisanter !
- D'accord, peut-être que je serai un petit peu triste. Peut-être que, comme dans une autre chanson, je me sentirai un peu lasse, ou même abattue, parfois...
- Allons au Bridge.
- Il est encore tôt pour jouer aux cartes.
- Chérie, tu as raison, et j'aurais trop peur que le gagnant ne ramassât tous les gains. Cependant, lorsque, pour je ne sais quelle raison, j'ai dit *Le Bridge*, je voulais dire le pont, le Grand pont de pierre, près de la Cathédrale du Christ-Sauveur. Comme un pont, au-dessus d'une vodka troublée, comme dans ta chanson, à tes pieds je m'allongerai...
- Honnêtement ? Une bonne vodka n'est jamais troublée.
- Je sais, elle est pure. Comme l'amour.
- L'amour est-il pur ?
- Oui il l'est. Par contre la passion ne l'est pas toujours. Sauf celle de Jésus.
- Méfie-toi, lorsqu'il est pur, l'amour est comme l'eau, il ne laisse passer aucun courant.
- Pour en revenir à la vodka, si une bonne vodka n'est jamais troublée, mes yeux le seront quand tu me quitteras.
- Mais, mon chéri. Je ne te quitterai jamais.

Bien qu'il bût ses paroles, pouvait-il croire au miracle de cette dernière phrase ? Pour la première fois, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, elle venait de l'appeler chéri, et même *mon chéri*. Bien sûr, la vie et l'amour devraient être des voies lactées, chocolatées, à double sens, mais, jusqu'à cette soirée, enchantée, il n'avait pas eu la moindre espérance de voir se réaliser tout ce pour quoi il avait tant prié, depuis, rappelons-le, au moins deux siècles. C'était la cerise et le chocolat, je veux dire, la cerise sur le gâteau. En outre, elle avait ajouté : *Je ne te quitterai jamais*. Il était bouleversé.

Son cœur se mit à gambader. Il lui demanda gentiment de se calmer. Son cœur ne se calma pas. Il se contenta de lui dire :

- S'il te plaît, laisse-moi tranquille, je suis ton cœur mais je suis libre.
- Libres, libres, mais qu'ont-ils donc tous à vouloir être libres ? Mon cher cœur, si je suis amoureux, tu n'es plus libre.

Bien qu'un prélude de Bach fût joué, il ne put retrouver la sérénité. Pour ce faire, il lui fallait s'échapper. Il lui fallait écrire. Elle comprit. Elle demanda une feuille blanche au serveur. Ces merveilleux moments devaient être couchés sur le papier. Comme par miracle, il se libéra. Il quitta la pièce. Est-ce que les murs étaient toujours là ? Il la rencontra à nouveau. Aux siècles précédents ? Il aimait tant le Moyen Âge, lorsque Moscou n'était encore qu'un village paisible, - le fût-il jamais ? Leur conte de fées pouvait commencer. Depuis toujours elle était sa Princesse. Et aujourd'hui, comment pourrait-il rencontrer une vraie princesse si ce n'était au Moyen Âge ? Seulement là-bas, il oserait effleurer sa main. Là-bas seulement il oserait regarder ses yeux indéfinissables. Avait-elle posé pour Léonard ? Lui avouerait-elle tant de secrets, oserait-il ouvrir la porte de la Tour du mystère, de la magie ? Volerait-il son cœur ? Ici, là et n'importe où ? Et un baiser sur ses tendres lèvres ? La belle musique de Bach s'arrêta. Nuitine interrompit le silence. À son tour, comme on entre dans la danse de la vie, la vraie, celle de la littérature, elle s'aventura dans la Tour et le poursuivit :

- Mon chéri, tu es vraiment romantique.
- Non, je suis juste romanesque.
- Chéri, nous ne pouvions pas ne pas nous rencontrer.

Quand ils quittèrent le Café Pouchkine la neige avait disparu. Ils se précipitèrent dans la rue Tverskaia et descendirent jusqu'au Kremlin illuminé. Puis, en courant, ils longèrent le jardin endormi Alexandrosky. Là ils firent une dernière escale afin d'être photographiés. Allaient-ils se marier ? Finalement, essoufflés mais heureux, ils arrivèrent au Grand pont de Saint-Pierre. Là, un dernier miracle se produisit : comme eux, la rivière était libre, comme eux, elle était amoureuse. La glace de l'hiver s'en était allée et la Moskova était prête à les emporter dans le tourbillon du voyage. Il y avait tant d'étoiles dans les yeux de Nuitine... À ce moment-là, ils entendirent la musique et les voix de Simon et Garfunkel.



## **Sonnet sans tercet pour Shakespeare et Molière**

## Sonnet sans tercet pour Shakespeare et Molière

Tiens, une histoire en langue anglaise ?

Is it for me?

Non, elle est dédiée, c'est formidable,  
A mes amis de langue anglaise.

Et, bien sûr, à tous les autres...

Décidément tout est à l'envers dans ce livre !  
Peut-être. En tout cas, tout n'est pas en français.  
C'est une exception culturelle ?

C'est une innovation ?

Non, rappelez-vous,  
Cette merveilleuse chanson  
De Charles Aznavour,

« You are the one... For me... Formidable  
You are my love, very véritable  
Avec ton air canaille, canaille  
How can I love you? »

Alors, après ce poisson pour deux,  
J'espère que vous dégusterez,  
I mean, I hope that you will read, with pleasure,  
“A fish for two”



## **A fish for two**

*To Donald, Steve and Barratt,*

*“I was not merely over head and ears in love with her;  
I was saturated through and through.”*

Charles Dickens

They had just arrived in Moscow. The Air Freedom flight AF1944 had brought them back to the city where they first met. He had been dreaming for so long that he would come back to the USSR. With her. Before their departure, from Paris, they had been promised snow. White snow is a necessity in a winter love story. The concierge of the Metropol had booked a table for two at Café Pouchkin. Night'in looked magnificent in her Féraud dress. She was singing in the snow. He could see her long black hair dancing in the wind. Before they entered the restaurant, they made a quick stop at Pouchkin's square to say a few words to the statue. Then the head waiter took them to their table and offered them a glass of Champagne. Night'in wanted to share black caviar. She also ordered a fish for two. The dinner could start:

- How is the lovely lady tonight?
- Which one?
- Are you trying to hurt me Darling?
- Of course not.
- As far as I am concerned I can see only one lovely lady in this room.
- In this room, tonight, I may agree...
- OK, but be aware, one day, I will get rid of the walls.
- It is impossible to get rid of walls.
- Not at all, remember Berlin...
- That's a special case. President Kennedy was a Berliner. However, do you mean that you want me to be free?
- But you are free Darling, free to love me... I have a dream...
- Martin, do you feel like a king?
- No, I just imagine that I am free to love you.
- I will make no comment!
- You don't have to speak...
- You don't like me when I speak?
- I am not saying anything like that. I just mean that under any circumstances I could be your advocate. I also mean, like in a song, I like you the way you are...

The waiter brought the first course:

- Would you like avocado with your caviar? – said Night'in.
- With crab it will be delicious but ask the waiter not to lump them all together...
- Are you afraid they could fight among themselves?
- Are they in love?

She didn't have to answer the question. The head waiter came and served them the fish for two she ordered, on a golden plate, laid on a pedestal table.

- Do you know the name of the fish?
- Don't tell me. It's Wanda?
- Yes, it is! You're a winner!
- I wonder...
- Why?
- I like wondering...
- Did you ever meet Wanda?
- Not in real life... Only in a book...
- Which one, *Venus in furs*?
- No, a book of poetry, *The Destinies*, by Vigny.
- If I recall correctly, this Wanda was Russian?
- She was a princess.
- Would you have preferred to meet me in this book?
- I don't know. You love freedom...
- That's right. Won't you ever catch me?

He would never answer that question. The waiter offered them the dessert menu:

- What about fresh red berries?
- Good idea!
- With some cream or without?
- No cream for me please.
- It's a pity, I like cream, cream is soft...
- OK let's go for cream. Tonight, we share everything.
- I feel like a "creaminal" ...
- Don't feel guilty Darling, everybody has a right to enjoy life the way he or she feels.

She called the waiter. Then she took up the conversation.

- We were speaking of freedom, were we not?
- Yes, freedom, what about love?
- Love and freedom...
- Do they go well together?
- Good question Martin, are you Lutheran?
- This dinner is as nice as the previous one we shared in Moscow...
- When?
- Was it two centuries ago? At least. I remember when we first met...
- You mean, in another life?

- Yes. You know what? I wish I would meet you in all my lives.
- Again, you don't want me to be free.
- Free, free... What will you do free without love.
- I think I will manage.
- Stop joking!
- OK, I agree, Maybe I will be a little bit sad. Maybe, like in another song, I will be weary, feeling down...
- Let's go to the Bridge.
- It's early to play cards.
- Darling, you are right and I am afraid that the winner would take it all. Anyhow, when I said 'the Bridge', I meant the Great Bridge of Stone near the Cathedral of the Christ-Saviour. Like a bridge over troubled vodka, like in your song, whenever for you, I will lay me down...
- Honest? A good vodka is never troubled.
- I know, it is pure. Like love.
- Is love pure?
- Yes, it is. However, passion may not be. Except the one of Jesus. Coming back to vodka, if a good one is never troubled, so my eyes will be when you will leave me.
- Darling, I will never leave you.

He couldn't believe it. For the first time since they met she called him "Darling". Of course, life and love should be a two-way traffic, but, so far, he had no hope that what he had prayed for, for so many years, say again, for more than two centuries or even more, happened that night. Furthermore, she said she would never leave him. He was very moved. His heart started gambolling and gambling. He kindly asked it to keep quiet. His heart didn't keep quiet. It kept bowling and simply answered him:

- Please, leave me alone, I am your heart but I am free.
- Free, free, why do they all want to be free? Dear heart, if I am in love, you are not free anymore.

Although a prelude of Bach was played, he couldn't come back to serenity. To do so he had to escape. He had to write. She understood. She asked the waiter for a piece of paper. These lovely moments had to be written. He had a miraculous escape. He left the room. Were the walls still there? He met with her again. In another century? He loved so much the Middle Age. When Moscow was still a peaceful village - was it ever? Their fairy tale could start. She had always been his Princess. And today, how could he meet a real Princess if it wasn't in the Middle Age? Only there he would dare to touch her hand. There only he would dare to look at her undefinable eyes. Did she ever pose for Leonardo da Vinci? In another century? Would he dare to tell her so many

secrets and to open the door of the magical mystery tour...? Would he steal her heart, here, there and everywhere? And a kiss from her tender lips? The beautiful music on the piano stopped. Night'in broke the silence. She entered the Tower. It was her turn. As one joins the dance of life. The real one? The one that literature lets out? She said:

- You are very romantic, Darling.
- No, just romanesque...
- Darling, it was impossible for us not to meet.

She ordered tea for two.

When they left the Café Pouchkin the snow had disappeared. They rushed down Tverskaia Street up to the illuminated Kremlin. Then they ran along the sleeping Alexandroski Garden. There they made a last stop and had their photograph taken – will they get married? Finally, out of breath but so happy, they arrived at the Great Bridge of stone... There, a last miracle took place: like them, the river was free, like them it was in love. The winter ice was gone and the Moskova was ready to take them for a long journey. There were so many stars shining in the green eyes of Nigt'in... They heard the music and the singing of Simon and Garfunkel...

The End

## **Austerlitz Station et la Gare de Waterloo**

*À Esther-Sarah, À Elle...*

*À nos amis anglais, esprit cosmopolite, quand tu nous tiens ...  
To Our English Friends, cosmopolitan spirit, when you have got us ...*

*« Priver la vie d'amitié, c'est priver le monde de soleil »  
Cicéron*

*« L'Angleterre toujours sera sœur de la France »  
Victor Hugo*

*« L'Angleterre est à la France ce qu'un pôle est à l'autre »  
Émile de Girardin*

Quand un homme aime une femme, il peut avoir diverses réactions. Surtout quand il prend souvent l'avion. Ou le train.

Dans un train à grande vitesse, ils s'étaient rencontrés\*. Ils rentraient tous deux de Bruxelles. Lui, seul. Elle, en compagnie de deux amies. Elle se prénomma Esther Sarah. Ou plutôt c'est ainsi qu'il l'avait baptisée. Le train extrêmement rapide, en provenance de diverses communautés, était passablement en retard. A son arrivée, personne n'attendait l'homme solitaire. Aussi, avait-il pris un certain plaisir à ce contretemps. Comme à un retard d'affection qui se verrait partiellement comblé. Il avait assisté, subjugué, par la beauté de la Cybèle inconnue, à une séance active de commérages, ces échanges gratuits que tout humain trop humain pratique depuis des temps immémoriaux. Pénélope donnait la réplique à Esther Sarah. Mélisande ponctuait. C'était une valse des papotages à trois, une communication réduite aux innés, livrée aux idées reçues. C'était une conversation privée de charmes, si ce n'était celui, irrésistible, d'Esther Sarah. Pour mieux exclure ? excommunier l'Autre, celui qui est différent ? Il avait alors cru comprendre pourquoi des peuples voisins en étaient venus à communiquer le plus souvent à l'envers. Pour ne prendre qu'un exemple, la France et l'Angleterre. Après avoir poussé la querelle jusqu'à l'escarmouche, on avait joué à la bataille, puis aux hasards de la guerre. Par deux fois, elle avait duré cent ans.

Donc subjugué, il avait été. Dans son déjà rêve d'elle... Sur son escarpolette, il l'avait aussitôt poussée ? Puis il avait joué, encore esseulé, au jeu de l'amour et du hasard. Il se voulait homme de communication. A l'endroit des gentes dames. Il avait été amoureux. Souvent. Trop amoureux ? Oui, il avait aimé. Avec délices, avec des pleins et des déliés. Des vides. Follement. Sagement. Il s'était montré imprudent, inconséquent, inconsidéré ?

\* Tiens, une note de bas de page ?

Ce conte est la suite, très attendue ;) de : « Les joyeuses commères du train à grande vitesse » paru dans « Contes pour adultes et enfants »

Sans siffler, le train était enfin arrivé à Paris. Alors, mais alors seulement, il lui avait bien fallu se séparer d'Esther Sarah. Il avait fait un vœu, une simple requête ?, celle de revoir, un-jour-tu-verras, Esther Sarah. Avec des lys dans les cheveux ? Non, sans le moindre appareil. Surtout sans téléphone. A l'arrivée, plutôt que de compléter un formulaire de retard, à la pratique impayable, il avait préféré remplir un énième formulaire de la tendresse et adresser un vœu à la vie. Depuis lors, depuis leur première et unique rencontre, il rêvait de ce jour-tu-reverras-Esther-Sarah. Un homme ne doit jamais renoncer à ses rêves. Pour mettre toutes les chances de son côté, il n'avait rien négligé. Régulièrement, il prenait des trains à grande vitesse. Il priait pour qu'ils fussent en retard. Et, signalons-le au passage, pour que les choses soient tout à fait à niveau, et parce que nous devons rendre justice à Saint Christophe et à tous les saints cheminots : la plupart du temps ses prières étaient exaucées. Pour ses voyages, et afin de pouvoir vérifier chaque tronçon du train, il réservait plusieurs places. Il profitait des arrêts fréquents des trains sur les voies pour se mettre en quête. Il guettait Esther Sarah, non pas comme un fou, mais comme un fou d'amour. Or, un jour-tu-as-vu, munis de tous ses billets, il partit pour Londres. Un TGV peut en cacher un autre... Tôt il était arrivé. Le train était parti. Puis, il s'était endormi. Comme il ne portait jamais de montre, il s'était contenté de remonter le temps. Sa vie repartait à l'envers. A son réveil, Esther Sarah était là. A ses pieds. Agenouillée. Comme assise à sa place ordinaire ? Dans son œil, elle semblait attendre la lumière, une sorte de naissance, subite ? Comme d'autres, à Bruxelles, prenaient plaisir à déguster, en silence, une mort subite. Mais, cette fois-ci, le train se dirigeait vers Londres. Autre lieu, autres bières. Le sommeil se dissipait. Par la fenêtre du train, depuis laquelle il était fortement recommandé de ne pas se pencher au dehors [ou : note du futur traducteur, dans une version anglaise ? : en dehors de laquelle, il était plutôt recommandé de ne pas se pencher], déjà le soleil balayait les brumes de sa vie. Soudain, comme deux battants sur l'une des fenêtres de son âme, ses lèvres s'ouvrirent. Elles prononcèrent un mot unique :

- Vous ?
- Oui, c'est moi...
- Je vous croyais retournée au pays de Moab...
- J'en suis revenue. Pour vous revoir...

De ses grands yeux doucement malicieux, elle lança vers lui un long regard, semblable à celui qu'elle avait eu lors de leur première séparation. Le souvenir qu'il avait de ce regard était celui d'une jeune femme, rayonnante, au sourire enjoué et quasi permanent, aux yeux rieurs. Le regard qu'elle venait de lui offrir était songeur, un tantinet enjôleur. Ce regard n'avait pu naître et mourir que dans

les yeux d'une femme. Elle se reprit :

- Vous m'aviez offert une miniature parfumée. Je la sais magique.

Puis, théâtrale, elle ajouta :

- Si vous me le demandez, je suis prête à me coucher à vos pieds.
- Non, ne vous éloignez pas à ce point. Je vous préfère agenouillée...

Un contrôleur passa. Tel un ange, à la casquette et aux ailes bleues... Il questionna la belle et captive enfant :

- Vous sentez-vous mal ?
- Au contraire, je me retrouve très bien.

Le contrôleur s'éloigna. Tactique ? La presque femme-enfant put enchaîner de ses questions l'homme en route vers une autre terre. [Ou, autre note du futur traducteur : La presque femme-enfant put enchaîner ses questions autour de l'homme en route vers une autre île.] [Nouvelle syntaxe ? Compliquée ? Non ! Nous cherchons simplement à éviter les quiproquos linguistiques qui parfois naissent et meurent sur les lèvres d'une jolie femme, anglaise ou pas]. Son cœur à lui faisait déjà tic-tac :

- Vous allez à Londres ?
- Non, à Windsor...
- J'y vais aussi. La Reine y séjourne...
- Vous êtes invitée ?
- En quelque sorte...
- Comment ça ?
- Comme tout le monde. Vous ne lisez pas les journaux, toutes ces télégraphies, tous ces miroirs au quotidien, tous ces délits d'opinion ?
- Non. J'arrive de Blois où, depuis quelques temps, je faisais usage de la solitude. Enfin, pour être précis, pas tout à fait. Bien que séjournant dans un monastère, le jour je lisais Saint-Benoît de Nursie, la nuit je pensais à Vous. Et Vous, pendant tout ce même temps, qui m'indifférait, qu'avez-vous fait ?
- J'ai arrêté de chanter faux, de médire si vous préférez, comme vous m'y aviez, gentiment, invitée. Comme certains arrêtent de fumer. Il n'y a pas de fumée sans feu. Mes flammes ont cessé de brûler les autres. Pour mieux me réchauffer. Je suis allée me recueillir à Saint-Paul de Londres. J'ai décidé de devenir journaliste. Je suis étudiante, stagiaire. J'écris des papiers, des articles.

J'aime le voyage. Et puis j'ai entendu votre prière, depuis votre pieux ministère. Je me sentais prête à composer un oratorio, comme une rivière, ou un petit ruisseau qui me conduirait vers vous. Alors j'ai couru. J'ai pris ce train en marche.

- Vous partez en mission ?
- En quelque sorte... Je me rends sur place pour commenter un grand événement, historique...

Il se tut. Pour lui, ce qui était historique, inouïque, c'était de retrouver ce grand mystère, Esther Sarah. Après son long séjour au monastère où, contre sa nature, malgré des vœux à l'envers, il n'avait eu droit de prononcer que deux paroles, il se sentait désormais tout à fait prêt à évangéliser Esther Sarah. Question de prêtrise ? Maîtrise, maîtrise...

S'il ne s'était pas concentré sur la lecture d'un saint, l'admiration béate d'un sein de vierge que le peintre n'avait pas conçu caché et, peut-être, l'adoration prématurée d'une sainte de l'écriture, voici ce que l'homme qui aimait l'Angleterre aurait su ou appris. Esther Sarah lui tendit un petit press-book. Il découvrit et comprit. Il devina, qu'à son insu, il était à bord d'un train spécial. Ce train roulait, sous terre, et à grande vitesse, vers de blanches falaises. Ce jour-là, le TGV ne pouvait pas s'autoriser le moindre petit retard. Parce que, ce jour-là, il régnait en effet une certaine effervescence au numéro 10 de Down Street à Londres et une agitation certaine à Paris, au palais de l'Elysée. La raison était d'importance. C'était presque une raison à mettre les deux nations, parmi les plus vieilles d'Europe, dans tous leurs états. Après seulement quelques mois d'échanges cultivés entre les deux capitales, il avait été décidé de rebaptiser une gare importante dans chacune des villes voisines. À Paris, la gare d'Austerlitz s'appellerait désormais Gare de Waterloo, et à Londres, grâce à un procédé linguistique similaire, à l'avenir prometteur ? Waterloo se nommerait dès lors Austerlitz station. (Un jeu de mots, me direz-vous ? Pas du tout. L'homme amoureux des espiègleries-du-visage-et-du-corps d'une belle plus tout à fait inconnue n'avait-il pas, quelques mois auparavant, décidé du baptême de la dite belle en la prénommant Esther Sarah ?) Mais, pour l'instant, revenons à l'histoire en marche du press-book. Même s'il n'était pas question de la refaire, l'Histoire, de part et d'autre du Channel, on avait retroussé ses manches. Culturellement, on était sorti du tunnel. Pour ce faire, ensemble, on avait beaucoup travaillé. On avait mis beaucoup d'eau dans son thé. Un exemple : pour leur part, les Anglais avaient accepté les lettres de créances françaises et, de leur côté, les Français s'étaient fait à l'idée de porter, l'hiver venu, des duffle-coats britanniques. À Paris, boulevard de Gagliano, on venait d'inaugurer une nouvelle boutique britannique pour en assurer la promotion. On avait aussi créé un avion

supersonique, des livres tournois, des euros élus, un euro franco-britannique...

C'est ainsi qu'Esther Sarah avait entrepris de mettre son amoureux de courtisan au parfum des îles proches. Il lui restait environ vingt minutes pour le sortir de son tunnel. Aussi, une fois terminées la consultation et la lecture rapide, à voix non haute, du press-book, elle poursuivit, avec sa vélocité orale et sa précision coutumières, son intronisation princière :

« L'événement avait été jugé royal. Aussi, sa majesté la Reine, en personne, accueillerait-elle le président de tous les Français. Pour ce faire, un salon du château de Windsor avait été spécialement aménagé. Les murs étaient parsemés de toiles représentant la ville d'Austerlitz en Moravie. Le Premier Ministre anglais serait reçu par son homologue français, à Maquignon, dans un salon de style Windsor, jonché de paysages de la morne plaine du Brabant. Décorations militaires ? Survivances ? Parmi les nombreux détails qu'il avait fallu mettre au point vivant, la ponctualité de l'événement avait beaucoup occupé les esprits. Il convenait d'accorder les montres. Et les violons. Pour l'ambiance musicale, même si un groupe de scarabées anglais était devenu plus célèbre que Jésus-Christ, un groupe suédois avait été retenu. La Suède est en effet un pays neutre. En outre, ce groupe, dont, pour des raisons de bons droits, nous taisons le nom, ce groupe avait toujours eu une vision européenne, une sorte d'eurovision, pour placer l'adjectif à sa place. À l'envers ou à l'anglaise ? Ainsi on éviterait que des manifestants passésistes ne criassent « À bas ! » lors de la double cérémonie. Pour l'occasion, le groupe devait reprendre, avec un air aristocratique, un titre de Duke Ellington, *Mood Indigo*. Pour compléter, des vocalistes, les Vokals, viendraient de Slakov en Moravie. Côté décontraction, dans la nouvelle Austerlitz Station, on avait placé un portrait de Napoléon, encore enfant, conservé depuis toujours, dans sa réserve britannique, par la National Gallery et peint par Gainsborough. Était-ce déjà un petit monstre ? (Nous parlons de Napoléon bien sûr, pas de Gainsborough.) Et, dans la gare, flambant neuf, de Waterloo, à Paris, on avait accroché un portrait de Wellington, retrouvé au Louvre et peint par David. Pour permettre au plus grand nombre de suivre la double cérémonie, des duplex avaient été installés un peu partout en Angleterre, notamment dans la ville de Rugby, et en France, dans un petit village du sud de la France, à Par Pichet. On avait presque tout prévu. À un ultime détail près : les trains allaient-ils rouler à droite ou à gauche ? Ce problème avait finalement trouvé une issue harmonieuse, grâce à un très britannique jeu de mots ? Non, plutôt grâce à un sens très sûr de l'observation et au pragmatisme inégalé d'un certain Mr Holmes qui tenait une boulangerie. (C'est curieux comme en ce moment l'auteur se montre préoccupé de jeux de mots. Jeux de vilains ?) Lorsque, un train français, pris au hasard, roulait à droite, sachant qu'il avait quitté Paris à 10 heures

précises, à quelle heure arriverait-il à Londres ? Pour le savoir, il fallait juste avoir du kilométrage (lisez, de l'expérience). Ce même problème se compliquait-il si l'on voulait voir se croiser deux trains, un français et un anglais ? A cause de la droite française et de la gauche anglaise ? (Politiquement, pouvait-on rapprocher les points de vue ? Il fallait avoir un certain Touquet mais, à une époque, la droite anglaise n'avait-elle pas fait bon ménage avec la gauche française ?) Pour clore le débat, notre observateur anglais, qui n'était pas novateur, fit une dernière remarque, judicieuse : lorsque les trains se croisaient, énonça-t-il, l'un était forcément à droite et l'autre à gauche... Ces fines remarques nous ont été rapportées, non pas par une charmante journaliste, mais par un certain docteur Nostaw, quelque peu nostalgique. Ce dernier avait cru assez judicieux d'ajouter un nuage laiteux au déjà difficile débat engagé par les fils de Watt sur les trains, à vapeur ou pas. À bord, avait-il commenté : servirait-on du thé français ou du café anglais ? »

À bord justement, à ce moment, le barman et la barmaid, de service, interrompirent la relation de la Tribune. On proposa aux passagers un express italien. Pas assez rapide ? La pause ne dura pas. Esther Sarah compléta sa logorrhée (excitation psychique, excitation psychique, quand tu nous domines...) :

« Malgré tous ces préparatifs minutieux, le problème culturel semblait loin d'être réglé. Un tel projet-bombe allait-il faire exploser la City ou le Palais Brongniart, ou les deux à la fois ? D'aucuns s'insurgèrent. La livre sterling allait-elle disparaître, absorbée par l'Euro ? C'était l'Europe à l'envers (ne l'avait-elle pas toujours été ?). Après Londres, Paris s'était-il mis en tête d'enlever Sainte-Hélène ? Il fallait mettre fin, une fois pour toute, au jeu du chat et de la souris, à la guerre des détroits, au bon vieux temps des colonies. Mais, des deux côtés de la Manche, les plus velléitaires ne désarmaient pas : avant de faire l'Europe à grands coups de baptêmes symboliques, avait-on seulement demandé son avis à Bruxelles ? Pour éviter un nouveau chemin de croix ? Cet ultime recours devant la plus haute autorité européenne n'avait rien d'étonnant de la part des choristes nationaux. En effet en matière d'Europe, depuis longtemps, les Belges avaient démontré leur savoir-faire-bouillir-la-marmite... On parlait beaucoup de commissions... Fallait-il aussi consulter les Tchèques ? Eux aussi étaient au cœur de l'Europe... Un autre débat ? »

Esther Sarah ne tarissait pas. Fervente, elle se déclarait servante de l'échange franco-britannique. De tels rapprochements étaient inéluctables. Elle fit alors d'autres références à l'Histoire et à la sociologie :

Référence historique :

« Arthur, duc de Wellington, n'avait-il pas déclaré dans une dépêche, au soir du 18 juin 1815 ? : « Rien, sinon une défaite, n'est aussi mélancolique qu'une victoire ». Napoléon avait-il vraiment compris l'Angleterre lorsque, depuis son île (quelle île ? Il en avait quitté une, attaqué une autre, plus grande, puis avait été prié, poliment de se retirer dans une troisième. Il ne l'avait pas trouvé à son goût, l'avait, elle aussi quittée, pour finir ses jours au milieu d'un océan de regrets, et de larmes à la mer ?) Il avait écrit : « L'Angleterre est une nation de boutiquiers ». (À sa décharge, peut-être ne dominait-il pas la langue anglaise. Notons que pour un continental, vouloir dominer la langue anglaise, c'était un peu comme vouloir dominer une excitation psychique...) Heureusement, par la suite, les choses avaient très vite évolué. Les politiques avaient positivé. On était à un carrefour ? Une génération plus tard, un roi des français, anglophile, Louis-Philippe, avait lancé l'idée d'une cordiale Entente. Et Wellington, pas rancunier pour deux pence, avait renchéri en proposant un conte à l'envers lui-aussi, l'Entente cordiale. Plus tard encore, Sir Winston Churchill avait précisé, voire rectifié les paroles abusives de l'Empereur déçu : « La maxime du peuple britannique est : les affaires comme d'habitude ». Toujours plus tard, un 18 juin, le général de Gaulle, pas rancunier pour deux sous, n'avait-il pas lancé son appel à la liberté depuis Londres ? »

Référence sociologique :

« Voici l'analyse conduite par une spécialiste de l'histoire belge, au sourire si doux, et publiée dans *Le soir de la bataille* : « Si l'on jette un rapide coup d'œil, à l'envers, sur l'ensemble des conflits qui ont occupé l'Europe, entre 1792 et 1815, on peut, dans le cadre d'une étude préparatoire à l'échange des gares, et avant celui des cigares, retenir deux batailles : Austerlitz et Waterloo.

Austerlitz : d'un côté, des Allemands, qui n'aiment pas le désordre créé par la Révolution Française interviennent, avec des ruses impérialistes ? pour rétablir l'ordre ancien. Mais, ils ne peuvent y parvenir. De l'autre, des Français qui reprennent goût à l'impérialisme rusé. Au milieu, des Anglais qui temporisent et comptent les points.

Waterloo : les Anglais jugent qu'il est temps de conclure ».

« Après une telle conclusion, la paix de cent ans (celle de Dieu ?), et même davantage, était inévitable... renchérit la commentatrice passionnée. Le ramage de la belle colombe était si palpitant, son plumage si fascinant, que l'homme épris de communication, et son inspiratrice, avaient, en douceur et sans le savoir, quitter le

monde complexe, bas et lourd comme un ciel baudelairien, de l'impatience et de l'incompréhension humaines. Arrivés à Waterloo, ils continuèrent, seuls dans la rame au repos, à souhaiter de tout cœur, l'intensification positive des relations cordiales et amicales entre les peuples plutôt que l'électrification négative des lignes téléphoniques rouges à haute tension. L'homme qui aimait l'amitié ne s'aventura pas jusqu'à évoquer l'amitié, forcément amoureuse, entre lui et Elle. Il se tint coi. Il buvait des pintes de mots inventés et réinventés par une future grande rédactrice. Bavard impénitent à ses heures, il trouvait un charme inhabituel à cette forme de pratique de l'amitié amoureuse qui consiste en l'écoute silencieuse d'une Belle. Pendant cette cristallisation chaleureuse, le train repartit à l'envers. Le contrôleur à la casquette et aux ailes bleues fut à peine surpris de ramener en France, sans escale, deux presque tourtereaux. Il leur offrit ce voyage. De retour à Paris, sans avoir pu admirer la ville de Londres, les falaises de Douvres ou les bourgeois de Calais, ils eurent à peine le temps de se précipiter devant la vitrine d'un magasin en haute-fidélité (*loyalty* en anglais.) Déjà, sur des écrans nombreux et numériques, le double événement était retransmis. Esther Sarah prit des notes sur la cérémonie de Windsor. Son amoureux cristallisé, transi, observait, pour le compte de la journaliste en herbe, les péripéties de Maquignon. L'ubiquité n'était plus le seul fait du virtuel. L'amour aussi en fabriquait. Ni à Londres, ni à Paris, ne se produisit le moindre coup de Trafalgar. Bientôt, la communion amicale sous les deux espèces se substituerait à la belle entente. Le dernier acte des relations, tumultueuses, entre les cinq nations, s'achevait sous les applaudissements de la foule. Le rideau tomba sur un dernier tableau, inconcevable, peint de façon conjointe par le duc de Marlborough et son cousin de Gaule. Sur cette scène, devenue légendaire, on pouvait voir, côte à côte, Wellington et Napoléon Ier. Ils échangeaient une poignée de mains, cordiale.

De retour en France, à l'heure (quelle heure ?), Esther Sarah écrivit son plus beau papier. Son nouvel observateur, admiratif, le fit publier en caractères mobiles. Alors il rendit les armes à son conte : depuis vingt ans, il n'avait fait que rêver d'Esther-Sarah, de son prénom, comme on rêve de Marie. Ah ! Sainte-Axe, quand tu nous ensorcèles... Dans son imaginaire, son fol espoir, il l'avait invitée, à dîner, ici et maintenant, ou à mille lieux... Elle refusait, préférant des petits déjeuners, de travail. Ils se promirent donc de retourner, des milliers de fois, non pas à la chasse aux papillons, mais à Londres. Pour y souper, après avoir joui du spectacle de la vie. Dans cette ville, qu'ils aimaient, et qui, sans qu'ils y aient posé, durant cette journée, rappelons-le, historique, le moindre pouce, ou le plus petit pied, venait de tout leur donner. C'était une question de mesure, anglaise. Désormais, seul un train, quelle que fût sa vitesse, à l'heure ou pas, pourrait les y conduire.



## **Épilogue en dépit du bon sens**

Prologue, épilogue... L'épilogue à l'envers serait-il un prologue déguisé ? Une autre ouverture du *Barbier de Séville* ? C'est un monologue ? Il est où le dialogue ? Dans l'interpellation du lecteur ? Dans l'autre sens ? À l'envers, à revers, à l'inverse. À contre-courant ? Ou dans une inspiration, et une invention, trouvées non loin des plus beaux ruisseaux de la musique baroque ? Serait-il virtuel ?

Prologue et épilogue sont symétriques, énantiomorphes, comme main droite et main gauche, ou, par je ne sais quelle alchimie, énantiotropes, de formes différentes, comme un métal si précieux ? Non, non, ça n'est pas mon genre d'user de termes didactiques. Je ne suis pas un professeur Tourne-seul, plutôt un gentil chercheur d'or, naïf, ribouldingue d'amour, qui part à la découverte des lupins bleus...

Alors ?

Le dialogue déstabilise ? Non, c'est la crise qui déstabilise. Le dialogue est ce point où épilogue et prologue se transforment. Un peu comme Alice, qui, grâce à son miroir, devient grande en devenant petite. Au jeu du zéro et de l'infini, c'est Zéro qui est arrivé, le dernier... C'est même une trouvaille assez récente. Intéressante ? Comme Pluton.

Des contes à l'envers... à relire à quel endroit ? Dans quel univers ? Sans atmosphère ? La tête en bas, sur une escarpolette, les pieds et les yeux énantiomorphes en chapeau ? C'est contraire à la règle me direz-vous, mais, qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?

Fin de la péroraison ? Non, fin de l'épisode... La fête est une inversion.